

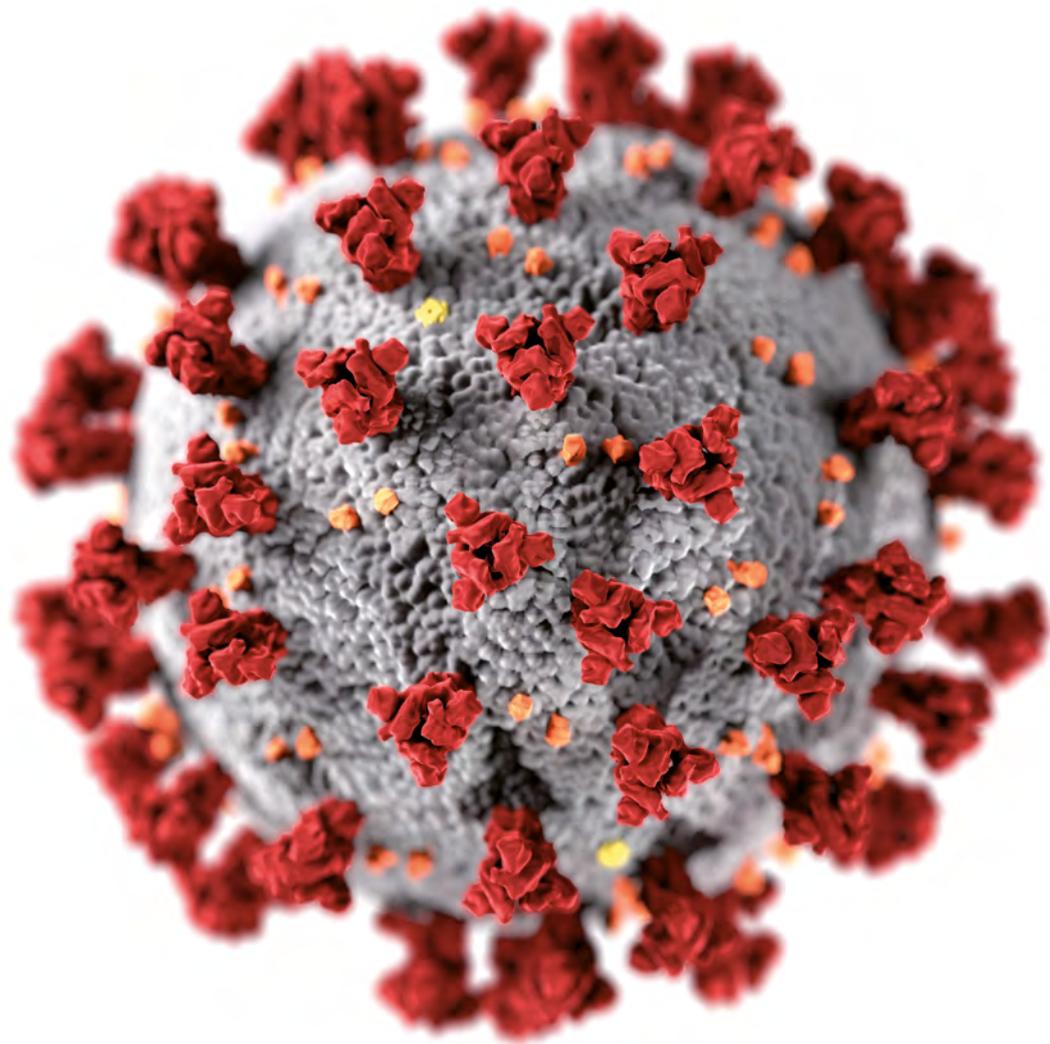
**CHANTAL DELSOL**  
L'enfer au village

Reportage  
**LESBOS ENVAHIE**

**ET AUSSI:** CYRILLE DIABATÉ, MARION MARÉCHAL, CAROLINE FUREST,  
MAYEUL JAMIN, VIRGINIE DESPENTES, PRAGER U, ETTORE SOTTASS,  
RICHARD MILLET, ADOLF HITLER ET LES BASKETS, GENESIS P-ORRIDGE  
MARCO GERVASONI, FRANCESCO FORLANI, PHILIPPE ARIÈS, LE DVD...

# L'INCORRECT

**Faites-le taire !**



LA MONDIALISATION  
CONTAGIEUSE

**Bienvenue sur  
TERRE**

BEL / Lux: 6,40 € - CH: 9,50 FS - CAN / S: 10,50 \$

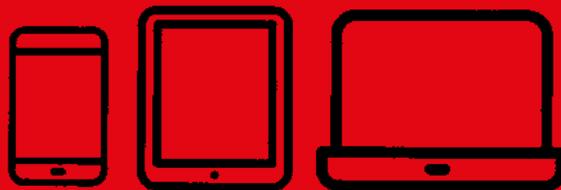
L 13401 - 31 - F: 5,90 € - RD



CDC - Unsplash



**lincorrect.org**





## Éditorial

Par Jacques de Guillebon

# Un nouveau destin

**C**hers lecteurs, c'est un étrange numéro que vous tenez en main, mais rien ne peut plus vous étonner en cette étrange aventure de notre temps. Un étrange numéro parce qu'il aura été fabriqué, vaillé que vaillé, à distance et en pigeons voyageurs, par nos fiers journalistes et contributeurs, au gré des replis et confinements. Oh, certes, ce n'est pas la guerre que notre divin président semble appeler de ses vœux pour conquérir une stature que même les événements ne paraissent pas vouloir lui octroyer. C'est juste une épidémie. Mais les mesures autoritaires, et nécessaires même si tardives, prises par le gouvernement ont bouleversé à ce point la France que même les imprimeurs et les kiosquiers ont souvent cessé leur activité. C'est donc un étrange numéro, et rare, que vous tenez entre les mains. Rare autant parce que seuls nos abonnés le recevront, que parce qu'il se peut que quelques mini-coquilles s'y soient glissées, chose jamais vue dans la longue carrière de *L'Incorrect*.

**Mais qui sommes-nous pour nous plaindre?** C'est dans les graves situations telle que celle-ci que l'on mesure la grandeur de son rôle dans la société : nous autres, pauvres journalistes, ne sommes pas de ces médecins, de ces infirmières, de ces gendarmes (même agressifs) qui aujourd'hui sauvent et gardent la population au péril de leur vie, ou au minimum de leur tranquillité d'esprit. Imagine-t-on le général de Gaulle corriger des coquilles en 1940 ? Certes non. Même s'il était bien heureux qu'on eût inventé les ondes pour franchir les ondes de la Manche.

Il est difficile en période de confinement, atteints que nous sommes de fièvre obsidionale, de discuter du sexe des anges. Nous autres Français avons pourtant ce génie fort reconnu dans le monde entier d'abstraire et de théoriser

chaque situation, donnant ainsi raison à cette vieille blague du philosophe français disant à son collègue britannique : « Fort bien, votre philosophie fonctionne en pratique. Mais fonctionne-t-elle en théorie ? »

Aussi, depuis que le virus a débarqué ne sont-ce que débats, un jour sur la chloroquine qu'un – semble-t-il génial – Gaulois bien de chez nous se propose d'administrer au monde entier pour le sauver ; le lendemain sur le rôle de l'État et des marchés dans le *nexus* de cette crise ; un autre jour encore sur l'anarchie foncière de notre peuple incapable de respecter aucune consigne. Marcel Gauchet l'a dit fort justement : dans les pays latins, dont nous sommes incurablement, l'anarchie privée se conjugue avec l'autoritarisme public.

**L'instantané sans rémission que donne cette crise de la France est pathétique : une antique nation à l'élite intellectuelle non-pareille entée sur un peuple en voie de tiers-mondisation.**

**Pour le moment, il faut avouer que nous nous en sortons fort mal, et ce ne sont pas les exemples dramatiques de l'Italie ou de l'Espagne qui devraient nous reconforter.** L'instantané sans rémission que donne cette crise de la France est pathétique : une antique nation à l'élite intellectuelle non-pareille entée sur un peuple en voie de tiers-mondisation, guidée qu'elle est, cette nation, par des démagogues ou des incompetents. On sait greffer

des cœurs mais on ne dispose pas de masques ou de tests ou de lits médicalisés en nombre suffisant. La prévoyance de l'Allemagne humilie un peu plus encore notre cœur latin.

Qu'avons-nous fait pour en arriver là ? Quel relâchement général a-t-il pu causer pareille déshérence ? Il ne s'agit pas du tout de prôner en période de crise quelque révolution nationale, on sait ce que ça a donné la dernière fois ; ni de désigner des boucs-émissaires. Simplement de sentir le coup de fouet sur nos reins, et pantelants, de ces sillons sanglants mûrir un nouveau destin pour demain. ♦

# LOUP MAUTIN

## Gentilhomme fermier

« **J**e suis percheron depuis trois cent ans », introduit-il. Le Perche est une ancienne province située sur les marches sud-ouest de la Normandie. Par extension, percheron est aussi le nom d'une race équine, devenue la race française par excellence : un cheval de trait trapu, connu pour son sang-froid, résistant et besogneux, au crin légèrement grisonnant. Un peu comme Loup Mautin.

**En ces temps de confinement, les paysans ont le triomphe modeste.** Car c'est bien un triomphe : les supermarchés n'achètent plus que des primeurs français, le ministre de l'Agriculture exhorte les citoyens à aller les aider aux champs, et tous ceux qui ont pu se réfugier dans une campagne sont regardés avec envie par ceux qui sont restés en ville. « *Lorsque l'on a peur on pense à la campagne, et lorsqu'on a faim on pense au paysan* », philosophe Mautin. Le monde paysan est une bulle imperméable à la colère des imbéciles, parce que comme dans le monde militaire, l'erreur s'y paie par la mort.

C'est d'ailleurs comme soldat que Loup Mautin a commencé sa vie d'adulte. Il sort de Saint-Maixent, l'école des sous-officiers, à une époque que les moins de vingt ne peuvent pas connaître, une drôle de guerre appelée guerre froide, quand l'OTAN se préparait à arrêter les chars du pacte de Varsovie sur les plaines de l'Est. Las, il quittera son régiment et sa garnison en Allemagne pour une histoire de gifle. Pas de regret, on attend toujours les Russes. Paradoxalement, il aura sa guerre juste après avoir échangé son képi contre la casquette de professeur. Nous sommes au Liban, en pleine guerre civile, et les troupes du général Aoun se battent contre celles de Samir Geagea. Pendant la semaine, Loup donne des cours de français dans un séminaire maronite, puis distribue des médicaments le week end dans un dispensaire. Quand il organise un camp scout, il emporte la kalachnikov qu'il gardait à portée de main dans sa chambre. Loup résume la raison de son engagement en cinq mots ; « *Je voulais aider les chrétiens* ». Pas plus, pas moins. Il faut avoir croisé son regard et connaître sa bibliothèque pour savoir la profondeur morale et civilisationnelle que cache la sobriété de sa phrase. Et puis quel garçon de vingt ans s'embarrasse de justifications pour l'héroïsme ?

**Après un an, il quitte l'ombre des cèdres pour retrouver celle des chênes.** Roger Holeindre, à qui les histoires de gifles et de pays lointains étaient plutôt de nature à plaire, lui propose de travailler comme collaborateur. C'est

au cours de ces années passées au château de Neuvy-sur-Barangeon que Loup Mautin rencontre son épouse. Selon les mots de Péguy, le père de famille est le dernier aventurier. Dix enfants plus tard, on peut dire que l'aventure a été menée jusqu'au bout. L'aîné est sorti de l'école navale et pilote des hélicoptères, les deux suivants sont attachés parlementaires, et le troisième est sous-officier à Bitche. Les autres sont encore trop jeunes pour que leur avenir soit tracé, mais des vocations agricoles sont en germe.

**Les deux principaux bonheurs que lui procurent le métier d'agriculteur sont le travail au grand air, et le fait d'être son propre chef.** C'est d'ailleurs pour cette dernière raison qu'il quitte son travail de régisseur et fait une formation pour devenir paysan. Il commence son activité en reprenant l'exploitation d'un paysan sans successeur. Une petite surface de soixante-dix hectares qu'il fera monter patiemment à cent cinquante. Un choix d'homme : celui d'un travail dur, sans récompense matérielle, mais rémunéré par des bonheurs sains : « *Faire une belle vache avec un petit veau, transformer une friche en champ, mais surtout offrir un bon cadre de vie à ma famille. Par rapport à la ville, on est privilégiés.* » Pour l'éducation, Loup s'investit dans le milieu de la création d'écoles libres. Pour le reste ses enfants ont à disposition des livres, le silence et l'horizon. Le modèle de son exploitation est selon ses propres mots « *totaletement dépassé.* » Un modèle à base d'entraide, de services gratuits rendus réciproquement, de matériels achetés en coopération. Sans doute héritage de ses années de scoutisme, pour ce grand routier qui a monté un clan à Orléans puis au Mans.

Un temps attaché parlementaire européen de Mylène Troszczynski à côté de son activité d'agriculteur, il est aujourd'hui président du forum Terres de France : « *Je suis le paysan de service pour tout le monde* ». Tout le monde, entendre le camp conservateur. Autant dire qu'il connaît par coeur son Salon de l'agriculture.

C'est un soldat contrarié né trop tard pour les guerres du XX<sup>e</sup>, et trop tôt pour les guerres du XXI<sup>e</sup>. C'est un paysan arrivé trop tard pour jouir d'une société qui savait ce qu'elle devait à ses paysans, et trop tôt pour que l'enjeu démographique leur rende le respect qui leur est dû. Comme toujours avec lui, tout est limpide : « *On sera dix milliards sur terre en 2050. Le métier d'agriculteur est un métier d'avenir.* » Nous, on aurait dit d'éternité. Enfin tant qu'il y aura des hommes. ♦ **Louis Lecomte**

**C'est un soldat contrarié né trop tard pour les guerres du XX<sup>e</sup>, et trop tôt pour les guerres du XXI<sup>e</sup>.**

**C'est un paysan arrivé trop tard pour jouir d'une société qui savait ce qu'elle devait à ses paysans, et trop tôt pour que l'enjeu démographique leur rende le respect qui leur est dû.**



# INÈS-MARIE

## De l'adoption à la conversion

« **C**hoisir la France, c'était aussi choisir le catholicisme ». Dès le début Inès-Marie annonce la couleur. Née à Tunis sous le prénom d'Anissa, elle est adoptée au bout de quelques semaines par une famille française de la même origine, de confession musulmane, vivant dans les Vosges. Un sacré départ.

Pas évident de se construire une identité avec ces fragments : elle apprend son adoption à l'adolescence, peu de temps avant le décès de sa mère adoptive. La jeune fille doit alors avancer sans repères véritables : « Je ne connais pas les circonstances de mon adoption ni mes véritables origines, les seules petites informations que j'ai pu recueillir se trouvent sur les quelques documents que j'ai trouvés. Ce que je sais c'est que finalement c'est la France qui m'a adoptée, au fil du temps ». En quête de vérité, celle qui s'appelle encore Inès s'intéresse à de nombreux domaines dont la physique quantique, l'art et l'étude de différents courants religieux. Si bien qu'un trouble commence confusément à se faire sentir : « Je sentais que quelque chose n'allait pas quand je lisais le Coran, cela ne résonnait pas en moi ». Parallèlement à cette recherche de sens spirituel, Inès fait un test ADN. Le résultat ne l'éclaire pas davantage, puisqu'elle y découvre des origines génétiques tant européennes que proche-orientales.

**Alors comment s'est construit cet intérêt pour le Christ ?** « La chance qui m'a été donnée est d'avoir eu une représentation du tableau de Roberto Ferruzzi accrochée sur le mur de ma chambre, "La Madonnina", alors que toute ma famille vivait dans l'islam pratiquant. Je le voyais tous les jours et cela respirait la bonté et l'amour. Plus tard en lisant les Évangiles j'ai ressenti une force gigantesque qui semblait m'amener vers la Vérité. J'ai su que c'était cela que je recherchais depuis tant d'années. Il y a cette alliance de l'Amour et de la Vérité si unique, cette Vérité salvatrice qui nous rend libre ». Inès entame donc discrètement les démarches auprès de la paroisse de Saint-Dié pour débiter la formation qui mène du catéchuménat au baptême. Un lien très fort se crée avec la communauté catholique des Vosges, notamment avec Mgr Didier Berthet, l'évêque de la région. Un parcours de plus d'un an l'attend et elle y met tout son cœur. Pas toujours en accord avec le discours qu'on lui tient, qui lui paraît parfois absurde :

« On m'a notamment dit que nous ne détenions pas la Vérité, que chacun avait la sienne. Pourquoi alors me convertirais-je au catholicisme si la Vérité est multiple ? » Malgré ces réelles épreuves, rien ne pourra arrêter ce processus si profondément ancré en elle depuis l'enfance. Quand on lui demande si elle souhaite ajouter un prénom chrétien au sien elle n'hésite pas une seconde. Ça sera Inès-Marie.

**Pudique, elle a hésité avant de raconter son histoire.** « Je me souviens de cette journée de questionnement, mon âme était très tourmentée, je n'étais pas en paix. J'ai demandé de l'aide à Dieu et j'ai senti une goutte d'eau glisser sur mon front. Je l'ai perçu comme une révélation, je portais déjà une croix et je commençais à ressentir ce besoin du baptême, ça a été pour moi l'élément déclencheur. » Courageuse, Inès va donc braver les interdits et les peurs du regard de ses proches et de sa famille. Si tout le monde n'est pas encore au courant, celle qui s'appelle Inès-Marie depuis maintenant deux ans ne se cache plus et porte sa croix et son médaillon de baptême avec fierté.

**Celle qui s'appelle Inès-Marie depuis maintenant deux ans ne se cache plus et porte sa croix et son médaillon de baptême avec fierté.**

Après Pâques 2018, Inès-Marie se rend en pèlerinage en Israël où elle visite les lieux saints. Elle participe notamment, « vraiment par le fait du hasard », à une procession aux flambeaux à Nazareth où elle a été choisie pour porter la lumière au-devant du cortège. Elle parvient à prier à l'intérieur de la maison natale de la Vierge Marie. Le recueillement au Saint-Sépulcre la marque : « C'est le centre du monde, il s'y dégage une énergie incroyable ».

**Aujourd'hui, Inès-Marie vit dans le sud de la France et est en reconversion professionnelle.** Mais « tout ne se règle pas par le baptême. Ce qui change c'est que l'esprit de Dieu est véritablement présent en moi et Il agit. Malgré les difficultés je parviens à progresser et à en tirer du positif. Parce que Dieu est amour Il s'offre à nous pour nous transformer et nous transfigurer ». Changement de vie radical pour cette jeune trentenaire qui, par son courage et sa volonté, veut donner à la hauteur de ce qu'elle a reçu. Inès-Marie a commencé à travailler sur l'écriture d'un livre qui retrace son parcours, « pour témoigner de ma foi en l'ouvrant au monde, et peut-être montrer à des jeunes qui sont dans cette situation et qui souhaiteraient se convertir, que oui c'est possible. Cela vous rendra enfin libre ! » ♦ **Sylvain Durain**



# CYRILLE DIABATÉ

## Profession : combattre

**12** novembre 1993, Denver, Colorado. Le karatéka Gérard Gordeau met KO en quelques secondes le sumotori Teila Tuli d'un coup de pied si puissant qu'il fait atterrir une dent du perdant sur la table des commentateurs. Le premier combat du premier tournoi d'UFC vient d'avoir lieu. Quelques jours plus tard, un *frenchy* d'à peine vingt ans regarde émerveillé cet affrontement brutal sur une cassette piratée en noir et blanc, prêtée par son prof de boxe. Cyrille Diabaté vient de faire la découverte du MMA, dont il finira par devenir l'une des légendes tricolores.

**Comme il nous l'explique avec un tutoiement instinctif et une voix grave et posée dont il ne se départit presque jamais,** ce sont

des difficultés de sa jeunesse que lui vient cette soif de combattre. Cyrille Diabaté passe sa petite enfance qu'il qualifie d'« un peu tristounne », doux euphémisme, à Rueil-Malmaison. Son père les abandonne lui et sa mère quand une tumeur du cerveau est découverte chez elle. À l'âge de six ans, il la suit à Londres, où les traitements contre les tumeurs sont en avance sur la France. Au moment d'évoquer cet épisode éprouvant où il voit sa mère sombrer dans la maladie, le ton est posé mais les mots, crus : « *De mes dix à mes quatorze ans, j'ai eu une vie de merde. J'étais la femme de ménage, l'infirmière de ma maman. Je l'ai vue dépérir à petit feu* ». À quatorze ans, sa mère décède, retour à Rueil-Malmaison où sa grand-mère l'élève. Malgré tout, Diabaté ne donne pas dans le misérabilisme : « *Je n'ai manqué de rien. J'étais dans une ville assez bourgeoise. Je n'étais pas dans les HLM* ».

Mais à ces souffrances il faut un exutoire, et au grand dam de sa grand-mère il devient de plus en plus bagarreur. Le cogneur de cour de récréation découvre l'univers des sports de combat par le cinéma. Les influences de Bruce Lee, des Rocky et de Jean-Claude van Damme ont été déterminantes : « *J'ai beaucoup regardé Bloodsport et Kickboxer* ». Reste à trouver un cadre.

Diabaté passe pour la première fois les portes d'une salle de boxe à 18 ans, avec la ferme intention de devenir champion du monde. Il y fait la rencontre décisive de son professeur Robert Paturel, alors policier au RAID. Ce champion de boxe française va faire entrer Diabaté dans la cour des grands. « Patu » est dans son coin quand, dès sa première année de pratique, il enchaîne les victoires en boxe pieds-poings. La motivation

de Diabaté est alors dévorante : « *J'ai progressé vite, j'étais à fond dedans. Je m'entraînais cinq fois par semaine* ». Paturel lui fait surtout découvrir le MMA qui est en train de naître aux États-Unis en lui passant sous le manteau la cassette piratée du premier UFC.

Diabaté est tout de suite conquis par cette forme d'affrontement total. Il participe dès 1996 à ses premières compétitions dans la discipline, qu'il remporte, et passe professionnel en 1999. Malheureusement, la France ne s'accroche pas au wagon qui révolutionne alors les arts martiaux et refuse de légaliser la discipline, en particulier à cause du lobbying effréné de la fédération de judo. Résultat : si l'entraînement est toléré, les compétitions sont interdites sur le territoire national. Cette situation empêche l'émergence d'un marché qui

aurait permis aux combattants de vivre de leur métier. Diabaté doit donc combattre à l'étranger et enchaîner en parallèle les petits boulots alimentaires.

**Cascadeur, garde du corps, briseur de grève et surtout videur, Cyrille Diabaté a occupé tous les métiers où des capacités physiques et martiales hors-normes étaient recherchées.** Au détriment

de sa carrière de combattant : « *Quand tu bosses le vendredi et le samedi soir, tu sais que le lundi et le mardi tu ne vas pas être performant à l'entraînement* ». Ce n'est qu'au tournant de ses 30 ans que Diabaté

pourra vivre exclusivement du combat. Désormais, celui que l'on surnomme le Snake, le serpent, pour son physique longiligne, a la plus belle carrière de MMA français à ce jour. Il a combattu dans les organisations les plus prestigieuses de la discipline comme le Pride ou l'UFC pour un palmarès, plus qu'honorable dans ce sport, de 19 victoires pour 10 défaites.

Après avoir pris sa retraite en 2014, Diabaté s'est consacré pleinement à son club d'Épinay-sur-Seine, la Snake team. La voix toujours égale du Snake vibre au moment d'évoquer son rôle de coach : « *Un entraîneur ne se contente pas d'entraîner. C'est aussi un psy, une assistante sociale* ». S'il met une telle passion à son métier, c'est que l'homme est persuadé des bénéfices des sports de combat pour les jeunes qu'il encadre : « *Je récupère souvent des individus en perte de discipline, qui ont besoin de structure. Quelquefois, ça leur sauve la vie* ». Avec son mélange si spécial de sens du devoir tout militaire et de gouaille audiardesque, nul doute que le géant ne soit un chef qui arrive à faire se transcender ses élèves et à imposer son club comme le premier de France, son nouvel objectif depuis la légalisation de la discipline au début de l'année. ♦ **Ange Appino**

**« Je récupère souvent des individus en perte de discipline. Quelquefois, ça leur sauve la vie ».**  
Cyrille Diabaté



## Allô L'Inco!

Courrier des lecteurs



# L'INCORRECT

Faites-le taire !

**Directeur de publication**  
Laurent Meeschaert

**Directeur de la rédaction**  
Jacques de Guillebon

**Directeur-adjoint de la rédaction**  
Benoît Dumoulin

**Directeur artistique**  
Nicolas Pinet

**Rédacteur en chef**  
Arthur de Watrigant

**Rédacteur en chef Culture**  
Romaric Sangars

**Rédacteur en chef Monde**  
Hadrien Desuin

**Rédacteur en chef L'Époque**  
Matthieu Baumier

**Rédacteur en chef Politique**  
Bruno Larebière

**Rédacteur en chef Portraits**  
Louis Leconte

**Rédacteur en chef Essais**  
Rémi Lélian

**Rédacteur en chef Web**  
Gabriel Robin

**Rédacteur en chef Vidéo**  
Laszlo Kovacs

**Comité éditorial:** Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvoilles, Bérénice Levet, Élodie Pérolini, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Matthieu Falcone, Jérôme Besnard, Romée de Saint-Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Pierre Valentin, Jupiter, Romain Sens

**Photographe:** Benjamin de Diesbach  
**Graphiste:** Jeanne de Guillebon

**Stagiaires:** Ange Appino, Flamme Fernandès  
**Cantinière:** Laurence Prévault

**Ont collaboré à ce numéro:** Étienne Faucher, Charles Le Cerf, Bernard Quiriny, Christophe Boutin, Marc Obregon, Nicolas Klein, Jean Dy, Jean Palinkis, Maël Pellan, Marie Dumoulin, Anne-Sophie Chazaud, Marie Di Méco, Marie d'Armagnac, Camille La Hire, Serge Gadal, Alain Leroy, Mathieu Bollon, Alexandra Do Nascimento, Paolo Kowalski Jean-Baptiste Noé, Stéphanie-Lucie Mathern, Alain Blanville, Sylvain Durain, Jean-Emmanuel Deluxe

**Responsable impression**  
Henri Charrier

**Impression**  
Bialec  
C.S.  
23, allée des Grands Pâquis  
70 094  
54183 Heillecourt cedex (France)

**Secrétariat/Abonnements**  
France Andrieux

ISSN: 2557-1966  
Commission paritaire: 1024 D 93 514  
Dépôt légal à parution  
Mensuel édité par la SAS L'Incorrec

Courriel: [contact@lincorrec.org](mailto:contact@lincorrec.org)

Courrier et abonnements:  
L'Incorrec

28, rue saint Lazare – BP 32149  
75425 Paris cedex 09

Téléphone: 0140347270 (France Andrieux)

[lincorrec.org](http://lincorrec.org)

[facebook.com/lincorrec](https://facebook.com/lincorrec)

twitter: @MagLincorrec

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.



Vous avez été très nombreux à nous écrire à propos de notre lettre électronique quotidienne et improvisée **L'Incoronavirus**. Soyez-en remerciés et sachez que nous sommes heureux que ce moyen de garder le contact avec nos abonnés en temps de confinement ait fonctionné. – **J.G.**

**J'attends avec impatience  
L'Incoronavirus du jour.  
Bravo! Continuez et merci.  
– P.B.**

Merci, mille fois merci pour ce « jour 8 ». Je ferai la pub de votre journal à ma caissière d'Intermarché de Itteville lorsque j'irai acheter *L'Incorrec* au rayon presse ce week end. Fidèlement. – **J.-M.R.**

Cher *Incorrec*, un petit mail pour vous féliciter pour cette initiative de L'Incononavirus. Nous trouvons cela très divertissant et bien écrit, c'est toujours un plaisir à lire et nous attendons avec impatience les visions de Nicolas! Une mention spéciale pour le très spirituel petit mot d'Arthur de Watrigant dans le n°9. Continuez ainsi! – **G.V. (Et ses compagnons de confinement!)**

**Bonjour M. de Guillebon, merci de représenter une parole où le jour du Seigneur reçoit sa couronne. Le monde a ignoré notre mère du ciel, « priez, convertissez vous ». La Cathédrale sacrifiée par les péchés n'a pas suffi. – Élie**

**Tous mes encouragements et toutes mes félicitations pour les excellents articles de L'Incoronavirus et en particulier par les articles du J 8. Cordialement. – F.L.**

Cher *Incorrec*,  
excellent cette  
lettre quotidienne.  
J'en serais presque  
à souhaiter que le  
confinement dure...  
– **N.T.**

C'est pas mal mais  
*L'Incorrec* est parfois  
vraiment incorrec.  
On peut tout à fait  
être incorrec sans  
être vulgaire.  
– **P.M.L.G.**

Bravo pour votre journal que j'attends chaque début de mois... et pour « L'Incorono » qu'un ami m'envoie régulièrement sur mon portable. Comment le recevoir directement et régulièrement? Comment vous soutenir? – **J.N.M.**

**Bonjour, ce matin, il n'y avait pas L'Incoronavirus dans ma boîte mail! Il me manque cette source d'info authentique, bien loin de la propagande mainstream. – F.F.**

Merci d'alléger notre confinement tout en nous gardant mobilisés. – **P.B.**

**Merci L'Inco pour votre lettre, qui permet de prendre un peu de recul face aux ressassements des médias. Courage, on les aura! (les cons) Bien à vous. – B.D.F.**



# Sommaire

## ENTRÉE

3. UN NOUVEAU DESTIN

4. LOUP MAUTIN  
*Gentilhomme fermier*

6. INÈS-MARIE  
*De l'adoption à la conversion*

8. CYRILLE DIABATÉ  
*Profession : combattre*

## L'ÉPOQUE

12. BRÈVES

14. LE DVD EST-IL DE DROITE ?

15. L'ÉTRANGE CARÈME

16. CACHEZ CETTE CENSURE QUE JE NE SAURAI VOIR

18. PRAGER UNIVERSITY, CONTROL ALT-RIGT

21. LA CHRONIQUE DES CROTTÉS

22. DIS-MOI AVEC QUI TU COUCHES, JE TE DIRAI CE QUE TU PENSES

23. NOUS AUTRES, POST-MODERNES

24. MAYEUL JAMIN  
*« Ce qui est exaltant aujourd'hui, c'est de pouvoir renoncer par choix »*

## POLITIQUE

27. LE SÉNAT NE SE RWANDA PAS !

30. MARION MARÉCHAL VICTIME DU CORONAVIRUS !

## DOSSIER

### LA MONDIALISATION CONTAGIEUSE

32. CHANGEONS  
par Jacques de Guillebon

34. LE JOUR D'APRÈS  
par Matthieu Baumier

### 36. DU PROGRESSISME THÉORIQUE AU MACRONISME APPLIQUÉ

par Frédéric Rouvillois

38. CHANTAL DELSOL  
*« Le village global n'est pas une bonne idée »*

40. ILS FERONT CROIRE QUE TOUT CHANGE POUR QUE RIEN NE CHANGE

par Christophe Boutin

42. LITURGIE DE LA PESTE  
par Marc Obregon

44. FACE AU CORONAVIRUS : UN EXÉCUTIF FAIBLE  
par Gabriel Robin

46. LA FIN DES ILLUSIONS  
par Maël Pellan

47. LES ÉPIDÉMIES QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE MONDIALE

par Gabriel Robin

48. L'UNION EUROPÉENNE, CE CADAVRE QUI BOUGE ENCORE

par Benoît Dumoulin

## MONDE

50. LE PLÉBISCITE DES VÉTÉRANS

51. ESPAGNE  
C'EST BIEN PLUS QU'UNE GRIPPE

54. MARCO GERVASONI  
*« La démocratie telle qu'elle est née en 1945 est morte »*

61. PINOCHET, LE PUTSCHISTE DE LA DERNIÈRE HEURE

## LES ESSAIS

62. LA SYMÉTRIE DE LA PEUR

64. GUILLAUME GROS  
*Philippe Ariès, historien traditionaliste libre*

## 66. RECENSIONS

## CULTURE

69. À MARÉE BASSE

70. FRANCESCO FORLANI  
*Un poète italien sur l'estrade*

73. RICHARD MILLET, LE DERNIER ÉCRIVAIN MAUDIT

74. ETTORE SOTTASS, LITTÉRATURE MÉLANCOLIQUE POUR DESIGNER FLAMBOYANT

76. CRITIQUES LIVRES

78. LES GRANDES QUESTIONS DE L'INCORRECT

80. THE REVOLUTIONARY ARMY OF THE INFANT JESUS  
*La révolution sera spirituelle ou ne sera pas*

83. CRITIQUES MUSIQUE

84. #ANTIPOP

85. CRITIQUES MUSIQUE

86. UPTOWN LOVERS  
*La nouvelle âme de la soul*

88. CRITIQUE CINÉMA

90. CULTURE EN CONFINEMENT

## LA FABRIQUE DU FABO

92. SON STYLE À ELLE

93. LA GRANDE BOUFFE

94. SAVON SOLIDE, L'ARME FATALE CONTRE LE VIRUS

97. VIVE LES GROS SAINTS !

98. TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE

Retrouvez *L'Incorrect* le 5 mai en kiosque et sur [lincorrect.org](http://lincorrect.org)

# L'Époque

## Gilets jaunes en blouse blanche



La polémique autour de la chloroquine se transforme sous l'effet de son promoteur en France, Didier Raoult, en un affrontement entre deux visions du monde : la vision technocratique des experts et celle pragmatique des médecins de terrains, fidèles au serment d'Hippocrate. Après sa tribune publiée dans *Le Monde* (25 mars) alors que la polémique avait déjà pris un tour largement politique, il n'est plus possible de rester dans le débat médical et purement scientifique. Internet aidant, c'est une sorte de reprise des Gilets jaunes en version blouse blanche qui se joue à présent : la province contre Paris et la sagesse ancienne potentiellement en avance sur un nouveau monde depuis longtemps démodé. L'engouement que Raoult suscite n'est plus lui non plus seulement d'ordre médical : en France,

on a la passion des héros, des petits qui font la leçon aux puissants, de David contre Goliath, mais on oublie tout autant que, souvent, les héros sont imaginaires et que, dans une perspective tristement darwinienne, les puissants ne le sont pas toujours sans raison.

En liant son analyse au traitement qu'il promeut, Didier Raoult fait dépendre sa vision de la médecine de la validité de son traitement. Le discrédit de l'un entraînant mécaniquement le discrédit de l'autre, et réciproquement. On aimerait tous que Didier Raoult l'emporte, il ne faut cependant pas oublier qu'à la fin il n'y aura pas deux vainqueurs et si la chloroquine s'avère inefficace, l'incurie du monde de Raoult, et de ceux qui l'ont suivi sans réserve, aura coopéré avec celle de celui de Macron.

◆ Rémi Lélian

## Vers un conflit d'intérêt pour Agnès Buzyn ?

L'ancienne ministre de la Santé, toujours candidate aux municipales à Paris, qui évoquait la « mascarade » du premier tour des élections organisé en pleine pandémie et estimait avoir anticipé le tsunami du coronavirus tout en désertant son poste, est sous le coup de plusieurs plaintes devant la Cour de justice de République. Mais elle pourrait également faire l'objet d'un conflit d'intérêt puisqu'elle est conseillère – pour l'instant bénévole – en charge des affaires stratégiques et de la gestion de crise pour Unicancer, qui fédère les 18 centres de lutte contre le cancer. En effet, l'article 432-13 du Code pénal réprime le fait pour les agents publics d'aller travailler, moins de trois ans après la cessation de leurs fonctions, dans des entreprises dont ils avaient la surveillance pendant l'exercice de leurs responsabilités publiques. « *Peut-on considérer que Madame Buzyn en qualité de ministre, avait la surveillance d'Unicancer ?* » interroge sur *Sputnik Me Régis de Castelnau*. C'est peut-être une question que pourrait bientôt être amené à se poser un tribunal. ◆ Benoît Dumoulin



Twitter Didier Raoult / ensembleparis

**BRÈVES DE STAGIAIRE // PAR PIERRE VALENTIN – DES BASKETS QUI FONT FÜHRER.** Certains sur les interwebs ont constaté une ressemblance entre les nouvelles baskets « Storm Adrenaline » de Puma et un obscur peintre végétarien. Outre la similitude physique apparente, d'autres encore ont noté que le nom des chaussures pourrait être une référence à une aile paramilitaire des nazis,



# Droit de réponse

## MADAME CAROLINE MÉCARY NOUS DEMANDE D'INSÉRER LE DROIT DE RÉPONSE SUIVANT :

« Le magazine L'Incorrect dans son numéro de mars 2020, en page 43, a publié, sous le titre « Une dent contre Mecary » un article, qui appelle le droit de réponse suivant :

Vous citez un tweet que j'ai publié en janvier 2012 « Vigilants nous devons être car les réactionnaires s'agitent encore et cela ne cessera que lorsqu'ils seront morts » contre lequel l'AGRIF a cru devoir saisir le tribunal de Paris.

Vous omettez de préciser que la Cour d'appel de Paris, dans un arrêt du 26 janvier 2017 (RG 16/05376) a confirmé la relaxe prononcée par le tribunal de Paris le 3 juin 2016, en considérant que ce tweet ne dépassait pas les limites de la liberté d'expression, garantie par l'article 10 de la CEDH.

2. Vous évoquez une convocation devant le Conseil de discipline de Paris en omettant (encore) de rappeler que la Cour d'appel de Paris, dans un arrêt du 27 octobre 2011 (RG 11/14695), a jugé que je n'avais manqué à aucun des principes essentiels de la profession y compris la délicatesse et m'a relaxée des fins de poursuite.

3. Vous mentionnez enfin une plainte de LMPT déposée à mon encontre, mais vous négligez de dire que cette plainte n'a pas encore été jugée. Il s'agit, à mon sens, d'une procédure destinée à me faire taire, une procédure « bâillon » de la Manif pour tous pouvant craindre d'être poursuivie pour dénonciation calomnieuse. »

**S**oudainement pris de charité (mais en fait surtout par manque de place), nous nous étions refusés à raconter certains faits de gloire de maître Caroline Mecary. Dans sa très grande bonté, l'avocate nous offre une seconde chance. Parmi ses faits d'armes, une belle affaire débute en 1996 : maître Mecary est alors désignée comme avocate d'héritiers dans le cadre de la succession de la célèbre peintre moderne Joan Mitchell. Après une convention d'honoraires classique mais sympathique (des honoraires de diligences de 15 000 francs (hors taxes), à titre de provision et des honoraires de résultat de variant de 10 % à 25 % des sommes obtenues sur une fourchette de 4 800 000 à 8 800 000 francs), et alors que l'affaire est (enfin) sur le point de se terminer, Maître Mecary fait signer en 2003 à ses clients un avenant à leur convention : se faire remettre 23 tableaux « choisis » par elle dans la succession en guise d'ho-

noraire de résultat (une œuvre de Joan Mitchell valant entre cent mille et un million d'euros). Soit un bonus compris entre 2,3 millions et 23 millions d'euros. Évidemment, l'avocate de la veuve et l'orphelin n'aurait pas orienté ses choix en fonction de la valeur des œuvres. Faut pas déconner. Les héritiers contestent devant le bâtonnier de Paris ; entre temps Maître Mecary se fait élire au Conseil de l'Ordre des Avocats de Paris (fortiche) et le bâtonnier rend une décision (août 2005) condamnant les héritiers à verser à sa membre du Conseil la somme de 356 642 euros hors taxes et à lui remettre les 23 œuvres choisies par elle. La Cour d'appel annule finalement la clause des 23 toiles de son choix et modère les honoraires de diligences au montant de 250 000 euros hors taxes. L'avocate ne lâche rien (jamais, jamais, jamais) va en cassation, qui rejette son pourvoi. Caramba, encore raté. ♦ **La Rédaction**



## Les Jupitérismes

« Un principe nous guide pour définir nos actions, il nous guide depuis le début pour anticiper cette crise puis pour la gérer depuis plusieurs semaines et il doit continuer de le faire : c'est la confiance dans la science ».

**Emmanuel Macron pris en flagrant délit de saint-simonisme, le 12 mars.**

« En restant chez vous, occupez-vous des proches qui sont dans votre appartement, dans votre maison. Donnez des nouvelles, prenez des nouvelles. Lisez, retrouvez aussi ce sens de l'essentiel ».

**Emmanuel Macron, en mode paternaliste, le 16 mars.**

« Ce virus n'a pas de passeport... Nous aurons sans doute des mesures de contrôle, des fermetures de frontières à prendre, mais il faudra les prendre quand elles seront pertinentes et il faudra les prendre en Européens, à l'échelle européenne, car c'est à cette échelle-là que nous avons construit nos libertés et nos protections ».

**Emmanuel Macron, qui a vu la Vierge, du 12 mars.**

« Macron "s'est imposé comme le père de la nation" »

**Un député LREM anonyme cité par Challenges le 19 mars.**

« Il va falloir vous habituer à voir le président de la République sur le terrain, c'est Clemenceau dans les tranchées ».

**Un conseiller de l'Élysée cité le 23 mars par le compte twitter @Brevesdepreste.**

le *Sturmabteilung*. En attendant, ces baskets permettront à beaucoup d'avoir le sentiment de fouler aux pieds la mémoire du défunt Adolf. Voilà ce que l'on obtient lorsque le test de Rorschach épouse le point Godwin. ♦ **LÂCHER LA BRIDÉE.** Après six semaines de confinement, tout n'est pas revenu comme avant en Chine. Hélas, dans les quelques régions où le confinement a été levé, les autorités locales ont constaté que les bureaux d'enregistrement des divorces ont été pris d'assaut dès leurs réouvertures. De quoi s'inquiéter pour les couples français ?

# Le DVD est-il de droite ?

Par Richard de Seze

**L'**anglais nous dit que ce disque est *versatile*, le français qu'il est polyvalent. Il est l'heureux résultat d'un développement entrepris par quatre concurrents internationaux et d'un accord regroupant dix industriels. Cela sent la corporation, voire la guilde, et il ne doit rien à l'Union européenne, qui se contente d'imposer des messages moraux et énervants auxquels on ne peut échapper. Les éditions Montparnasse ont sorti le premier DVD français, *Microcosmos*. Qu'elles soient ici louées pour leur catalogue aux mille merveilles, où le réalisme documentaire le plus roide (*La Bataille de l'eau lourde*, Jean Dréville, 1948) côtoie la fantaisie américaine la plus débridée (coffret *Screwball Comedy*, 2020) et les pensums les plus arides (*Sartre par lui-même*, six heures d'entretien...).

**Et c'est ce mot de catalogue qui est intéressant.** Il impose l'idée d'un choix, d'une politique, d'une philosophie de la chose. Il conduit donc naturellement au concept de bibliothèque, cette masse de livres reçus, achetés, chinés, ramassés, empruntés (et pas *encore* rendus) qui finissent par dessiner le portrait du propriétaire, dont les murs témoignent de son goût surprenant pour l'histoire du droit flanquée de Guillaume Musso, ou du plaisir qu'il trouve à lire tout à tour Gaston Lagaffe et le Cardinal Newman. Dans les rayons s'exposent à nue son âme, ses vertus, ses pentes coupables, ses divertissements honnêtes et ses erreurs.

Les DVD, rangés sans fantaisie, standardisation oblige, offrent la même vue en coupe du propriétaire. Physiques, dotés d'une petite épaisseur, faciles à prendre en main, légers, ils appellent le partage, la discussion, la vision en commun, l'étonnement (« *Mais comment as-tu fait pour acheter un truc pareil ?* », me dit souvent un ami. « *Je l'ai acheté pour un euro chez Noz* », lui rétorqué-je), l'emprunt, le vol. Dérouler une liste de titres sur un ordinateur est d'une froideur... ; naviguer au hasard des plateformes infinies est irritant à proportion qu'on nous promet des merveilles qui ont l'air de pépites dispersées dans la boue ; passer lentement en revue les rayons agréablement finis d'une cinémathèque bien fournie, tirer de quelques centimètres un DVD puis deux, faire une pile de dix, se décider pour trois, bref prendre le temps de la curiosité jusqu'à ce que le jugement se forme et le désir se précise, voilà qui est véritablement honorer un lieu et son maître. Mettre de côté *Room 237*, documentaire hilarant sur les théories complotistes interprétant *Shining*, et au dernier moment choisir de revoir *The Manchurian Candidate*, chef d'œuvre de Frankheimer ; et insister pour qu'une relation emporte le DVD dont on lui assure qu'il va changer sa vision du cinéma pour le pur plaisir de braver l'avertissement qui nous dit qu'un DVD ne se prête pas en dehors du « cercle privé ».

Objet qu'on peut se prêter comme un mot de passe, offrant la VO comme la VF et laissant libre de choisir, invitant à la curiosité et à la générosité, miroir de l'âme mais bonhomme directeur de conscience, le DVD est de droite. ♦

Sean Delaney - Unsplash

Pas forcément, car il faut noter que les mesures de confinement dans l'Empire du milieu ont été nettement plus drastiques que dans l'Hexagone et que les femmes des Français ne sont pas chinoises. ♦ **MÉDINE FRANCE.** Dans un document transmis à l'Élysée, à Matignon et à Beauvau, le groupe LREM à l'Assemblée nationale semble enfin avoir trouvé une manière de valoriser le *made in France*. Ceci passerait par le développement « d'une filière française » et la création des « conditions d'une labellisation ». Sauf qu'il ne s'agit ici pas de tomates ni



**L**a population mondiale est en train de vivre une expérience pour le moins peu ordinaire, quand bien même ce n'est pas la première fois de son histoire qu'elle traverse une pandémie, avec cette nouveauté toutefois d'un niveau de conscience collective du phénomène en temps réel et en direct, dans une interconnexion généralisée de tous. Et c'est bien l'humanité toute entière qui est concernée, mais aussi l'humanité en tant qu'elle nous constitue dans nos expériences individuelles et collectives, dans nos modes d'être au monde.

À l'heure où nous rédigeons ces lignes, un milliard d'individus sont placés en situation de confinement. Il se trouve que cette crise sanitaire sans précédent dans sa forme bien que maintes fois imaginée dans les nombreux films catastrophes dont nous sommes friands mais également dans de multiples scénarios géostratégiques manifestement peu suivis de politiques préventives, coïncide, pour ce qui concerne la chrétienté, avec la période du Carême. Elle coïncidera du reste également bientôt avec celle du Ramadan.

**Il n'existe pas de religion, de civilisation qui n'inclue, dans sa dimension spirituelle, une période d'ascèse,** souvent manifestée par le jeûne et le retour « purificateur » sur soi, dans l'humilité et la pénitence. Il s'agit, en l'occurrence, de se retirer d'une certaine façon du monde et de ses turbulences, de nos habitudes et de nos tourments, pour faire retour sur soi et pratiquer un examen de conscience. Alors que des milliers de personnels soignants, ouvriers, salariés, se battent au quotidien pour faire vivre/survivre les populations touchées, il peut sembler indécent de chercher à « profiter » de cette période de confinement pour valoriser, positiver en quelque sorte, cette notion de Carême et d'ascèse, en s'appuyant sur l'occasion offerte par l'expérience du confinement. Il semble pourtant que ce soit le meilleur profit que l'on puisse en tirer, que l'on adhère ou pas, du reste, aux croyances religieuses.

Sur le plan collectif, nombreux sont ceux qui observent et se « réjouissent » d'un abaissement spectaculaire des émissions de

CO<sub>2</sub>, d'une amélioration de la qualité de l'air, d'un soulagement des espèces naturelles, tous phénomènes liés à la quasi cessation d'une activité humaine hypertrophiée et asphyxiante. Nombreux sont ceux qui espèrent que ce temps, certes tragique, de respiration, serve de base pour une nouvelle modélisation économique et écologique, plus respectueuse de l'harmonie entre l'homme et la nature, et, partant, plus respectueuse de l'humanité elle-même, sans nécessairement être des décroissantistes furieux ou des zéloteurs de l'extinction humaine comme ultime, morbide et nihiliste solution.

**Sur le plan individuel, cette occasion imposée d'un retour sur soi, à travers la privation d'un certain nombre de divertissements,** dans une forme souvent aigüe de solitude certes tempérée par les réseaux sociaux, loin des bruits habituels de la vie, de la ville rendue aux oiseaux et aux chats furtifs, donne matière à de nombreuses réflexions qui s'imposent d'elles-mêmes en dehors même de toute tendance janséniste ou érémitique. Si les réflexes collectifs ont *a contrario* consisté à faire le plein de nourriture et autres produits manifestant la persistance active d'un cerveau reptilien en mode tube digestif comme conscience de soi réduite au strict minimum, beaucoup sont ceux qui, bravant la culpabilisation à laquelle ce pas de côté et ces plaisirs solitaires peuvent donner lieu, osent tenter d'en tirer un profit spirituel, intellectuel, culturel. Il ne s'agit pas de céder à la tentation de l'exposition nombriliste (qui a nécessairement titillé chacun face à sa soudaine page blanche) de son journal d'une drôle de guerre, mais d'accepter le retour en soi du tragique comme source de la spiritualité et du rapport que nous entretenons au monde ainsi qu'aux autres. Apprécier le chant des oiseaux, la vue de sa fenêtre d'une nature qui reprend provisoirement ses droits en parfaite quiétude, se réjouir que l'onde vénitienne, vidée enfin de ses touristes, redevienne plus claire et que les dauphins y aient remplacé les paquebots criminels, quand bien même on ne peut en profiter que par la pensée.

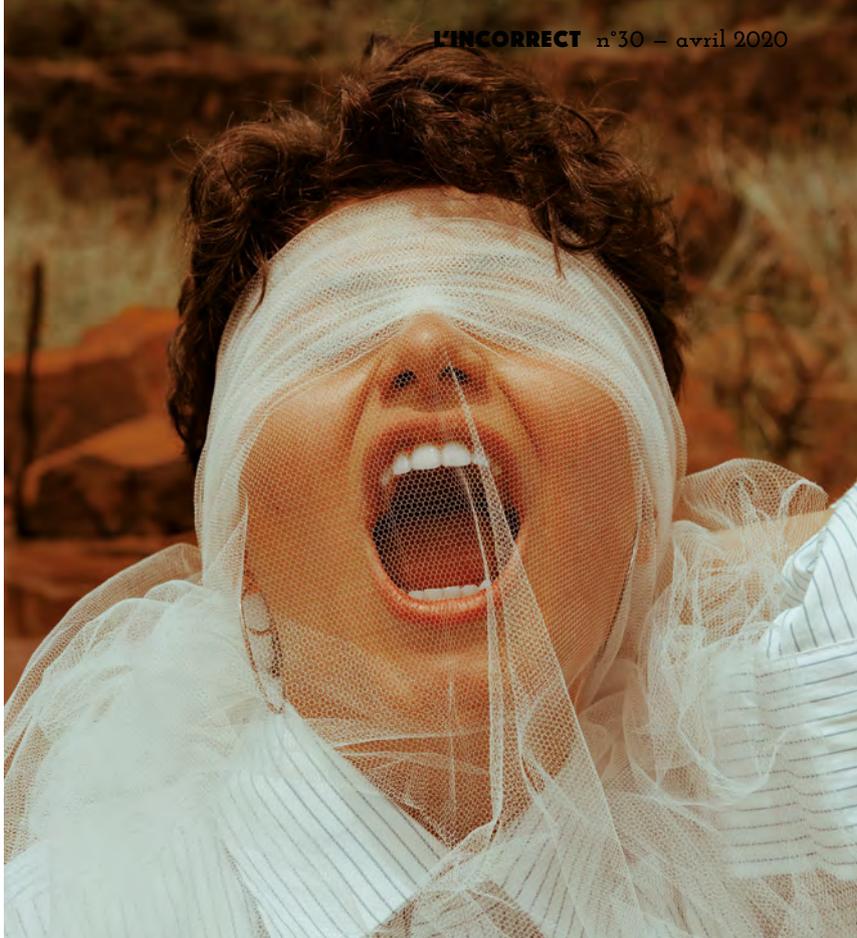
## Accepter enfin de nouveau sans fard la pensée de notre propre finitude, celle-là même qui effraie tant le monde post-moderne.

Accepter enfin de nouveau sans fard la pensée de notre propre finitude, celle-là même qui effraie tant le monde post-moderne, habituellement rejetée aux confins de l'expérience et soudainement réinstallée au cœur de nos vies, hélas dans le fracas et la souffrance. Et, partant, poser de nouveau la question du sens de toute cette aventure que constitue la vie, comme étant celle d'une miséricorde, de la misère acceptée au cœur de soi pour se hisser vers un mode d'être infiniment plus riche. Et qui, du reste, nous réarme pour les combats à venir, car il y en aura, et l'heure des comptes, terrestres, viendra. Que cette maladie asphyxiante soit paradoxalement l'occasion d'une respiration de l'humaine condition n'est pas le moindre des paradoxes du moment tragique que nous traversons, à la fois tous ensemble et seuls.

◆ **Anne-Sophie Chazaud**

## Cachez cette censure que je ne saurais voir

À peine constitué, le *Free Speech Union*, organisation de défense de la liberté d'expression (entretien ci-contre), essayait les attaques d'une presse de gauche qui ne voit pas de problème particulier à interdire de cité les opinions qu'elle combat.



**E**n Grande-Bretagne, le lancement du *Free Speech Union* a déclenché la réaction pavlovienne des médias de gauche. Au *Guardian*, on a ouvert des yeux ronds. Censure ? Quelle censure ? Les tribunes se sont succédées pour railler ce projet porté par « une bande d'hommes blancs » (à croire que la jeune directrice noire ne compte pas... peut-être parce que c'est une femme, et qu'en plus elle est noire) Le FSU ? Une escroquerie, un club de racistes et de mal-pensants, lisait-on dans les éditos.

**Ces temps-ci, la défense de la liberté d'expression passe pour une lubie de droite, nourrie par des conservateurs chouineurs en plein délire paranoïaque.** Fliquer le langage, certains n'y voient rien à redire. On l'a vu chez nous avec l'affaire Mila, quand des commentateurs mettaient sur le même plan les propos insultants de la jeune fille et les menaces de mort qui lui étaient adressées, piétinant notre principe fondateur de liberté d'expression qui autorise l'insulte mais interdit l'incitation à la violence.

Or donc, en Grande-Bretagne, les éditorialistes se gaussaient. La crise de la liberté d'expression à l'université ? Un mythe ! Ne suivant que leur propre logique et un raisonnement en vase clos plutôt commode, ils soutenaient qu'interdire de citer les opinions qu'ils combattent, cela n'a rien à voir avec la censure.

Depuis, chaque jour vient apporter son cas pratique à la nouvelle organisation, preuve que le FSU a vu juste.

**Ces temps-ci, la défense de la liberté d'expression passe pour une lubie de droite, nourrie par des conservateurs chouineurs en plein délire paranoïaque**

Le 5 mars, Amber Rudd, ex-ministre de l'Intérieur de Theresa May, invitée par une association étudiante d'Oxford pour une conférence visant à encourager les carrières politiques féminines, apprend, tout juste arrivée sur place, que sa présence n'est plus souhaitée. La conférence est annulée. Le communiqué de l'association hôte, imbibé d'idéologie féministe et décoloniale, est rédigé par des hétérosexuelles blanches privilégiées qui se battent la coulpe et exhibent leur pureté morale en écrivant *wom\*n* pour éradiquer le mot *man*. Des étudiantes de l'université la plus prestigieuse d'Angleterre auront donc tranché : pas de tribune pour les conservateurs. Le FSU a envoyé un courrier de protestation à l'administration d'Oxford avec copie au ministère de l'Éducation. Quinze jours plus tard, Oxford décidait de dissoudre la vertueuse association étudiante pour non-respect des règles de liberté d'expression à l'université. Première victoire du FSU qui se félicite du message de fermeté envoyé aux étudiants d'Oxford et d'ailleurs.

Le 6 mars, il y eut une révolution au quotidien le *Guardian* après la publication d'un article de Suzanne Moore, féministe et membre de la rédaction. Elle y affirme que le sexe est une caractéristique biologique et non une affaire de ressenti. Scandalisés, 338 employés du *Guardian* signent une lettre dénonçant la « transphobie » de cette tribune. Ils exigent que leur journal soit à l'avenir nettoyé de tout contenu « hostile à la communauté transgenre ». Gare à celui qui osera écrire dans les colonnes du *Guardian* que l'humanité se divise entre les sexes masculin et féminin. Le FSU a fait savoir qu'il ouvrirait ses portes aux dissidents.

Le 9 mars, Trevor Phillips, militant anti-raciste depuis 40 ans, ex-président de la Commission pour l'Égalité et les Droits de l'Homme est suspendu du parti travailliste pour s'être opposé à l'instauration d'une loi sur l'islamophobie qui équivaldrait, selon



lui, à une loi anti-blasphème. Le FSU a lancé une pétition demandant au Labour Party la réintégration de Trevor Phillips.

On muselle les « discours de haines ». On entend parler de cette notion depuis peu, mais sans arrêt, sans trop savoir de quoi il retourne. En juin dernier, Antonio Guterres présentait le plan d'action de l'ONU contre les discours de haine. Il commençait par reconnaître qu'il n'y a pas de définition légale, avant d'en énoncer une, la plus élastique possible, donc la plus menaçante pour la liberté d'expression. Depuis, les lois nationales sur le discours de haine tombent comme à Gravelotte. À quand la pénalisation des fléaux que sont la jalousie, la méchanceté ou la radinerie, qui nuisent tout autant à autrui ? Les sentinelles du politiquement correct ont sûrement plein de projets en rayon. Le FSU aura de quoi s'occuper.

◆ Sylvie Perez

## Free Speech Union Défendre la liberté d'expression

Les vigiles du politiquement correct sont de plus en plus performants. Utilisateurs aguerris des nouvelles technologies, ils scannent vos productions écrites et remontent dans le temps à la recherche d'un écart de langage contrevenant à la doxa contemporaine. Ici, pas de prescription. Toute preuve de transgression passée motivera une condamnation publique. Les gardes du politiquement correct, **Toby Young** les appelle « *des archéologues de l'offense* ». Ce journaliste britannique vient de créer un syndicat de défense de la liberté d'expression, **The Free Speech Union**. Cri de ralliement : non-conformistes et dissidents de toutes sortes, unissez-vous ! L'initiative vient « *en réponse au climat maoïste d'intolérance* ».

**Toute initiative visant à défendre la liberté d'expression est à la fois une bonne nouvelle et le signe d'une époque qui dérape.**

D.R.

### Où en est le Free Speech Union (FSU) ?



Il est en ordre de marche depuis début mars. Nous sommes cinq directeurs : l'auteur Douglas Murray, le professeur de théologie d'Oxford Nigel Biggar, la jeune journaliste et femme politique Inaya Folarin Iman, le Dr Radomir Tylecote, chercheur à l'*Institute of Economic Affairs*, et moi-même. Nous travaillons avec des conseillers juridiques et des spécialistes en relations publiques. Des personnalités de premier plan du monde intellectuel et médiatique ont rejoint notre comité consultatif. Le FSU fonctionne comme un club avec une souscription annuelle. S'ils sont persécutés pour leurs opinions ou menacés de licenciement, le FSU vient au secours de ses membres sur les réseaux sociaux, dans les médias, par la voie de pétitions de soutien, de lettres ouvertes, de courriers à leur employeur et d'une assistance juridique.

Les ennemis de la liberté attaquent en meute. Les défenseurs de la liberté doivent s'unir pour se défendre. Le FSU veut agir comme un contre-pouvoir face à la justice expéditive des réseaux sociaux. Enfin, notre département de recherche produira des documents sur la liberté d'expression, nous ferons campagne pour modifier les lois qui y portent atteinte.

### Qu'est-ce que la *cancel culture* (« culture de l'annulation ») ?

Elle consiste à faire disparaître de l'espace public toute personne ayant une opinion qui dévie de l'idéologie dominante. C'est vieux comme le monde, seu-

lement le nombre de victimes augmente de façon exponentielle du fait de la pratique du lynchage sur les réseaux sociaux. Internet permet, à peu de frais, et sans grand effort, de condamner quelqu'un à la mort sociale. Récemment, Alastair Stewart, journaliste sur la chaîne *ITV*, a dû mettre un terme à une carrière de 40 ans pour avoir cité sur Twitter une phrase de Shakespeare jugée « offensante ».

**« Internet permet, à peu de frais, et sans grand effort, de condamner quelqu'un à la mort sociale ».**

**Toby Young**

**Vous-même avez subi une campagne de diffamation en 2018 après avoir été nommé par Theresa May à l'*Office for Students* (organisme régulateur de l'éducation supérieure au Royaume-Uni, *ndlr*).**

Je suis un conservateur. Le milieu universitaire n'aime pas ça. J'ai subi les pires calomnies au point d'être obligé de démissionner de tous mes postes. Je dirigeais plusieurs écoles, j'étais membre honoraire à l'Université de Buckingham, j'étais parrain d'un centre pour handicapés où vit mon frère. J'ai dû tout abandonner au risque de déshonorer mes proches. Dans ces moments-là, on est très isolé. Les victimes de lynchage endurent une épreuve psychologique terrible. Le FSU apportera son soutien à ceux dont la réputation est salie et les aidera à laver leur honneur. La calomnie est une menace puissante sur la liberté d'expression. Les gens sont terrifiés et s'auto-censurent ; ils craignent de perdre leur emploi. La situation est encore plus difficile pour les pigistes. Si vous êtes accusé d'homophobie, de sexisme etc, votre employeur préférera se passer de vous, avant la moindre enquête, pour éviter les ennuis. Nous voulons mettre en place une procédure qui protège les *freelance*.

**PEN (Poets, Essayists, Novelist) est une ONG dédiée à la liberté d'expression.**

**Vous prétendez que PEN est noyauté par la gauche.**

En 2015 lorsque PEN a décerné le Prix de la liberté d'expression à Charlie Hebdo, 35 de ses membres se sont opposés à ce choix. Donc PEN ne peut pas se réclamer d'être une organisation de défense de la liberté d'expression.

◆ **Propos recueillis par S.P.**

**Vous pouvez suivre le FSU sur [freespeechunion.org](https://www.freespeechunion.org) ou sur Twitter : @SpeechUnion**

Prager University

# Control Alt-Rigt

**La gauche les redoute.** Fidèle à son appétence pour la liberté d'expression, elle s'efforce de les censurer. Mais les dictateurs de la bien-pensance peinent, tant le succès est phénoménal. Avec à son actif plus de trois milliards de vues et trois millions de plus chaque jour, **Prager University**, au travers de ses contenus pédagogiques sous format vidéo, s'est imposée comme l'un des acteurs centraux du combat culturel aux États-Unis et à l'étranger. Forte d'une audience majoritairement jeune, **PragerU** a changé l'opinion de 70 % de ses spectateurs sur au moins un sujet. **Enquête sur l'histoire de cette réussite.**

La naissance de Prager University en 2009 réhabilite une question fondamentale : qu'est-ce qu'une université ? Le concept de cette université digitale, fondée par Dennis Prager, auteur de plusieurs best-sellers, légendaire chroniqueur radio des États-Unis, apporte des éléments de réponse.

Sa devise : ce que la gauche touche, elle le ruine. Au premier rang, l'éducation. Pour contrebalancer la prédominance idéologique de la gauche au sein du système universitaire, l'idée première visait à créer une université physique. Cependant, le projet exigeait un investissement trop coûteux, trop

long. « Juste pour se lancer, il faut 250 millions de dollars. Il faut ensuite acheter une propriété, acquérir ou construire un bâtiment, créer une faculté... Se lancer et lever des fonds prend des années. Et pour quel résultat après dix ans ? Un millier d'étudiants diplômés dans la première promotion ? » interroge Allen Estrin, co-fondateur de PragerU.

Dennis Prager . ▼



Quand internet permet d'atteindre un bien plus large public, pourquoi ne pas plutôt créer une « université digitale » ? Cette idée fleurit dans l'esprit de ses fondateurs quand ils observent le contenu pédagogique à sensibilité conservatrice sur la toile. Constat : « Un contenu lourd et décousu, délivré par des hommes âgés

qui radotent devant leur tableau ». De là naîtra le concept à l'origine de leur succès colossal : la création d'une université en ligne conservatrice qui dispense des leçons sur les thématiques les plus importantes de notre époque, en cinq minutes.

## PragerU remet en question l'idée de gaspiller des sommes d'argent exorbitantes et des années d'études passées à apprendre l'histoire nationale sous un angle essentiellement post-colonialiste.

Chaque sujet est expliqué par d'éminents experts dans leur domaine, qu'ils soient universitaires prestigieux de Harvard, anciens Premiers ministres ou même analystes politiques européens, comme Raheem Kassam – aussi membre du conseil scientifique de l'ISSEP, l'école fondée par Marion Maréchal. Leur premier slogan : « *Donnez-nous cinq minutes et nous vous donnerons un semestre* ». PragerU devient alors une organisation à but non lucratif, entièrement financée par des dons, dont 40 % proviennent aujourd'hui des spectateurs eux-mêmes.

Progressivement, au grand dam de la gauche, les jeunes, notamment les adolescents, retrouvent de bon cœur les traditionnels repères dilués dans le magma du politiquement correct et se transforment en fers de lance du combat culturel au sein d'une coalition internationale étudiante baptisée PragerForce. Forte de plus de 10 000 étudiants répartis dans le monde, celle-ci milite sur les campus universitaires pour établir un contre-poids face à l'idéologie de gauche.



▲. Le Candace Owens Show vous est proposé par PragerU



▲. Pour une levée de fond, Will Witt de PragerU sait payer de sa personne en se changeant en banane scotchée sur un mur, œuvre de Maurizio Cattelan.

### LES RAISONS DU SUCCÈS ?

Pourquoi un format vidéo de cinq minutes ? « *Trois minutes, c'est trop court pour développer. Sept minutes, c'est trop long. Cinq minutes est un bon entre-deux* », explique Allen Estrin. Un rapide coup d'œil aux statistiques de YouTube permet de se rendre compte qu'il s'agit, en effet, d'une durée idéale pour ce type de contenu, après quoi l'audience chute. PragerU fera d'ailleurs de cette stratégie son nouveau slogan : « *Courtes Vidéos. Grandes Idées* ». M. Prager explique : « *La plupart des gens n'accordent pas un degré d'attention élevé à ce genre de sujet ou n'ont tout simplement pas le temps. Je savais qu'il fallait communiquer des informations complexes de manière concise. Et c'est ce à quoi je me suis évertué toute ma vie* ».

De nombreux thèmes sont abordés, de la politique à la philosophie en passant par la religion, l'histoire et les enseignements de vie, selon un principe d'analyse : l'intemporalité. Ce qui était vrai hier, sera vrai demain. Pourquoi le socialisme n'a-t-il jamais fonctionné ? L'islam est-il une religion de paix ? Certaines cultures sont-elles supérieures à d'autres ? Pourquoi l'occident est-il devenu la plus grande des civilisations ? Ce qui importe ici, ce sont les faits, les idées, les principes, le bon sens. Pas les partis ou la « sonderatie ».

Ces enseignements sont délivrés par une personnalité experte, clairement et simplement, dans un format écrit à l'avance, illustrés par des animations, un soin esthétique qui fait partie de la stratégie de PragerU. À chaque vidéo, l'uni-



versité associe une documentation comportant suggestions de lectures, guide d'étude, fiches de notes, cas pratique et quiz en ligne pour évaluer ses connaissances. Par ailleurs, il est possible de parfaire sa compréhension sur des thématiques définies avec d'autres contenus. Entre autres, des interviews réalisées par l'analyste politique, Candace Owens, présentée par le *Huffington Post* comme une « Marion Maréchal à l'américaine ».

### LA RAGE MÉDIATIQUE FACE À LA PERTE D'EMPRISE IDÉOLOGIQUE

Sans surprise, les médias de gauche se lâchent : « Prager University n'est pas une vraie université, elle n'a pas de campus et elle endoctrine les jeunes », s'épanche le *Los Angeles Times*.

Curieusement, lorsque le système universitaire enseigne les concepts les plus à gauche comme la théorie du genre ou les thèses post-colonialistes, les médias n'évoquent pas un endoctrinement. D'ailleurs, comment fait-on pour endoctriner en cinq minutes ? Du reste, l'endoctrinement sous-entend l'idée de captivité. Comme sur un campus universitaire où la censure frappe qui-conque exprime une opinion à rebours du politiquement correct ?

« PragerU n'est pas une institution académique accréditée et ne délivre pas de diplômes ou de certificats. En revanche, il s'agit d'un lieu où vous êtes libres d'apprendre ». Chaque page du site internet précise cette information et Dennis Prager ne cesse de le rappeler. Pour autant, il demande :

▲. Dennis Prager a trouvé un truck contre la censure de YouTube

« Disposer d'un campus universitaire, délivrer des diplômes, être accrédité par un organisme, est-ce là la seule définition d'une université ? Si l'université est un lieu où l'on étudie, où l'on apprend, où l'on gagne en sagesse, pourquoi ne serions-nous pas une université ? » Dans un monde universitaire dominé par la gauche, PragerU remet en question l'idée de gaspiller des sommes d'argent exorbitantes et des années d'études passées à apprendre les caractéristiques de chacun des 58 genres ou l'histoire nationale sous un angle essentiellement post-colonialiste. Le fondateur conclut : « Nous n'enseignons pas en vue de former des ingénieurs ou des architectes. Si quelqu'un regarde nos vidéos, dont le contenu est dense malgré la brièveté, et lit la documentation associée, ma conviction est que cette personne en ressortira bien plus instruite qu'après avoir étudié dans n'importe quelle université des États-Unis ». ♦ Étienne Faucher



▲. Occupy YouTube

# La Chronique des crottés

Par Marie Dumoulin



◀ Didier Guillaume, ministre de l'Agriculture

## « Quand nous prendrez-vous au sérieux ? »

Réactions paysannes dans la crise sanitaire

**Soudain Corona vint.** Fermeture des frontières, prise d'assaut des ressources alimentaires, exode des citadins vers les campagnes, chômage partiel... autant de phénomènes qui ont dernièrement précipité l'histoire. À la suite de ce cortège s'est présentée une météo riante, succédant à des mois de pluies excessives. **Le temps des semailles et des fleurs est arrivé. Mais les fruits passeront-ils les promesses des fleurs, pour notre paysannerie décimée ?**

**D'**aucuns ont déjà médité sur l'inversion du rapport entre ville et campagne, les périphéries redevenant féerie pour les nouveaux pauvres de la France covidienne, ces citadins privés de la liberté d'aller, de venir et de produire dans leur propre pré carré. Laissons nos rats des villes s'apercevoir que les campagnes françaises sont autre chose qu'un parc d'attraction géant, qui n'aurait pour seule vocation que de dé-stresser et divertir le Parisien pendant ses congés payés, à coups de marchés typiques, de fermes pédagogiques, de sentiers didactiques. Peut-être bien qu'une fois enfermés dans leur maison bretonne qui sent le champignon, avec pour seule compagnie le calendrier des marées 2003 et une 3G poussive, auront-ils pour tout loisir l'observation, mère de l'instruction.

**Pendant ce temps, nos agriculteurs oscillent entre espoir et irritation.** La lettre que leur ministre, Didier Guillaume, leur a envoyée le 18 mars a suscité des sentiments contraires. « *Continuez vos activités essentielles, indispensables. Vous participez pleinement à l'effort de la communauté nationale* », leur a-t-il dit. « *Merci, Monsieur le Ministre, pour votre reconnaissance, mais quand nous prendrez-vous vraiment au sérieux ?* » : tel était le ton des principaux commentaires à ce courrier, sur les réseaux sociaux. À leurs risques et périls, les agriculteurs continuent en effet à travailler sans compter, ni leur temps ni leurs revenus, tant est important le déséquilibre entre les deux.

Prendre nos agriculteurs au sérieux commence sans doute par leur apporter une aide concrète, en ces temps de solidarité nationale. Confrontés comme tous les secteurs à cette grande claque économique engendrée par les contrôles aux frontières et les restrictions au marché commun, les exploitations agricoles craignent deux choses dans l'immédiat :

l'absence de la main d'œuvre saisonnière, souvent venue d'Europe de l'Est, et les difficultés de routage des denrées, notamment pour les producteurs de lait qui, une fois de plus, risquent fort de ne pouvoir écouler leurs cuves pleines.

## Qu'attendons-nous pour nous réjouir de ce qu'il reste de souveraineté alimentaire en France, et surtout pour en profiter ?

**Qu'attendons-nous pour nous réjouir de ce qu'il reste de souveraineté alimentaire en France, et surtout pour en profiter ?** Tel maraîcher provençal affirmait hier sur Twitter ne pas comprendre les Français qui dévalisent les rayons de pâtes des supermarchés tandis que lui restent sur les bras ses asperges fraîchement sorties de terres, délicieuses prémices au printemps d'habitude si prisées. Pas d'excuse pour le consommateur, car les marchés et les lieux de vente directes restent ouverts (lieux par ailleurs certainement moins porteurs de miasmes que les grandes surfaces). Quant au problème de main d'œuvre, plusieurs plateformes au service du monde agricole tentent en ce moment d'y répondre en publiant des offres d'emplois de proximité. Le nom de cette campagne : « *Des bras pour ton assiette* ». De la plantation du thym à la cueillette des fraises, les annonces variées fournissent largement de quoi occuper les citadins en exode. Puissent-elles permettre à la France d'éviter la crise agricole de l'Italie, où un hiver chaud et sec a avancé la maturation de fruits que personne ne vient récolter, engendrant potentiellement une perte de 25% des récoltes. ♦



## Dis moi avec qui tu couches, je te dirai ce que tu penses

Voici résumé le profond cheminement idéologique de beaucoup de nos hommes politiques ou stars du show-biz : quand ces locomotives de la pensée se trouvent une petite doudou exotique, leur zèle militant suit souvent le chemin indiqué par leur braguette.

**T**iens prenons Vincent Cassel, le plus indispensable des acteurs français dont on apprend qu'il se définit désormais comme « le plus #negrophile4life » de tout l'hémisphère nord : depuis 2015, monsieur vit avec Tina Kunakey, une ravissante mannequin qui a juste 31 ans de moins que lui et qui est noire. En bon fils à papa du show-biz mondialisé Vincent Cassel n'a aucun combat existentiel personnel à mener, il prend donc, pour faire son intéressant, fait et cause pour madame. Madame qui, si ça se trouve, ne lui demande rien ! Alors à longueur d'interview et de vidéo Youtube, il n'y en a plus que pour les Noirs maintenant. C'est bien simple Cassel, c'est le nouveau Mandela ! Et si demain l'oncle Cassel s'entiche d'une belle groenlandaise, on entendra parler des esquimaux à toutes les cérémonies des Césars ?

**Mais l'actuel champion de France du sujet est tout de même Manuel Valls.** Avec lui on touche à la pureté artistique du changement de veste et du suivisme conjugal. Quand il faisait couette commune avec Anne Gravoine, l'ancien premier ministre « était lié éternellement à Israël ». Depuis, l'État hébreu a sûrement dû faire la paix avec tout le monde sans qu'on en soit averti parce que Valls n'en a plus parlé pendant un moment. Par contre, trahissant ses origines familiales et son propre peuple, il est devenu plus espagnoliste que Franco en épousant la riche héritière Susana Gallardo

Torrededia, membre de cette frange de la bourgeoisie barcelonaise frénétiquement anti-indépendantiste. Lors du processus de répression de la République de Catalogne, Valls aura été parmi les plus zélés défenseurs du Royaume d'Espagne un et indivisible, défilant aux côtés des néo-franquistes même les plus antisémites. Et quel zèle ! On y aurait presque entendu les gueuleries du bon corniaud de concours cherchant l'attention de maîtresse ! Maintenant, il paraîtrait que Valls veut revenir en France après s'être pris tout le Zara de Barcelone en matière de veste électorale. Mais, ô surprise, il reparle de l'antisémitisme dans une récente interview au *Figaro*. La signora castagnette ronfle peut-être la nuit...

## Avec Manuel Valls, on touche à la pureté artistique du changement de veste et du suivisme conjugal.

Et Mélenchon ? L'aveuglement du *leader minimo* sur certains sujets serait-il le même si Sophia Chikirou n'était pas d'origine algérienne ? Et Cantona ! Tout le monde il est devenu vilain raciste (même le gentil Deschamps) depuis que monsieur est avec Rachida. Ah, elles savent les tenir leur étalon ! Et ça galope dur pour impressionner la connaissance du moment !

Et ces milliers d'anonymes devenus super-allah après une conversion canapé. Et Mickaël Harpon, le tueur de la préfecture de police devenu musulman parce que madame. Et le pauvre Ribéry. Et Carlos, le chacal antisémitte, autrefois marié à une Palestinienne, bah converti lui aussi ! C'est sûr qu'en ayant longtemps vécu dans ces paradis sur terre que sont le Soudan, la Libye, l'Algérie, le Yémen il doit avoir une vision fine et précise de l'incontestable réussite économique et sociale de la charia appliquée. Ah ouai, ça doit vachement donner envie de s'engager dans l'islam d'aller vivre avec la sécurité sociale yéménite.

**Mais je m'égare. Je trifouille sur l'islam. Bon, pour en revenir à nos brebis et surtout à nos moutons de Panurge :** quand vous allez sur Wikipédia et que vous tapez « cherchez la femme » vous tombez sur ça : « Cherchez la femme » est une expression connue sous sa forme française dans des ouvrages écrits en anglais, en italien et dans plusieurs autres langues. La signification en est que l'homme se comporte d'une façon inexplicable parce qu'il essaie de dissimuler une aventure avec une femme, ou bien essaie d'impressionner ou de gagner les faveurs d'une femme. Et plus loin : « *Il y a une femme dans toutes les affaires ; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : "Cherchez la femme !"* » Alexandre Dumas, *Les Mohicans de Paris*, 1854.

1854 ! Heureusement que, selon les très sérieuses études féministo-intersectionnelles actuelles, les femmes sont sous la coupe de l'odieux patriarcat depuis Adam et Ève !

◆ **Maël Pellan**



# Nous autres, post-modernes

Par Nicolas Pinet



Mayeul Jamin

**« Ce qui est exaltant  
aujourd'hui, c'est  
de pouvoir renoncer  
par choix »**

2 : VRE  
3 : RENNER AU LIT

Durant une année, **Mayeul Jamin** a sillonné la France dans son break aménagé pour rencontrer, au gré des opportunités, des paysans, des artisans, des communautés ayant fait le choix d'un mode de vie alternatif. Le dénominateur commun de cette cinquantaine de rencontres, Mayeul l'a défini dans le titre du livre qu'il en a tiré : ***À la recherche de la sobriété heureuse. Laissons parler l'auteur de ce qu'il a perçu de ces vies tournées vers une « écologie intégrale ».***

**Comment définiriez-vous ce qui réunit les personnes que vous avez rencontrées ?**

Elles essayent toutes de vivre autre chose que ce qui est proposé par le système dominant. Consciemment ou inconsciemment, elles cherchent un rapport plus direct à la matière et développent des modes de vie et métiers qui leur permettent de déployer leur humanité de manière plus concrète. J'ai rencontré essentiellement des paysans et des artisans, mais aussi des artistes comme Luc Arbogast qui joue de la musique médiévale. Lui aussi parle de la matière, celle des instruments, de la terre, et cherche à retrouver le sens du réel qu'avaient les médiévaux.

**Le sens du réel passe par l'observation et le savoir-faire. Quelle rencontre vous a le plus appris sur ce point ?**

Même aujourd'hui, un paysan est obligé de savoir toucher à tout. Je pense à Didier Pailhès, paysan dans les Corbières, qui vit à peu de choses près comme un paysan d'il y a 100 ans. J'ai été pour quelques heures le disciple de sa fille de 9 ans, qui m'a appris l'entretien des bêtes, car Didier a transmis son savoir très tôt à ses neuf enfants. Je suis aussi frappé par la philosophie d'un Lanza del Vasto pour qui chacun devrait connaître 3 métiers – en plus des gros travaux des champs – pour pouvoir se déployer pleinement ; ou encore maîtriser l'intégralité du processus de production d'un bien – par exemple pour le boulanger, le travail des céréales, la meunerie et la boulangerie.

**Pensez-vous que ce modèle soit exportable, et donc vivable à grande échelle ?**

Comme le dit François, menuisier-charpentier rencontré en Vendée, ce modèle s'adresse à ceux qui veulent être « *farouchement vivants* », qui pensent que c'est « *le monde qui est déconnecté de la réalité* ». En ce sens, ce modèle, plus ancré dans la réalité que le nôtre, est exportable en tant qu'état

d'esprit. Je pense même qu'il est nécessaire de le reproduire de manière universelle : d'un point de vue pratique, on ne pourra éternellement dépasser les limites de la nature ; et indépendamment de l'état écologique critique du monde, je suis convaincu que ce mode de vie sain nous permet d'être pleinement heureux et humain. Je précise enfin que la plupart des personnes que j'ai rencontrées ont une famille qu'ils ont de quoi nourrir et loger.

**Vous parlez d'état d'esprit. De votre livre ressort en filigrane la permanence de la culture populaire française dans ces milieux alternatifs, notamment à travers la musique et la danse.**

Cette dimension culturelle fait pleinement partie du mouvement. Dans les communautés de Lanza del Vasto, le travail manuel est très réglé, mais tous les samedis soir, c'est la fête communautaire, en habits traditionnels. Lanza dit qu'il est plus grave d'être absent à la fête qu'au travail. J'ai découvert pendant mon tour que j'aimais beaucoup danser grâce aux danses traditionnelles menées par des musiciens et vraiment conviviales. Aujourd'hui, on écoute en permanence de la musique sans jamais en jouer : encore un état d'esprit de consommation. Tout le monde devrait savoir chanter des chansons populaires, forme musicale indispensables à la vie collective.

**Presque toujours, ce modèle est réalisable parce que vécu en commun, qu'il s'agisse d'une communauté ou d'une famille. Comment l'expliquez-vous ?**

C'est la définition même de l'écologie intégrale qui l'explique. L'écologie, dans sa définition scientifique, est la « *science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire la science des conditions d'existence* ». L'encyclique *Laudato Si'* va jusqu'à parler d'une écologie « *intégrale* » qui inclut la relation à Dieu, la relation à soi, aux



« D'un strict point de vue philosophique, l'écologie dite de gauche est plus relativiste, sans référence à Dieu. »

## Mayeul Jamin

autres et à la Création, puisque « tout est lié ». C'est dans un réseau, une vie de communauté, de famille, qu'on est le plus en relation. On s'extrait d'office d'une vie individualiste. Or dans notre monde paradoxal, vouloir vivre l'écologie de manière radicale nous exclut forcément de certaines relations sociales. Est-ce que c'est ça, l'écologie ? Probablement pas. Le critère principal pour déterminer nos actions devrait davantage être ce qui permet de mieux vivre ces quatre relations, même au prix de certains compromis.

**L'écologie telle que vous la définissez est-elle compatible avec le combat « écolo », majoritairement de gauche, que vivent par exemple les zadistes de Notre-Dame-des-Landes que vous avez rencontrés ?**

Je n'aime pas entretenir cette dichotomie « droite/gauche » qui n'a plus tellement de sens aujourd'hui. Toute convergence passera forcément entre des personnes. C'est d'ailleurs en tissant des liens personnels que j'ai pu franchir les frontières de la ZAD. D'un strict point de vue philosophique, l'écologie dite de gauche est plus relativiste, sans référence à Dieu. La convergence politique est, quant à elle, difficile à envisager. On peut se retrouver sur différents points entre extrême droite et extrême gauche, cathos et écolos, mais il sera difficile de construire des projets communs car la vision globale du monde



À LA  
DÉCOUVERTE  
DE LA  
SOBRIÉTÉ  
HEUREUSE  
Jamin Mayeul  
Le Cerf  
448 p. – 22 €

### ◀. Mayeul et ses cagettes secrètes

n'est pas la même. C'est mon interlocuteur Micka, paysan-boulangier-maraîcher à Notre-Dame-des-Landes qui me disait cela, et je rejoins son constat : « On pourrait se retrouver sur un certain nombre de points : l'anticapitalisme, la sortie de l'économie marchande, le retour à des valeurs de fraternité ou de solidarité. Mais sur le nationalisme, le droit des femmes, certaines valeurs morales, on ne peut pas s'entendre ».

**N'y a-t-il pas aussi des dissensions sur l'idée de progrès ? Vous parlez souvent dans votre livre de personnes qui auraient franchi le pas d'un mode de vie nouveau. Ne s'agit-il pas plutôt d'un retour vers un passé plus sage ?**

Le progrès est bon dans la mesure où il ne veut pas créer une rupture avec le passé mais plutôt se placer dans une continuité. Il y a dans le mode de vie de nos anciens beaucoup de choses à retrouver, mais la modernité peut nous aider à faire ce chemin. Si on parle agriculture, la biologie des sols nous aide à expliquer des usages auparavant justifiés par l'expérience et à les faire mieux. Par ailleurs, si nos anciens ont vécu comme ça, ce n'est pas forcément qu'ils étaient plus vertueux que nous mais qu'ils n'avaient pas le choix. Ce qui est exaltant aujourd'hui, c'est de pouvoir renoncer par choix. Peut-être que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on doit renoncer radicalement à des choses qui nous sont offertes sur un plateau, comme l'évoque Fabrice Hadjadj dans deux de ses livres qui ont été pour moi fondateurs : *Puisque tout est en voie de destruction*, suivi de *L'Aubaine d'être né en ce temps*.

**En ces temps de confinement, les citadins se demandent sans doute comment être des « écologistes intégraux » en ville. Des idées à leur transmettre ?**

Je me rallie à Olivier Rey, affirmant dans *Une Question de taille* que nos villes sont en elles-mêmes disproportionnées. Il faudrait soit les fuir soit contribuer à les redimensionner, et il y a de toute façon une réflexion à avoir sur la façon de ré-habiter les campagnes. Mais on doit partir du réel : que peut-on faire dans une ville pour la rendre plus humaine ? Je pourrais citer Daniel Testard, rencontré en Bretagne, qui justifie ainsi ses multiples activités de boulanger, jardinier, musicien et astrologue : « Je crois que l'on n'a rien d'autre à faire dans la vie que de se mettre au service des autres, dans ce qu'on sait faire de mieux (...) et non pas au service de l'argent, du profit ». Par ailleurs, les citadins sont les bienvenus dans beaucoup d'endroits que j'ai visités, où il y a un vrai souci de transmission. Pour se forger une expérience paysanne ou artisanale, pourquoi ne pas entrer dans un réseau de type *woofing* et apprendre en échange de journées de travail ?

◆ **Propos recueillis par Marie Dumoulin**

# Politique



## Le Sénat ne se Rwanda pas !

Le colloque se tenait le 9 mars au Sénat. Ouvert par Alain Richard, conclu par Gérard Longuet, tous deux anciens ministres de la Défense. Hubert Védrine était aussi de la partie.

Il était intitulé : « **L'Afrique des Grands Lacs – 60 ans de tragique instabilité** ». Or le pouvoir rwandais a tenté de le faire interdire ! Avec l'appui d'idiots utiles au cœur même des médias français.

# S

euls parmi les lecteurs de la presse quotidienne régionale, les Angevins ont appris dans le *Courrier de l'Ouest* du 10 mars qu'un « colloque controversé » s'était tenu la veille au Sénat, qu'on y avait donné la parole à des « négationnistes » et que cela avait provoqué la colère du président rwandais, Paul Kagame. En quoi ce colloque était-il « controversé » ? Qu'avaient

bien pu dire les intervenants pour être qualifiés de « négationnistes » ? Les lecteurs du *Courrier de l'Ouest* ne le sauront jamais. Les autres non plus. Les médias n'ont guère parlé du colloque, encore moins de son contenu, sauf pour s'indigner de sa tenue. Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères, a parfaitement résumé en quoi le fait même que ce colloque ait pu avoir lieu relevait de l'exploit : « *Le débat a été verrouillé en France par une cinquantaine de personnes qui répètent toujours la même chose, rendant impossible l'administration de la preuve* ».

Depuis les indépendances africaines en 1960, l'Afrique centrale (la région des Grands Lacs) est le théâtre de crimes de masse et de génocides incessants. Entre autres : le massacre de 200 000 Hutus au Burundi, en 1972 ; la guerre civile congolaise des années 1980 dont le bilan est de 500 000 victimes ; et, bien sûr, le génocide rwandais consécutif à l'assassinat de deux chefs d'États hutus en avril 1994, le Rwandais Juvénal Habyarimana et le Burundais Cyprien Ntaryamira. Bilan : 800 000 morts en quelques semaines. L'intervention de l'armée française (Opération Turquoise), sur mandat de l'ONU, a tenté de l'enrayer mais avec des moyens si modestes, que, depuis, c'est elle qui sert de bouc-émissaire.

Représentant de l'ethnie ultra-minoritaire, les Tutsis, dans un pays très majoritairement peuplé de Hutus, Paul Kagame joue depuis vingt-six ans de la victimisation pour se maintenir au pouvoir. Lorsqu'on ose avancer, preuves à l'appui, que les Hutus ne sont pas seuls responsables du génocide de 1994 et que c'est son FPR, le Front patriotique rwandais, qui a abattu l'avion transportant son prédécesseur et son homologue burundais, il voit rouge. Et menace.

### LE RENDEZ-VOUS DE L'AMBASSADEUR AVEC GÉRARD LARCHER

Ainsi, l'ambassadeur du Rwanda à Paris a demandé à être reçu par le président du Sénat, Gérard Larcher, pour exiger l'annulation du colloque ! Et le deuxième personnage de l'État, celui qui est appelé à assurer les fonctions de président de la République en cas de vacance du pouvoir, a accepté de le recevoir ! L'entrevue n'a finalement pas eu lieu, l'ambassadeur, pour des raisons que l'on ignore, ne s'étant pas présenté au rendez-vous...

Un avocat du barreau de Pontoise, Me Richard Gisagara, qui se targue d'être à l'origine de la loi mémorielle de 2017 réprimant la négation du génocide de 1994, s'est déchaîné dans *Jeune Afrique*. « Compte tenu de la personnalité des intervenants et des prises de position conspirationnistes et négationnistes de plusieurs d'entre eux » (sic),

**Représentant de l'ethnie ultra-minoritaire, les Tutsis, dans un pays très majoritairement peuplé de Hutus, Paul Kagame joue depuis vingt-six ans de la victimisation pour se maintenir au pouvoir.**

il a dénoncé la participation de l'ancien ministre des Affaires étrangères et ancien Secrétaire général de l'Élysée Hubert Védrine et celle de Gérard Longuet, et a mis en doute le soutien apporté à l'initiative par le docteur Denis Mukwege, prix Nobel de la paix 2018, connu comme « l'homme qui répare les femmes » et qui a fait de la lutte contre le viol comme arme de guerre, le combat de sa vie.

Me Gisagara est allé jusqu'à mobiliser tout ce que la France compte de lobbies communautaristes pour faire signer une pétition contre un « colloque révisionniste », pétition largement relayée par les médias alors que, *a contrario*, aucun des journalistes présents au colloque n'a fait l'effort de s'entretenir avec les collaborateurs du Dr Mukwege ; ils leur avaient pourtant été présentés et leur auraient confirmé le soutien du prix Nobel. Les analyses documentées et argumentées de la part de professeurs, diplomates français, belges, canadiens, américains, congolais, rwandais, tous de renommée mondiale et experts de leurs sujets, n'ont pas intéressé non plus les journalistes qui n'avaient qu'un but : discréditer. Trois intervenants ont été particulièrement visés.



▲. Me Richard Gisagara

**« LE PREMIER QUI DIT LA VÉRITÉ, IL DOIT ÊTRE EXÉCUTÉ »**

D'abord, la journaliste canadienne Judi Rever, experte au tribunal international pour le Rwanda, ancienne de l'AFP et de RFI, auteur du livre *In Praise of Blood. The crimes of the Rwandan Patriotic Front*, écrit après vingt ans d'enquête et publié par Penguin Random House, le plus grand éditeur américain. Judi Rever avait signé un contrat d'édition à l'automne 2018 pour la publication de son livre en français. Près de deux ans plus tard, l'éditeur, un des plus grands noms de l'édition française, n'a manifestement pas trouvé de traductrice anglais-français compétente...

Ensuite, le journaliste franco-camerounais Charles Onana, que *Le Monde* a présenté comme poursuivi pour contestation de crimes contre l'humanité en vertu de la loi de 2017. C'est exact. Mais sans préciser qu'il n'a pas été jugé. Ancien président de l'Organisation panafricaine des journalistes indépendants, Charles Onana a publié quatre livres sur le sujet, et sa thèse de doctorat, *Rwanda : l'Opération turquoise et la controverse médiatique (1994-2014). Analyse des enquêtes journalistiques, des documents secret-défense et de la stratégie militaire*, lui a valu le titre de docteur en sciences politiques de l'université Jean-Moulin Lyon-III !

La troisième tête de Turc a été l'Américaine Helen Epstein, professeur (invité) de droits de l'homme et de santé mondiale au Bard College de New-York,



▲. Gérard Longuet

collaboratrice des revues les plus prestigieuses, jugée coupable d'avoir écrit *Another Fine Mess: America, Uganda and the War on Terror* (Columbia Global Reports, 2017), qui met l'accent sur le soutien trouble apporté par les États-Unis à Paul Kagame. Comme celui-ci, à coups de publi-reportages dans la presse européenne, vante les prouesses économiques de son pays, il est fâché que Helen Epstein ait présenté des graphiques illustrant la disproportion ahurissante entre les aides au développement perçues par Kagame aux frais des contribuables, notamment français, et ce que perçoivent les pays voisins.

### LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL CÈDE AUX PRESSIONS

Le colloque n'avait d'autre objet que de rétablir la vérité, celle de guerres ethniques dont les responsabilités sont partagées, et de mettre fin à cette « culture de la repentance » qui charge l'armée française de tous les maux, alors qu'elle fut la seule à s'être interposée en 1994 entre Hutus et Tutsis. L'Afrique centrale est, comme l'a dit le docteur Mukwege dans le film d'introduction au colloque, la région « la plus riche de la planète, pourvoyeuse de toutes les matières premières indispensables à la technologie mondiale, mais qui abrite les populations les plus pauvres du monde ». Or, Paul Kagame ayant décidé une fois pour toutes que cette situation était la conséquence du massacre des Tutsis par les Hutus, quiconque essaie de formuler un jugement nuancé est taxé de négationnisme. Et la terreur fonctionne.

Alors que l'Académie des sciences d'Outre-mer parrainait le colloque et avait, à ce titre, loué la salle du Sénat, son secrétaire perpétuel, Pierre Gény, a adressé, le jeudi précédant l'événement, un courriel aux organisateurs pour les informer que l'Académie

retirait son parrainage, « cette réunion sortant des domaines académiques qui sont les nôtres ». Que ne s'en était-il aperçu plus tôt : l'Académie des sciences d'Outre-mer disposait de tous les éléments depuis six mois !

Manifestement, pression avait été opérée sur cet ancien conseiller de Paris, qui fut aussi conseiller auprès de Jacques Toubon au ministère de la Culture et de la Francophonie, pour qu'il fasse échouer le colloque. Pusillanime, ce docte spécialiste... d'hydrogéologie a donc écrit aux organisateurs sur le plan logistique, mais, malin, cet octogénaire qui en a vu d'autres n'en a pas informé le Sénat, qui n'avait donc aucune raison valable pour interdire l'hémicycle de la salle Médicis aux orateurs et aux plus de 150 personnes qui avaient fait le déplacement, soit la capacité maximale de la salle, parmi lesquels, excusez du peu, le général Lafourcade, qui commandait l'opération Turquoise, et le général Quesnot, qui fut chef de l'état-major particulier du président de la République française de 1991 à 1995 !

### FLOPÉE D'ATTESTATIONS POUR DÉMENTIR UN « JOURNALISTE »

Pourtant, à deux exceptions près, le quotidien belge *Le Soir*, et le site russe *Sputnik*, qui ont rendu compte de l'événement, les médias ont ignoré le colloque ou n'en ont parlé que pour dénigrer les intervenants. La palme revient à Jean-François Dupaquier, qui, lui, a fait preuve d'une inventivité hors norme. Sur *AfrikArabia*, il a prétendu qu'un dénommé Chaste Gahunde, dont les organisateurs n'ont jamais entendu parler mais qui se présenterait comme « ministre de l'information d'un "gouvernement rwandais en exil" », s'était « vanté de déterminer qui était admis ou pas au colloque ». Il a même ajouté qu'au Sénat, la file d'attente était « ralentie par des contrôles tatillons » – alors qu'il y était entré en moins de deux minutes, ce qui inhabituel en temps habituel en un lieu aussi sensible que le Sénat – et que, « à l'intérieur, on avait mobilisé bon nombre d'officiers de sécurité pour éviter tout incident », alors qu'il y avait en tout et pour tout deux vigiles !

Cela est véniel. Ce qui l'est moins est cette assertion dans *Jeune Afrique* : « Ce 9 mars, a-t-il osé écrire, c'étaient les propos ouvertement négationnistes que les conférenciers devaient laisser au vestiaire. "J'ai cru comprendre que c'était une instruction du président du Sénat, confie, sous couvert d'anonymat, l'un des intervenants. On m'a demandé de ne pas improviser. C'est tout juste si je n'ai pas dû présenter mon texte à l'avance aux organisateurs pour acceptation ». Des propos démentis par la totalité des intervenants, qui ont peu goûté le côté passablement humiliant d'une telle hypothèse. Et qui, pour la plupart, ont déjà attesté, par écrit, que c'était totalement faux. Mais peut-être nous expliquera-t-on qu'ils ont dû signer le revolver (français) sur la tempe... ♦ **Charles Le Cerf**

A close-up, profile view of Marion Maréchal's face, looking slightly to the right. Her hair is blonde and styled. The lighting is soft, highlighting her features. The background is dark and out of focus.

Marion Maréchal

# Victime du coronavirus !

**Marion Maréchal allait être en devanture de toutes les librairies ! Et des maisons de la presse ! On allait, à nouveau, ne parler que d'elle. Et puis le coronavirus l'a atteinte. Stoppée pour au moins quatre mois. Pourra-t-elle encore, un jour, « maîtriser à fond le système / Accéder au pouvoir suprême / S'installer à la Présidence / Et de là faire bander la France » ?**

**P**as loin de trois cents pages. Une couverture aguicheuse. Un titre qui ne l'est pas moins : *Marion Maréchal - Le Fantasma de la droite*. Le livre était annoncé pour le 2 avril. Sur le site de l'éditeur, c'est d'ailleurs ce qui est toujours écrit. Les « bonnes feuilles » avaient même été réservées pour publication, quelques jours plus tôt, par un grand hebdomadaire. Et puis le Covid-19 s'est abattu sur la France comme la petite vérole sur le bas-clergé breton, et les librairies, qui ne sont pas considérées comme des commerces de première nécessité, au contraire, par exemple, des « activités financières et d'assurance », ont fermé. L'éditeur aussi. Le 16 mars, « en raison de la situation sanitaire », les éditions du Rocher ont suspendu toute activité dès le soir même et « jusqu'à nouvel ordre », suspendant toutes leurs parutions. Le livre consacré à Marion Maréchal est reporté à la rentrée. Pas sûr qu'il reste grand-monde pour le lire à ce moment-là dans les Ehpad...

On ne sait donc pas précisément ce qu'il y a dedans, mais c'est déjà un événement qu'à 30 ans (elle les a fêtés le 10 décembre dernier), Marion Maréchal fasse l'objet d'une biographie, « non autorisée » certes, selon la formule consacrée qui signifie qu'elle n'a pas exercé de droit de regard sur ce qui a été écrit, mais à laquelle elle ne s'est pas opposée. Après s'être demandé – ou avoir feint de se demander – quel intérêt pouvait bien présenter sa courte existence, elle a tout de même, selon nos informations, accepté de rencontrer l'auteur, qui n'est autre que Louis Hausalter, journaliste politique à l'hebdomadaire *Marianne*. De gauche, certes, mais réputé pour son travail sérieux. Marion Maréchal l'a vu, pas pour se livrer, ce qu'elle ne fait qu'avec parcimonie, mais pour préciser certains points et lui apporter des éclairages. Selon les rares qui ont eu le privilège de lire ce livre, il en a tenu compte.

« Pour distinguer la réalité du fantasme », et retracer le parcours de celle qui, au moins dans l'imaginaire de la droite, a « réussi l'amalgame de l'autorité et du charme », le journaliste a enquêté. Selon nos recoupements, il a sollicité des entretiens avec une bonne cinquantaine de personnes. Presque toutes ont accepté de lui parler, plus ou moins longuement. En l'autorisant à les citer nommément. Parmi lesquels Jean-Marie Le Pen en personne, Samuel Maréchal (le père de Marion), le directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles*, Geoffroy Lejeune, qui est un ami de longue date de l'ex-député de Vaucluse, ce qui ne l'empêche pas d'entretenir avec elle des relations tumultueuses, ou encore les membres de « garde rapprochée », à savoir François de Voyer, Erik Tegnér et Jacques de Guillebon, le directeur de la rédaction de *L'Incorrect*.

Seules trois personnes auraient refusé : Yann Maréchal, la mère de Marion, mais celle-ci a toujours

fui les journalistes ; Madeleine de Jessey, l'ancienne présidente de Sens commun, qui a pourtant accompli une partie de sa scolarité en même temps qu'elle à l'Institution Saint-Pie X, à Saint-Cloud, bien qu'elles n'y étaient pas particulièrement liées ; et... Marine Le Pen, qui, sollicitée par texto, aurait répondu par le canal par trois lettres : « Non ».

## « Pour distinguer la réalité du fantasme », et retracer le parcours de celle qui, au moins dans l'imaginaire de la droite, a « réussi l'amalgame de l'autorité et du charme », le journaliste a enquêté.

De tous les témoins, Arnaud Stephan, l'ancien conseiller en communication de Marion Maréchal, aurait été le plus prolix, ce qui promet quelques propos qui ne vont pas améliorer ses relations avec la direction du Rassemblement, Samuel Maréchal le plus précis, Philippe Olivier, beau-frère et conseiller de Marine Le Pen, le plus critique, et Jacques de Guillebon le plus « cash » dans la formulation, plus encore que le député Gilbert Collard.

« *Le bouquin a plusieurs qualités, nous confie un journaliste qui a pu le lire sur épreuves. D'abord il est honnête. L'auteur a tenu à rester au plus près de la réalité et il n'a pas cherché à verser dans le sensationnalisme, ni à faire les fonds de tiroirs des ragots. Ensuite il ne s'est servi que de ce qui "fait sens", c'est-à-dire de ce qui permet d'expliquer comment Marion s'est construite, puis comment elle est devenue, peut-être sans en mesurer au début les conséquences, l'égérie que l'on connaît* ». Pas de lacunes ? « Si, enchaîne le même : *bien qu'il s'efforce de rester neutre, on sent bien, à certaines formulations, que Louis Hausalter a une culture de gauche et qu'il ne maîtrise pas toute la pensée de droite, mais les approximations sont mineures* ».

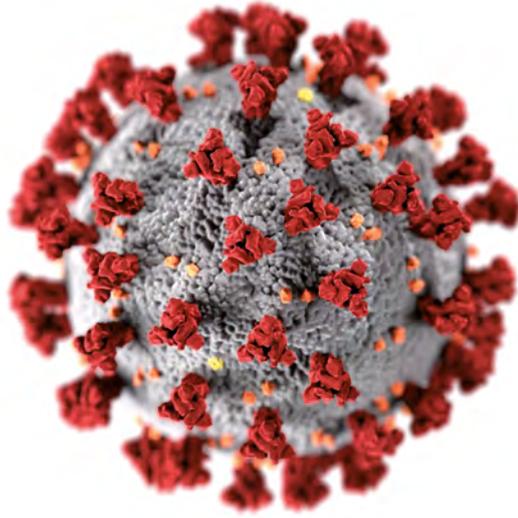
Et la tonalité dominante ? Un autre confrère, de droite celui-là, nous l'affirme : « *Il en ressort trois choses. La première, c'est que Marion Maréchal est une bosseuse, ce qui n'est pas la règle du genre dans ce milieu. La deuxième, c'est qu'il ne se trouve personne pour en penser du mal, du moins sur le plan humain. La troisième, c'est qu'à la question que tout le monde se pose, celle de sa volonté de se porter candidate à la présidence de la République, son entourage la pousse à l'être mais en réalité, elle-même ne sait pas si elle veut vraiment y aller et préférerait peut-être apporter son soutien à quelqu'un d'autre, mais un quelqu'un d'autre qui n'existe pas pour le moment* ».

Si « le fantasme de la droite » en est elle-même à fantasmer sur un hypothétique sauveur, on n'est pas sorti de l'auberge. ♦ **Bruno Larebière**



**MARION MARÉCHAL, LE FANTASME DE LA DROITE**  
Louis Hausalter  
Le Rocher  
288 p. - 16,90 €€

# En couverture



## Changeons

**R**

ien ne sera plus jamais comme avant.

Rien n'est déjà plus comme avant.

C'est certain, et chacun l'a évidemment constaté. À quand remonte le dernier événement qui concerna chaque Français, du plus jeune au plus vieux, du plus maigre au plus gros, du plus riche au plus pauvre ? Certainement à la Libération et à sa cause, la grande débâcle de mai 40.

C'est dire si, nous autres générations sorties de l'histoire, et à peine y entrées sur la pointe des pieds les 11 septembre et 13 novembre, n'avions guère l'habitude de ces grandes décisions, de ces lourds coups du sort, et en sommes demeurées stupéfaites. Quoi ? Quelque

chose pouvait nous échapper, pour de vrai, ailleurs que dans nos livres d'anticipation ou dans nos séries catastrophes ? Quoi ? Il se pouvait qu'une loi du bien commun passât par-dessus nos sacrés droits individuels et les réduisit à néant, le temps que l'humanité se sauve elle-même ?

**Voilà le premier enseignement que nous tirons de cette épidémie.** Enseignement subi, certes, dont il conviendra de tirer les leçons nécessaires et de changer, autant que se peut ce qui est en notre pouvoir, par exemple cette forme de mon-

dialisation qui nous a fait tant de mal. Mais sans jamais sombrer non plus dans un fatalisme, comme si c'était une bonne punition qui fondait sur nous.

Deux écueils à éviter en l'occurrence : croire que nous pouvons tout ; croire que nous ne pouvons rien.

**En vérité, Jésus l'avait déjà dit il y a 2000 ans :** « À ce moment, des gens qui se trouvaient là rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer, mêlant leur sang à celui des sacrifices qu'ils offraient. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. » (Lc, 13, 1-6)

De ces mots qui en d'autres circonstance nous peuvent sembler obscurs ou absurdes, en apparence contradictoires, nous pouvons aujourd'hui tirer la leçon : non l'humanité ne mérite pas de périr parce qu'elle aurait été méchante ; et non, nous ne pouvons demeurer tels qu'avant.

Plutôt que de vous fixer sur la cause, manière de fabriquer aisément des boucs-émissaires, changeons. Et le faux nouveau monde risque d'en pâtir. C'est tant mieux. ♦ **Jacques de Guillebon**



Roméo - Saint-Céran pour L'Incorrect

Mei

# Mondialisation : le jour d'après ?

La pandémie actuelle nous pousse à remettre en question la mondialisation, l'Union européenne et de manière générale l'organisation de nos sociétés. Ce confinement forcé est l'occasion de prendre du recul et repenser le rôle des frontières, les échanges de marchandises, les transports ou la sécurité.

**L**a pandémie de covid-19 révèle combien le monde dans lequel nous vivons depuis l'accélération de la mondialisation résultait de mauvais choix. Le chemin voulu par une petite minorité de mondialistes, doctrinaires et progressistes, n'est bien sûr pas à l'origine de ce virus, même si à l'heure où nous écrivons ces lignes nous n'en savons en réalité rien. Il a cependant aidé à la circulation de l'épidémie : qui peut nier que les frontières ouvertes ont favorisé la diffusion du virus et de la contamination ? Il sera impossible de ne pas repenser nos sociétés. Mais dans quel sens ? Peut-on faire confiance aux mondialistes pour abandonner leurs dogmes ? Dans tous les cas, il est difficile pour le moment d'imaginer ce que sera le jour d'après ce coronavirus, sauf à suivre quelques pistes.

## DES ÉPIDÉMIES ET DES PANDÉMIES DE PLUS EN PLUS FRÉQUENTES ?

D'après Philippe Sansonetti, médecin et micro-biologiste, professeur au Collège de France et à l'Institut Pasteur, lors de sa conférence donnée au Collège de France le 16 mars, le « covid-19 est un fléau ». C'est le troisième coronavirus se diffusant dans le monde depuis moins de 20 ans, après le SRAS en 2003 et le MERS en 2012. Il insiste : « À chacun de ces épisodes, on s'est inquiété, puis rassuré, et pas grand-chose

*n'est arrivé ensuite pour prévoir et anticiper, en termes de thérapeutique et de vaccin ». Philippe Sansonetti indique que l'extension des foyers actifs de la pandémie a suivi « une sorte de ceinture qui correspond aux latitudes de nos régions européennes (et des régions correspondantes de l'hémisphère sud, par exemple en Australie) », autrement dit les espaces dominants de la mondialisation. Le « taux d'attaque », nombre d'individus nouvellement infecté, est selon lui bien supérieur à la grippe saisonnière et les formes graves d'un coronavirus concernent de 10 à 15 % des cas. De même, les mesures drastiques prises ont été nécessaires, même si « le taux de mortalité est relativement faible. Quand on fera le bilan complet de cette pandémie, on s'apercevra fort probablement qu'il était de 1 à 2 % ». D'où vient ce virus ? D'une origine proche : « les chauve-souris sont le réservoir du coronavirus ». Il s'agit d'un cas d'école d'émergence infectieuse liée à un « saut d'espèce » ou « zoonose ». Comme pour Ebola, ce sont des virus d'espèces animales qui passent dans l'espèce humaine. Résultats ? Soit le virus s'adapte mal à l'homme et la transmission interhumaine ne se fait pas. Soit le virus s'adapte bien et l'homme devient un réservoir intermédiaire. Philippe Sansonetti pense que « ce sont des maladies d'anthropocène : pour l'essentiel voire exclusivement elles sont liées à la prise en main de la planète et*

*à l'empreinte que l'homme y laisse ». La question de savoir quel sera le monde d'après et surtout quelle « prise en main » du monde nous envisagerons va donc vite devenir essentielle.*

## LA MONDIALISATION QUE NOUS CONNAISSONS EST-ELLE MORTE ?

La pandémie ne pourra pas ne pas avoir un impact sur la libre circulation des personnes et des biens. Après février, décideurs et investisseurs économiques ont enfin compris que la crise sanitaire provoquait un choc mondial, et que ce n'était que le début. Ce qui apparaît au grand jour, ce sont les incohérences de l'intégration mondiale. Par exemple, les chaînes d'approvisionnement mondiales sont en question : la France ne pouvait pas, autour du 20 mars, produire suffisamment de tests car une partie des éléments nécessaires dépendait de fabricants chinois et américains. Mais cela va plus loin : la question des frontières se pose, à l'échelle du monde comme à celle de l'Union Européenne. Il y avait des échanges entre pays européens avant l'ouverture complète des marchés. Une frontière n'a jamais été un empêchement d'échanger en rond, bien au contraire. La frontière est justement une possibilité de fermeture, comme

Marius Spisde - Unsplash



lors de cette pandémie, et une possibilité d'ouverture, aux personnes comme aux marchandises. La vraie question est celle du contrôle et des dogmes idéologiques de la société ouverte mise en place par « les élites mondiales », celles auxquelles la mondialisation profitait au détriment de la majorité des humains. La mondialisation dogmatique et sectaire nous a imposé l'abandon de la souveraineté dans nombre de domaines : les frontières, la sécurité sanitaire, militaire, policière, monétaire... Autrement dit, ce sont des dogmes qui ont mis à ce point les populations en danger et qui expliquent le manque de moyens criant durant la crise, quand les soignants français n'avaient pas les armes pour combattre. Le Président de la République et son gouvernement ne sont pas seuls responsables de tous les manques en France. Leurs prédécesseurs avaient déjà préparé le terrain. Ils sont pourtant responsables eux aussi pour deux raisons : ne pas avoir rétabli les moyens nécessaires ; avoir accentué la crise de l'hôpital par dogmatisme mondialiste. Toute une vision du monde s'est écroulée à l'occasion d'un virus, d'un seul virus. C'est donc une idéologie qui devrait être mise en cause, et même en accusation. Il est peu imaginable cependant que ses tenants soient à même de le faire. Alors quoi ?

#### QUELLES CONSÉQUENCES POSSIBLES ?

Elles sont difficiles à évaluer. Il se peut que la Chine cesse d'être l'atelier du monde, non parce que ce pays serait jugé responsable des événements mais parce que le mouvement était déjà en

## L'Union Européenne a montré sa réalité : du carton-pâte. Par contre, la Chine est venue au secours de l'Italie.

cours, l'avantage économique de la Chine s'étant réduit, le pays étant devenu plus riche et les salaires ayant fortement grimpé. Nombre d'entreprises pourraient réorganiser autrement leurs chaînes d'approvisionnement. Une option déjà évoquée consisterait à déplacer et à diversifier les opérations dans d'autres économies asiatiques, comme le Vietnam ou l'Indonésie. Une autre serait de raccourcir les chaînes d'approvisionnement, les entreprises américaines déplaçant la production vers le Mexique, les européennes vers l'Europe de l'Est ou la Turquie. Développer les robots et l'impression 3D dans les économies avancées, en produisant localement, est dans l'air du temps. Autre conséquence possible : la réduction des déplacements professionnels et des réunions, à Singapour ou ailleurs, de personnels venus du monde entier pour 48 heures. Pourquoi tant de voyages d'affaires dans un monde où la majeure partie des réunions peuvent se dérouler en visioconférence ? Voilà qui ferait gagner du temps mais aussi de la vie familiale aux salariés concernés. Sans compter les avantages écologiques.

Des possibilités qui conserveraient le cadre de la mondialisation, n'est-ce pas ce qui malheureusement nous pend au nez ? Et c'est bien dommage.

L'Union Européenne et son prétendu marché unique sont ainsi un excellent marqueur de l'impossibilité de revenir à la mondialisation telle qu'elle était. Pourquoi ? La nécessité des frontières est réapparue très vite, ne serait-ce que par l'interdiction faite par l'Allemagne et la France d'exporter des masques ou par l'absence de réaction collective de ses 26 partenaires vis-à-vis d'une Italie en plein cauchemar. L'Union Européenne a montré sa réalité : du carton-pâte. Par contre, la Chine est venue au secours de l'Italie. La pandémie mondiale pourrait augurer d'un monde moins intégré, moins mondialisé. Les religieux de la mondialisation devraient remettre leurs dogmes en cause, ouverture des marchés, privatisation de tous les aspects liés à la souveraineté ou aux échanges illimités. L'heure serait venue de repenser toutes les limites. Les « leaders » du monde en sont-ils capables ? Ce n'est pas évident. ♦ **Matthieu Baumier**





## Aux origines de la mondialisation : du progressisme théorique au macronisme appliqué

Nous nous penchons sur différentes théories de l'évolution de l'Histoire : d'après certains penseurs et rêveurs, d'un monde parfait, tout tendrait vers une unité des pays et des cultures. **L'Union Européenne étant une étape nécessaire vers ce grand tout, vers une mondialisation idéale.**

**M**acron, notait Brice Couturier dans l'essai qu'il consacrait en 2017 à celui qu'il qualifie de « Président philosophe », « est « europhile », mais nullement « eurocentriste (1) ». La nuance pourrait sembler oiseuse, elle est en réalité très significative d'une vision progressiste de l'histoire qui, considérant cette dernière comme un processus globalement linéaire d'amélioration, conçoit la disparition des frontières nationales et l'unification européenne comme une simple étape, le mouvement d'ensemble étant nécessairement appelé à se poursuivre jusqu'à son terme : la mondialisation. Celle-ci n'est d'ailleurs que la traduction, sur un plan politique, économique et juridique, d'une

mutation anthropologique se manifestant par un dépassement des identités et un métissage généralisé. De même que « toute la race humaine doit ne former qu'un vaste corps », annonce dès 1830 l'orateur saint-simonien Abel Transon, de même, « toutes les nations doivent se fondre en une seule nation ». Tel est le seul sens de de l'évolution : « Dans l'Avenir : Association universelle, état (...) dont l'histoire justifie la prévision, puisqu'elle nous montre l'humanité s'en rapprochant toujours ; organisation définitive (...) basée sur l'idée de la perfectibilité indéfinie ».

**Ce thème est repris quelques années plus tard par un autre saint-simonien éminent, Gustave d'Eichthal :** « L'Europe est devenue aujourd'hui un ensemble organique que les convictions morales, les lettres, les sciences, les arts,

les intérêts industriels et commerciaux animent d'une vie commune, en dehors de laquelle aucune nation ne peut plus se développer, ni même subsister. Et il est évident que cette unité, qui s'étend déjà sur une grande partie de notre globe, ne peut tarder à l'embrasser tout entier. Il en est de la société humaine comme de tous les corps organiques chez lesquels la vie est fractionnée, et en quelque sorte anarchique, dans les premiers âges, et tend au contraire à l'unité et à l'harmonie à mesure que le corps se développe ».

L'unification résulte ainsi d'une « loi commune à tous les êtres vivants », garantissant qu'il ne saurait y avoir de mouvement rétrograde vers « l'ancien fractionnement des territoires et des populations » – prémonition de ce qu'Emmanuel Macron nommera « la mondialisation telle qu'elle va (2) » dans son « Discours pour une Europe souveraine » du 26 septembre 2017.

**Mais pour les saint-simoniens du XIX<sup>e</sup> siècle comme pour leurs héritiers du XXI<sup>e</sup>, l'Europe n'est pas une étape quelconque du processus d'association universelle.** Elle en constitue la condition première, et le vecteur privilégié : conviction qu'Emmanuel Macron n'hésite pas à reprendre à son compte lors d'un entretien avec Marcel Gauchet : « L'Europe conserve (...) une capacité à orienter le cours de la mondialisation (...). Nous sommes la conscience de la mondialisation, parce que nous en sommes les principaux témoins (3) ».

Ce rôle de moteur de la mondialisation, Saint-Simon et ses disciples l'envisagent sur un plan matériel comme sur un plan moral. Et c'est grâce à cela, conclut d'Eichthal, que « l'unité européenne (...) ne tardera pas à devenir (...) l'unité terrestre », qui, de son côté, sera d'ailleurs la « condition d'une unité européenne plus parfaite ». Décidément, on n'est pas loin de *La Mondialisation heureuse*, publiée en 1997 par celui qui deviendra bientôt le mentor d'Emmanuel Macron, Alain Minc. Pas loin non plus de l'appel au gouvernement mondial formulé par Jacques Attali à partir du milieu des années 90, notamment, dans un article paru en 2000 dans la *Revue des deux mondes* : « Selon moi, la « société idéale » est une société mondiale non violente dotée d'un gouvernement universel qui aiderait chaque personne à trouver et réaliser son propre idéal et son génie. Chacun aurait ainsi une notion de ce pourquoi il est réellement fait et réaliserait son talent, le mettant au service d'autrui tout en se nourrissant de celui des autres. Cela s'appelle la Fraternité » (4). Pas loin, enfin, des thèses brillamment défendues par l'avocat et essayiste Laurent Cohen-Tanugi, auteur en 1985 d'un ouvrage remarqué, *Le Droit sans l'État*, plaidoyer pour un passage du gouvernement des hommes à une administration des choses ; puis en 2011, d'une défense et illustration du fédéralisme européen, *Quand l'Europe s'éveillera* ; et entre les deux, d'un rapport sur *L'Europe dans la mondialisation*

(2008). Dans ce texte demandé par Christine Lagarde, alors ministre des Finances de Nicolas Sarkozy, Cohen-Tanugi proposait la mise en place d'une « Stratégie EuroMonde 2015 » en vue de permettre à « l'Union Européenne de contribuer à façonner la mondialisation (5) ».

## « Les États sont devenus des bureaucraties qui tentent de résister ou d'accompagner cette réalité économique sans en avoir la pleine maîtrise. »

**Emmanuel Macron**

« La civilisation dans laquelle nous entrons, écrit de son côté Emmanuel Macron, est celle d'une société dont les contours ne sont plus un seul pays mais le monde. Elle est faite de flux de marchandises, d'hommes, d'argent, partout et en permanence, à travers la planète. Elle vient donc bousculer une organisation qui reposait avant tout sur les États-nations qui réglaient l'essentiel de nos vies aussi longtemps que la plus grande part de ces échanges se faisait à l'intérieur d'un pays. Notre monde a donc, au fil des décennies, vu les logiques marchandes et financières prendre le dessus. Et les États sont devenus des bureaucraties qui tentent de résister ou d'accompagner cette réalité économique sans en avoir la pleine maîtrise (6). » Des États impuissants, en somme, qui ne constituent plus des échelons pertinents pour répondre aux nouveaux problèmes et aux nouvelles réalités, c'est-à-dire à une mondialisation « accélérée et intensifiée durant les dernières années grâce (...) à l'essor de la finance internationale », et au « développement d'Internet et du numérique ». Désormais, il ne sert plus à rien de s'arc-bouter contre une évolution qui, parfois douloureuse, comme toute métamorphose, n'en est moins irrésistible, et présente d'ores et déjà des avantages notables – qu'il s'agisse de l'« interdépendance entre les nations, les entreprises, les centres de recherche (7) », du développement du système financier mondial, « qui a permis à nos économies de se financer plus rapidement et dans de meilleures conditions », ou de la « production de données exponentielle » grâce à laquelle « notre connaissance progresse de manière inédite » et « des maladies sont en train d'être traitées (8) ».

C'est ce qu'on peut appeler un argument de poids en faveur de la mondialisation. ♦ **Frédéric Rouvillois**

(1) B. Couturier, *Macron, Un Président Philosophe*, Paris, L'Observatoire, 2017, p. 101

(2) E. Macron, *Discours pour une Europe souveraine, unie, démocratique*, 26 septembre 2017

(3) Cité par B. Couturier, *op.cit.*, p. 264

(4) J. Attali, « Un gouvernement mondial », *Revue des deux mondes*, octobre-novembre 2000, p. 50

(5) Mission « L'Europe dans la mondialisation », résumé des principales conclusions opérationnelles, 15 avril 2008

(6) E. Macron, *Révolution*, *Révolution*, Paris, XO éditions, 2016, p. 53-59

(7) *Ibidem*, p. 54

(8) *Ibidem*.

## Chantal Delsol « Le village global n'est pas une bonne idée »



Dans *Le Crépuscule de l'universel* (Le Cerf), Chantal Delsol explique que les valeurs occidentales naguère présentées comme universelles et destinées à irriguer les cultures du monde entier, sont de plus en plus décriées à l'extérieur comme à l'intérieur de l'Occident. **La fin d'une certaine mondialisation culturelle ?**

**Quand vous parlez de déclin de l'universel, vous évoquez notamment des principes comme les droits de l'homme ou la démocratie, que l'Occident croyait pouvoir partager à toute l'humanité dans une forme de messianisme séculier. Or, pourquoi parler d'universel alors qu'il s'agit, pour l'essentiel, de principes d'ordre procédural ? Le véritable universel n'est-il pas plutôt de nature métaphysique en nous renvoyant, par exemple, à l'idée de nature humaine ?**

La culture européenne a toujours cru, à tort ou à raison, que ses principes étaient ceux de l'humanité entière. Elle s'est toujours crue universelle, depuis la démocratie de Périclès jusqu'à l'Évangile et plus tard les droits de l'homme. En somme, elle n'arrête pas d'apporter des « bonnes nouvelles » aux autres. Ce qui se passe au moment des droits de l'homme : l'Occident croit que ses principes rationnels (d'ordre procédural si vous voulez) sont universels, parce qu'elle pense que la raison est universelle (ce qui est à démontrer, car il y a plusieurs sortes de raison). On peut dire en effet que le véritable universel, s'il existe, est d'ordre ontologique ou anthropologique : il est ce que l'on trouve chez

tous les humains, quel que soit le lieu et le temps, et c'est ainsi qu'on le reconnaît depuis que les dogmes théologiques ne font plus consensus. L'universel, s'il existe, se trouve dans la source visible (l'universel humain, dit Vico : le genre, la filiation, la mort), et non pas dans une rationalité décrétée par l'élite d'une époque, et qui sert de morale.

**Pourquoi un tel rejet des valeurs occidentales ? Ce prétendu universel n'est-il pas porteur d'une dynamique de déconstruction qui explique son rejet ? N'est-ce pas la folie de l'Occident qui explique que ses principes ne fassent plus recette ?**

C'est exactement cela, je crois. Pour faire simple et imagé : tant que l'Occident demandait, pour respecter les droits de l'homme universels, d'abolir l'esclavage ou le bandage des pieds des petites filles, cela pouvait paraître présentable et acceptable ; mais quand l'Occident demande, pour respecter les droits de l'homme universels, de légitimer le mariage homosexuel et la PMA, cela devient inacceptable. Les autres cultures se rendent compte que nous avons pété les plombs.

**Pour vous, la principale fracture se situe entre le modernisme qui est**



**encore un humanisme et le post-modernisme qui n'en est plus un. Le ver n'était-il pas déjà dans le fruit et l'auto-référencement de l'homme par rapport à lui-même n'entraînait-il pas mécaniquement une décomposition de l'humanisme et donc l'avènement du post-modernisme ? La véritable fracture n'est-elle pas plutôt entre pensée chrétienne et humanisme moderne ?**

L'humanisme moderne est un enfant impénitent du christianisme, il en provient, le prolonge et s'en sépare, et il y a là une fracture. Mais c'est toujours, ici et là, l'humanisme de deux millénaires : l'humain au centre, roi et berger du monde. Tandis que la post-modernité annonce un véritable changement de culture, avec la fin de l'humanisme comme centralité de l'humain. C'est une sorte de rattachement aux cultures asiatiques. Il faut rappeler que juste après la révolution de 89, plusieurs auteurs avaient prédit que la modernité finirait dans une forme de panthéisme. Par exemple Jacobi, qui initie au début du XIX<sup>e</sup> siècle la célèbre Querelle du panthéisme. Ou bien Tocqueville, dans un court chapitre de *La démocratie en Amérique*, qui dit que la démocratie finira dans le panthéisme qui est l'égalité radicale.

**Ne faudrait-il pas réintroduire une conception holiste du monde en Occident ? Ou bien rétablir une forme d'équilibre entre holisme et individualisme, c'est-à-dire entre vérité et liberté ?**

De toutes façons, des sociétés aussi individualistes que les nôtres ne survivront pas, elles s'auto-détruiront ne serait-ce qu'en cessant de faire des enfants. Comme disait Raymond Ruyer dans son livre *Les Cent Prochains Siècles*, les peuples longs-vivants sont ceux qui connaissent la responsabilité. Si nous voulons franchir les siècles (ce qui n'est pas sûr), nous devons forcément admettre une valorisa-

tion des communautés, de la plus petite à la plus grande. Et admettre que la liberté individuelle s'efface devant elles. La famille n'est pas structurée par la liberté individuelle, mais par la loyauté et la promesse. Sinon, il n'y a pas de famille du tout.

**Pensez-vous que la pandémie du coronavirus sonne la fin d'un monde sans frontières, tant sur le plan sanitaire (pour se prémunir contre la contagion venue de l'extérieur) que sur le plan économique (pour ne plus dépendre de la Chine notamment, quant à la fabrication de médicaments) ?**

Il est certain que cela va nous faire réfléchir sur les vertus tous azimuts de la mondialisation. Il s'avère dangereux de dépendre de l'étranger pour des produits essentiels, par exemple. Le village global n'est pas une bonne idée, c'est comme la centralisation

**« L'humanisme moderne est un enfant impénitent du christianisme, il en provient, le prolonge et s'en sépare, et il y a là une fracture. »**

**Chantal Delsol**

au niveau d'un État : toutes les mauvaises choses s'y déploient en même temps, et pas moyen de trouver des alternatives. Mais il vaut mieux ne pas se faire d'illusion : le rêve du monde sans frontières est profond et vivace en Occident, et il reviendra sur le devant de la scène dès que les circonstances le permettront. Par ailleurs, votre question laisse penser que comme la plupart de nos contemporains, vous n'avez pas idée de ce que peut signifier une situation exceptionnelle, concept de philosophie politique très important. En situation tragique, les théories et les habitudes s'écartent pour faire face à la pure nécessité, mais c'est un moment unique et promis à être dépassé pour le retour à la normale. On peut ainsi nationaliser en situation exceptionnelle sans devenir pour autant un adepte de la nationalisation, ou bien fermer ses frontières par nécessité tragique sans devenir un adepte des souverainetés retrouvées... La notion de situation exceptionnelle a été complètement occultée dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, parce que l'on se croyait écarté du tragique pour toujours : quelle chimère ! Quand vous voyez les frontières renaître en ce moment, il faut observer ce phénomène à la lumière de la situation exceptionnelle, et non comme une conversion !

◆ **Propos recueillis par Benoît Dumoulin**



LE  
CRÉPUSCULE  
DE  
L'UNIVERSEL  
Chantal Delsol

Le Cerf  
376 p. - 22 €

## Le monde d'après. Après le Covid 19, imaginons les changements. Pour peu qu'il y en ait...

# Ils feront croire que tout change pour que rien ne change

**U**n jour, lassé, nous trouvant décidément trop ennuyeux ou trop ridicules, ou estimant qu'il aura prélevé son quota de vies pour rester dans les mémoires, le virus repartira. Où l'on trouvera la parade. Un jour – peut-être pas si proche que l'a annoncé notre Président –, nous pourrions ouvrir non seulement nos fenêtres mais aussi nos portes. Marcher dans la neige qui viendra de tomber (version hard) ou profiter du soleil estival (version soft). Nous pourrions serrer des mains, voire, pour ceux qui y tiennent, faire la bise à des gens sans masques. Un jour, ce sera le jour d'après.

**On lit beaucoup sur les réseaux sociaux actuellement, mais aussi dans la presse, qu'il y aura un « avant » et un « après » la crise du coronavirus.** Une certaine droite, notamment, mais aussi une partie de la gauche, s'en fait l'écho en s'en félicitant. On nous explique ainsi que grâce à cette crise exceptionnelle les Français vont retrouver le sens de la famille, celui aussi de la proximité, de la solidarité entre voisins. Plus globalement on se montre certain que le gouvernement a pris conscience des limites de la mondialisation, que l'on va repenser la nécessaire souveraineté de l'État, que le service public ne sera plus démantelé tant il apparaît qu'il est indispensable, et que le mot de frontière ne sera plus un gros mot...

Disons-le avec une rude franchise, ce ne sont là que les foutaises et billevesées qui suivent toutes les crises. Lorsque les cités grecques durent s'allier pour lutter contre les Perses, et

finirent par les vaincre, il y eut certainement quelqu'un pour dire qu'il y aurait désormais un « avant » et un « après » Salamine. Et la Macédoine les croqua. Lorsque les nations européennes sortirent exsangues de la guerre de Trente ans et signèrent le traité de Westphalie, on pleura des larmes de joie, certains que l'on était qu'il y aurait un « avant » et un « après ». Napoléon revisita le concept. Lorsque les Européens se suicidèrent dans la Première Guerre mondiale, on affirma aux survivants de la « der des der » que les choses ne seraient plus jamais pareilles. Et lorsque moins de trente ans après le monde entier s'abîma dans la Seconde Guerre mondiale, on garantit qu'il n'y aurait « plus jamais ça ». Alors, non, bien sûr, il n'y aura vraisemblablement pas de changement majeur après l'épisode du coronavirus (pardon, du COVID 19).

Dans le monde d'après, les mêmes gouvernants resteront au pouvoir, et n'auront même pas à faire acte de contrition. Certains s'obstinent à croire qu'après la libération des confinés la porte-parole du gouvernement sera tondue en public et l'ancienne ministre de la Santé traduite en justice, mais il n'en sera rien. À peine trouvera-t-on un vague lampiste à qui l'on fera porter de tout aussi vagues responsabilités. Mais sans doute même pas. On nous expliquera à longueur de discours que la nécessaire « résilience » (ah, ce mot magique, gravez-le dans vos têtes, vous allez l'entendre en permanence) de notre République demande de regarder vers l'avenir et non de ressasser le passé ; pour repartir plus forts que

jamais, comme si nous étions ressourcés par l'ampleur même de cette crise, ayant été retremés dans le bain de jouvence des valeurs républicaines.

Et l'opposition, ou prétendue telle, qui sait qu'elle n'aurait rien fait de mieux si elle avait été au pouvoir, qui sait qu'elle aurait, avec la même lâcheté confondante, été incapable de mettre des mesures efficaces en vigueur, et qui sait surtout qu'elle n'aurait pu que constater et la déliquescence de toute autorité et le peu de moyens dont elle aurait disposé – autant d'éléments dont elle pleinement responsable elle aussi, car la France n'est pas devenue mystérieusement un pays du Tiers-Monde en 2017 – cette opposition donc abondera dans le même sens.

### Économiquement non plus il n'y aura pas de changement.

Au mieux, pour certaines productions jugées indispensables au vu de cette crise va-t-on limiter un peu la dépendance que l'on peut avoir de l'étranger. Mais sur ce qui a conduit à la crise, sur la manière dont un capitalisme financier mondialisé a détruit l'une après l'autre toutes les défenses immunitaires de nos économies nationales, peu sera dit, et rien traité. Et c'est dans la poche des mêmes épargnants déjà moult fois mis à contribution qu'une fois de plus on ira chercher de quoi permettre aux entreprises de survivre... et garantir les prêts bancaires.

Quelques naïfs ont cru percevoir dans la tonalité récente des propos du Président de la République un changement profond : d'internationaliste il serait devenu souverainiste, et d'ultra-libéral un parangon du service public. Il n'en est bien évidemment rien. Lorsqu'Emmanuel Macron se pose la question du retour à une souveraineté, ce n'est en effet jamais de la souveraineté française qu'il s'agit, dont il estime qu'elle ne correspond plus à rien dans le monde nouveau, mais uniquement au renforcement de la souveraineté de l'Union européenne. Et l'on nous expliquera que s'il y a eu tant de problèmes en Europe par rapport à d'autres zones (Taïwan, Singapour, ou même la Chine, au vu de la progression chez nous des malades et des morts), ce n'est certes pas parce que l'Union européenne se serait montrée incapable ne serait-ce que de proposer un minimum de cohérence en termes d'application



## Le monde de l'édition va être dopé par la crise, pas seulement parce que les Français auront lu pour tromper leur ennui, mais parce que certains auront écrit durant leurs trop longues journées.

des règles sanitaires, mais bien au contraire parce qu'elle n'avait pas assez de pouvoirs pour imposer ses règles aux États membres, et qu'il faudra donc y remédier par plus de transferts de compétences dans plus de domaines.

Voilà pour l'État. Un mot des « influenceurs » comme on aime maintenant à appeler les zombies interchangeables qui tournent en boucle. Les éditorialistes qui, depuis des années – des dizaines d'années pour certains – profèrent à longueur de colonnes ou d'émissions leurs énormités reviendront après la crise comme si de rien n'était reprendre les mêmes antiennes – ils continuent même à le faire pendant. Ils reprendront des sièges et des chaires dont ils devraient en toute justice être chassés en échappant de peu au lynchage avec cet argument imparable et typiquement français, l'argument des défenseurs à peine repentis de toutes les causes les plus indéfendables : « C'est parce que je me suis lourdement trompé que je suis maintenant pleinement crédible ». Certes, vu leur âge moyen, certains auront peut-être disparu – et c'est bien là le seul avantage que l'on peut attendre de l'épidémie. Mais nous pouvons faire confiance aux médias pour leur trouver des clones dans le vaste marécage intellectualo-médiatique ou tant de demi-savants luttent sans pitié les uns contre les autres pour parvenir à la gloire médiatique.

Nicolas Pinet pour L'Incorrect

Certains y pensent déjà à cette gloire, et le monde de l'édition va être dopé par la crise, pas seulement parce que les Français auront lu pour tromper leur ennui, mais parce que certains auront écrit durant leurs trop longues journées. Préparons-nous dès maintenant à deux grands types d'ouvrages.

Le premier, que l'on commence déjà à voir développer sous la forme de feuilletons dans la presse écrite, sera : « Mon confinement. Comment j'ai vécu la crise à X. ». Un bobo parisien – qui se sera bien sûr réfugié dans une zone campagnarde – nous racontera par le menu comment le confinement, au fil des jours, lui a permis de retrouver les vraies valeurs de la nature. Certes, c'était dur quand on lui a interdit d'aller faire du surf ou de se rendre en famille en vélo au bourg tout proche. Il évoquera peut-être même cette incompréhensible hostilité des populations locales à son égard, lui qui était pourtant prêt à les faire profiter de sa hauteur de vue.

Le second sera celui des grands textes de ces visionnaires politiques qui n'ont pas plus ou pas mieux réagi que les autres, et porteront tous ou presque le même titre : « Covid 19 : ce que je n'ai pas pu dire ». C'est en effet la mode depuis quelque temps que de publier ce type d'ouvrage, avec à peine quelques variantes dans le titre (« Ce que je n'ai pas pu dire », « Ce que je peux maintenant dire », « Ce que je vous aurais dit » ; « Laissez-moi vous dire »). Leur thématique peut en tout cas toujours se résumer ainsi : voilà ce que je savais (tout), ce que j'avais compris (tout), et donc ce que je j'aurais pu vous dire... si seulement j'avais été doté de cet organe dont Jacques Chirac notait avec justesse que la greffe reste délicate car il y a peu de donneurs.

**Voilà. Le monde d'après, en fait, vous le connaissez tous déjà.** C'est le monde d'avant, avec quelques personnes en moins et quelques textes liberticides en plus – car ne comptez pas qu'ils disparaissent. Avec peut-être en sus une journée lacrymale et expiatoire de commémoration des « victimes de toutes les pandémies », avec bougies, fleurs et objets transitionnels pour grands traumatisés.

Parce que la réalité c'est que, comme toute crise, celle du COVID 19 est une opportunité pour un pouvoir oligarchique qui entend bien profiter de la « stratégie du chaos ». La réalité c'est que dans toutes les officines spécialisées, des cabinets ministériels aux staffs de « consultants », des salles de rédaction aux bureaux de la Commission, on prépare déjà les « éléments de langage » de ce monde d'après, avec leurs mantras répétés à l'infini, leurs manoeuvres de diversion ou d'intoxication, leurs interdictions voilées et leurs piloris médiatiques. « Quand l'ordre n'est plus dans l'ordre, il est dans la révolution ». ♦ **Christophe Boutin**

# Liturgie de la peste

Autre temps, autres mœurs. Conséquences des périodes d'épidémie : **notre rapport au temps et au réel pourraient s'en trouver chamboulés.**

## 9 NOVEMBRE 1349 :

le poète Guillaume de Machaut a le blues. La Grande Peste a frappé la France, les rues sont des mouiroirs à ciel ouvert et c'est la mort dans l'âme qu'il se claquemure chez lui, contraint à ce qu'on appelle désormais le « confinement » par ce Mal biblique qui frappe l'Europe de part en part. Tout autour de lui, de féroces pénitents rappellent à qui veut bien prêter l'oreille que la pandémie est le résultat d'un courroux divin, qu'il s'agira de calmer en organisant le cortège des mortifications. Machaut est l'un des premiers poètes français qui relatent avec force détails la terrible imprégnation sociétale dont la Peste est porteuse : il la délivre pourtant de sa temporalité biblique pour lui opposer un temps plus personnel, presque intime. C'est notre premier confiné, bien avant Leila Slimani, à raconter les effets psychologiques d'une clausuration involontaire. Aujourd'hui, nous autres emmurés de l'Occident, participons également de cette fixation intime de la pandémie. Une étrange intimité, puisque notre expérience du monde est désormais filtrée par la mise en réseau, par un rapport élastique au réel, où le « je » a cédé sa place à l'égo. Étrange créature que cet égo devenu fractal par la grâce des itérations domestiques, et où les injonctions communautaires, les fébrilités panurgiques ont succédé aux processions de flagellants.

**Toute pandémie mondialisée est un miracle négatif**, en tant que miracle elle parvient à nous faire changer de temporalité : la Peste, on le voit chez Machaut ou Boccace, avait déjà télécopé l'intime dans le collectif. Aujourd'hui, une nouvelle crise sanitaire nous oblige à reconsidérer la valeur du temps dans lequel se meut le monde. Le temps de l'Occident, depuis au moins la fin de la Première Guerre mondiale, c'est le temps de la fiction. L'Occident libéral a en effet bâti le temps de la production, de la marchandise, pour faciliter la circulation des richesses dans un monde aux frontières désormais crevées, c'est précisément dans cette temporalité répétitive, et non plus causale et morale, que la fiction s'est invitée, une

contre-mythologie qui apparaît dans l'encreux et permet d'accompagner la disparition progressive de l'expérience. Ainsi le monde moderne peut-il être vu comme un dispositif destiné à escamoter le temps moral pour lui préférer un « *fatras d'évènements dont aucun ne se mue en expérience* » (Agamben).

**À ce titre, une pandémie apparaît volontiers comme un sursaut du temps moral, comme un retour du réel dans un monde globalement fictionnalisé**, dans un monde où les slogans ont remplacé les proverbes, dans un monde où la technicisation outrancière nous a coupés de l'expérience du temps pour nous projeter dans un simulacre qui tourne à vide et *reboote* quotidiennement. La pandémie, c'est le retour viscéral d'une expérience pure, une mantique objectivée. Si, comme le disait Marx, l'homme sorti de l'histoire n'est plus que la « *carcasse du temps* », la pandémie est là pour insuffler à nouveau une vie, un regain de causalité dans ce cadavre sous perfusion d'analgésiques. Une pandémie, pour reprendre le mot de Baudrillard sur le 11 septembre, c'est un « *événement pur* », c'est-à-dire une articulation entre deux temporalités, la mise en place d'un nouveau comput. Toute la question est de savoir dans quel temps nous fait entrer ce Prion Couronné.

**Dans *Enfance et Histoire*, Agamben s'intéresse précisément aux implications de ce qu'il appelle le « pays des jouets »**, c'est-à-dire cet Occident marchand et festif où le calendrier cyclique, liturgique, rituel, s'est peu à peu dilaté pour devenir un unique jour de fête, à l'image de cette utopie de république enfantine décrite par Collodi dans *Pinocchio*. Il oppose *in fine* deux types de temporalités : le temps du rite, qui structure et fixe le calendrier, et le temps du jeu, de la *bacchanale*, qui l'altère et le corrompt. Ces temporalités, dans les civilisations traditionnelles, sont deux forces antagonistes à l'intersection desquelles se crée précisément notre expérience du temps. Le problème étant que dans un monde où



le temps du jeu a proliféré puis vaincu, il ne reste de notre expérience temporelle que cette itération, cette anamnèse continue qui constitue le lit de toute dérive consumériste. Notre monde globalisé, en dissolvant ses propres frontières, a consolidé cette cataracte temporelle qui nous a sorti de l'histoire. À mesure que la carte du monde s'est trouvée dévoyée par la réduction du temps de trajet, le globe terrestre s'est métamorphosé en un terrain de jeu unifié et la fiction est devenue reine jusque dans nos foyers, désormais transformés en cellules domotiques, travaillées uniquement par la mise en réseau de surfaces et d'écrans, et non plus par la concaténation de l'espace privé et public. La pandémie a au moins cette qualité que de réinjecter dans notre réel un peu de ce temps oublié, un peu de cette injonction biblique qui consiste à moraliser notre rapport au chiasme et à la continuité. La pandémie remet de l'espace et du temps dans notre hypermonde métastasé.

**Nous voilà donc revenus dans l'histoire,** mais cette ré-imbrication pourra-t-elle se faire dans un monde désormais sans prise, où la fiction toute puissante a littéralement pulvérisé l'expérience du monde au profit d'un divertissement mondialisé ? Un monde de fiction peut-il se penser à nouveau comme appartenant à une trame et à un devenir ? Le post-confinement sera sans doute le moment décisif où les sociétés devront choisir à quel mode d'être et de temps elles veulent appartenir. Car si

## Le post-confinement sera sans doute le moment décisif où les sociétés devront choisir à quel mode d'être et de temps elles veulent appartenir.

la pandémie a bien provoqué une sorte de sidération, c'est avant tout celle qui consiste à comparer une fiction à une autre, à comparer un film de zombie, de pandémie, à cette fiction domestique dans laquelle nous sommes désormais encapsulés. Nous pouvons légitimement craindre que la qualité presque « spirituelle » de la pandémie, vue non pas comme un châtement divin mais comme un rebond de la causalité (certains ergoteront que c'est la même chose, mais passons) soit tout simplement rendue inopérante par cette tentation maniaque de l'appauvrissement du réel par la référence, la comparaison, l'analogie avec des œuvres qui nous précèdent. Comme si nous étions devenus incapables mêmes d'éprouver la fin... Celle-ci alors reboucle, éternellement, et toutes les pandémies du monde ne nous épargneront plus jamais la ventilation obscène de nos égos dans les flatulences de la post-histoire. ♦ **Marc Obregon**

# Face au coronavirus : un exécutif faible

« *Faites ce que je dis, pas ce que je fais* ». Du rapport de l'État à l'exemple et à la gouvernance d'un pays. Mensonge, désinvolture et incohérence de Macron et de ses sbires, en situation de crise. De quoi nous rassurer.

« **J**e vous demande de bien vouloir comprendre qu'il ne sera désormais plus possible de vous déplacer comme vous avez l'habitude de le faire ». Une formulation qui résume à elle seule la praxis de l'exécutif français face à la pandémie de covid-19. Inciter et suggérer plutôt que commander. Cette méthode de gouvernance vient du monde de l'entreprise anglo-saxon et porte le nom de « théorie du nudge ». Est-ce bien raisonnable en pareille période ?

Le paternalisme libéral est la meilleure dénomination possible pour qualifier la gouvernance macronienne. L'objectif est de pousser les citoyens à adopter des comportements vertueux en suscitant une prise de conscience plutôt qu'en les obligeant. Lors de son allocution du 12 mars sur l'expansion du covid-19 en France, le Président y a eu recours. Il n'a pas défini ce que serait un éventuel confinement et a tenté de rassurer les Français, tout en cherchant à leur faire comprendre que la situation était grave. Le résultat ne s'est pas fait attendre : personne – ou presque – n'a alors compris ce qu'il fallait faire. Emmanuel Macron s'est lui-même contraint à tenir un discours alambiqué et ridiculement paternaliste – appelant les Français à profiter de moments en famille et à lire pendant cette période de confinement, mot qu'il n'avait toujours pas prononcé – parce qu'il s'est longtemps refusé à dire la vérité aux Français.

En effet, à peine cinq jours auparavant, il se montrait au théâtre. Bravant le virus en matamore, comme si la tournure des événements ne l'inquiétait pas plus que ça. Illisible, confuse et sans direction, la stratégie de l'exécutif a souffert des atermoiements de ses concepteurs. Une stratégie, on le sait, doit répondre à un objectif stratégique. Dans cette « guerre » sans belligérant autre que la nature dans sa cruelle nudité, le seul objectif stratégique valable est de sauver la vie d'un maximum de Français. Surtout, c'est une vieille doctrine de la santé publique, se refuser à ce que des morts évitables et des morts inacceptables surviennent. Pourquoi le gouvernement, Édouard Philippe en tête, a-t-il tenté d'échapper la réalité ? Peut-être parce qu'il a trop fait confiance aux « experts », à la parole sacrée des « sachants » qui avaient bien du mal à admettre que le covid-19 pourrait franchir massivement les frontières de l'Europe et provoquer une pandémie historique.

**Nous avons cru notre pays à l'abri, protégé des affres asiatiques.** Résultat, nous avons été insuffisamment préparés. En ne prenant pas au sérieux la menace, nous avons négligé des points fondamentaux pour lutter contre une pandémie liée à une maladie attaquant les voies respiratoires. Premièrement, nous avons découvert que nous manquions de tout, à commencer par de très communs masques de protection, non pas simplement pour la population mais

aussi pour les soignants hospitaliers et les médecins de ville sur lesquels la charge de la maladie a été déportée. À eux de diagnostiquer les contaminés et de les renvoyer à la maison avec trois paquets de dolipranes sous le bras, puisque nous ne pouvons dépister que les cas les plus sévères.

Au pouvoir politique d'expliquer et de rassurer les familles inquiètes, y compris en mentant éhontément. Sibeth N'Diaye s'en est fait une spécialité, affirmant que les Italiens géraient mal la crise ou que les masques ne servaient à rien, ce qui est de toute évidence faux et en contradiction avec les principes donnés par l'Agence nationale de la santé avant le déclenchement de l'épidémie. Charge aussi au pouvoir de câliner les Français en leur demandant d'être de bons petits citoyens, avant de les contraindre par la loi. Que de temps perdu. Pour éviter ce grotesque spectacle, il eut pourtant suffi à Emmanuel Macron de dire aux Français précisément à quoi ils allaient devoir faire face et de leur donner des ordres impératifs. De donner ces mêmes ordres aux ministres du gouvernement Philippe, afin qu'ils ne se contredisent pas en permanence. Les exemples de Jean-Michel Blanquer et de Muriel Pénicaud montrent clairement la confusion régnant dans les allées du pouvoir sur la nature réelle du confinement et les sacrifices qu'il nous oblige à faire.

**Prenons un cas concret rapporté :** les services psychiatriques n'ont pas de masques ni de gel hydroalcoolique en quantité suffisante. C'est assez logique, considérant qu'ils ne sont pas en première ligne. Mais il suffirait d'un cas de covid-19 pour que tous les patients et tous les soignants soient contaminés. Les hôpitaux psychiatriques accueillent des patients qu'on ne peut pas lâcher dans la nature et il sera difficile de leur faire prendre conscience de l'intérêt des « gestes barrières », cache-sexe du manque de moyens de l'État français pour affronter une épidémie. La France est dans la même situation. Le pouvoir exécutif n'a pas su protéger et préparer psychologiquement les Français. Son paternalisme libéral est un échec manifeste, un aveu d'impuissance.

En situation de crise, il ne faut pas recommander : il faut commander, interdire. Il faut que l'incitatif cède la



**Ils ont choisi le « diviser pour mieux régner » en faisant en sorte que les Français désignent du doigt les Parisiens qui ont fui leurs placards à balais plutôt qu'en assumant leurs responsabilités dans le chaos que nous vivons.**

place à la parole impérative. Il ne faut pas non plus multiplier les injonctions contradictoires. N'est-il pas ubuesque de demander aux personnes fragiles de rester à la maison, de sermonner toute la population qui a profité du dimanche 15 mars pour aller se promener, tout en insistant pour que les Français aillent voter ? Emmanuel Macron et ses conseillers, en plus de manquer d'autorité, ont fait montre d'une désinvolture et d'un cynisme abjects. Ils ont choisi le « diviser pour mieux régner » en faisant en sorte que les Français désignent du doigt les Parisiens qui ont

fui leurs placards à balais plutôt qu'en assumant leurs responsabilités dans le chaos que nous vivons.

À en croire *L'Obs*, la cote d'Emmanuel Macron « bondirait », portée qu'elle serait par la « gestion de la crise sanitaire ». Pétain était extrêmement populaire après la signature de l'armistice. Le réflexe légitimiste bénéficie à plein aux détenteurs du pouvoir pendant une crise majeure. Mais c'est à la fin du bal qu'on paie les musiciens. Le réveil sera brutal pour le père défaillant. ♦ **Gabriel Robin**

## De la division internationale du travail à la métropolisation

# La fin des illusions

**L'**évangile du néo-libéralisme selon Alain Minc vient de s'effondrer. En deux semaines ! En faisant des milliers de victimes physiques et en éradiquant le mythe de la croissance sans fin. Pire que 10 000 murs de Berlin pour le communisme. Il faudrait tout de même, par charité chrétienne, que *L'Incorrect* envoie une boîte de mouchoirs au siège de LREM (en ayant pris bien soin de tousser dessus comme des gorets) car c'est tout l'univers mental de la wineuse nation qui vient de se prendre le mur du réel dans le brushing. À la vitesse d'un go fast.

### La mondialisation est morte.

Pas besoin d'expliquer pourquoi. Mais les scrofuleux rejets de la mondialisation ont eux aussi été écrasés dans le choc. La division internationale du travail, par exemple, kaput ! Alors pour ceux qui n'ont pas suivi la désindustrialisation de ces dernières décennies, la division internationale du travail c'est, schématiquement, le concept que les petits chinetoques vont tout fabriquer dans des usines à l'ancienne, genre Régie Renault et que nous les occidentaux nous allons progressivement nous transformer en nations de développeurs, de consultants et de graphistes. Par exemple, les fameux masques FFP2 sont conçus en Europe mais fabriqués en Chine. Donc, avec la crise actuelle, le tour de force est d'arriver à prendre son ordinateur pour se coller la charte graphique du FFP2 sur la gueule.

Et la trouvaille du flux tendu ? Morte elle aussi ! Parce que si nous n'avons aucune réserve de masque, c'est que le mot « réserve » est devenu lui-même un mot pornographique pour l'économie néo-libérale. Tout le système moderne est basé sur le concept du flux permanent. Pas de stock, ça coûte cher un entrepôt ! Alors... bah... on attend. Comme des cons ! Sur les quais de Saint-Nazaire ou du Havre, les toussotants sur leurs brancards, à guetter les bateaux chargés de conteneurs qui, tel Jean IV arrivant à Saint-Malo pour reconquérir l'indé-



### Les Confinismes

« Fermer les frontières, dans un monde comme le nôtre, ça n'est en réalité pas possible ».

**Agnès Buzyn, alors ministre de la Santé**

« C'est le moment de faire des bonnes affaires en bourse aujourd'hui ».

**Agnès Pannier-Runacher, secrétaire d'État auprès du ministre de l'Économie**

« Quand vous fermez les écoles de tout un pays, ça signifie que vous paralysez en bonne partie ce pays ».

**Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale**

« On ne va pas fermer toutes les écoles de France ».

**Sibeth Ndiaye, porte-parole du gouvernement**

« Je ne suis absolument pas inquiet ».

**Michel Cymes, mec qu'on voit sur les plateaux**

« Le risque d'importation de cas depuis Wuhan est pratiquement nul ».

**Agnès Buzyn, alors ministre de la Santé**

pendance de la Bretagne, vont nous apporter la prochaine cargaison de masques, de gels et de respirateurs.

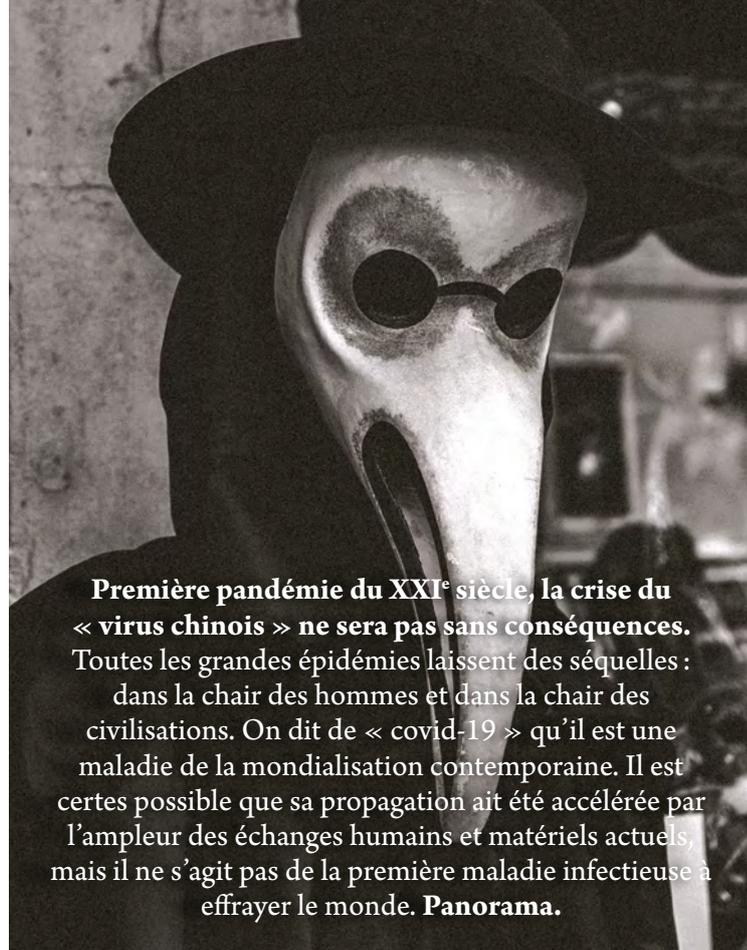
**Et puis toute cette usine à gaz néo-libérale était basée sur le sans-frontiérisme et l'échange maximal.** Maintenant elle en est où la société de l'échange ? Le moindre livreur de pizza fait trois pas de plus qu'on lui colle un fusil sous le nez ! Et que ça te cadennasse tout ce qui peut ressembler à un muret ou une frontière. C'est redevenu à la mode la frontière ! Bientôt on aura tous la coupe de Kim Jong-Un ! Finie la société ouverte, terminé l'échange maximum ! Fini le marché de l'Union Européenne jusqu'en Mongolie extérieure. C'est la Corée du Nord qui avait raison ! Jacques Attali avait sa patrie dans les aéroports, il est où maintenant Attali ? Confiné dans sa valise ?

**J'avais prédit la future « fuite des villes » dans un article précédent, je ne pensais pas que le bon Dieu me donnerait ce statut de prophète aussi vite. Saint Maël !**

Et puis dernière victime du virus du réel est la métropolisation. J'avais prédit la future « fuite des villes » dans un article précédent, je ne pensais pas que le bon Dieu me donnerait ce statut de prophète aussi vite. Saint Maël ! Parce qu'ils arrivent la merde au cul tout ces urbains qui croyaient avoir les deux pieds dans l'histoire en vivant dans ces villes grouillantes et jacassantes. Les villes sont des nids à virus, camarade ! Aujourd'hui c'est le corona, demain ce sera une autre variole diarrhéique. Le Grand Paris c'est la peste noire en autopartage. Avant d'aller faire les malins à Paris, les Occitans, les Corses et les Bretons vont peut-être un peu plus réfléchir maintenant. Finalement Plumaugat c'est tout aussi « village romantique » que Montmartre.

Et attendez, demain c'est le concept même de démocratie qui va arriver au pied de l'échafaud. ♦ **Maël Pellan**

# Les épidémies qui ont changé l'histoire mondiale



Première pandémie du XXI<sup>e</sup> siècle, la crise du « virus chinois » ne sera pas sans conséquences. Toutes les grandes épidémies laissent des séquelles : dans la chair des hommes et dans la chair des civilisations. On dit de « covid-19 » qu'il est une maladie de la mondialisation contemporaine. Il est certes possible que sa propagation ait été accélérée par l'ampleur des échanges humains et matériels actuels, mais il ne s'agit pas de la première maladie infectieuse à effrayer le monde. **Panorama.**

« **L**orsque Jésus fut descendu de la montagne, une grande foule le suivit. Et voici, un lépreux s'étant approché se prosterna devant lui, et dit: "Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur." Jésus tendit la main, le toucha, et dit: "Je le veux, sois pur." Aussitôt il fut purifié de sa lèpre. Puis Jésus lui dit: "Garde-toi d'en parler à personne; mais va te montrer au sacrificateur, et présente l'offrande que Moïse a prescrite, afin que cela leur serve de témoignage". » », narre l'évangile selon saint Matthieu. Le Lévitique fait aussi explicitement mention de cette maladie infectieuse d'origine bactérienne.

**Preuve que les grandes épidémies sont craintes par les hommes depuis des temps immémoriaux.** Ces ennemis invisibles que sont virus et bactéries, créatures d'un monde qui nous est aussi proche que profondément étranger, nous tourmentent sans relâche tout au long de nos existences. L'un d'entre eux a parfois plus de « succès », parvenant à se répandre tout autour du globe. C'est le cas du Sras Cov-2 qui est bien différente d'une « grippette », allant jusqu'à provoquer des pneumonies bilatérales interstitielles ou des chocs septiques comparables à ceux de la variole.

Maladie exclusivement interhumaine, la variole serait apparue dès le IV<sup>e</sup> millénaire avant JC en Inde

ou en Égypte, et de façon sporadique dans les gros bourgs du néolithique où vivaient des animaux de ferme domestiqués. Elle serait aussi la cause de la tristement célèbre « peste antonine », qui a décimé les Romains sous les règnes de Marc-Aurèle puis de Commode. Selon certains historiens, elle aurait même contribué au déclin progressif de l'Empire romain d'Occident, occasionnant des millions de morts.

**Ces ennemis invisibles que sont virus et bactéries, créatures d'un monde qui nous est aussi proche que profondément étranger, nous tourmentent sans relâche tout au long de nos existences.**

La peste de Justinien fut, en revanche, la première véritable pandémie de peste documentée, des analyses menées en 2012 lors de la fouille d'une nécropole en Bavière ayant apporté la confirmation de la responsabilité de l'agent pathogène *Yersinia pestis*. Elle fit 10 000 morts par jour au printemps 542 selon Procope de Césarée. En 1347, toujours en Méditerranée, la peste noire débarqua à Marseille. Elle venait... d'Asie. Un tiers de l'Europe périt de cette maladie qui n'est jamais aussi contagieuse et mortelle que pulmonaire, provoquant une pneumonie sévère. Toute ressemblance...

Une épidémie de peste en Italie a coûté la vie à un quart des Lombards et des Vénitiens entre 1629 et 1631. Une ville y réchappa : Ferrare. Elle sut, grâce à l'intervention d'un médecin espagnol, mettre en place de sévères mesures prophylactiques de confinement qui préservèrent ses habitants de l'épidémie. Avec le temps, la médecine progressa ainsi que la compréhension de la manière dont les maladies infectieuses se propagent. L'hygiène devint plus stricte. Remèdes et vaccins apparurent. Pasteur trouva ainsi le vaccin antirabique qui le rendit célèbre.

**Pourtant, virus et bactéries n'ont pas disparu. Une épidémie de pestes pneumonique et bubonique a fait des dizaines de morts à Madagascar en 2017.** Il s'agit d'ailleurs d'une maladie endémique de l'île. Le virus Ebola fait aussi craindre l'apparition d'une pandémie, mais son mode de transmission n'en fait pas un candidat idéal puisqu'il nécessite un contact très rapproché avec un malade. Restaient les fameux virus à couronnes provoquant des syndromes de détresse respiratoire aigüe. On les surveille depuis au moins 2003. C'est un membre de leur famille qui a eu le plus de succès dans la grande compétition darwinienne que se livrent les virus. Son nom : covid-19. ♦ **Gabriel Robin**

# L'Union européenne, ce cadavre qui bouge encore

**Retour des frontières, souveraineté nationale, intervention de l'État dans l'économie, relocalisation de la production : on n'a jamais autant dérogé aux principes européens depuis l'apparition du coronavirus. Mais c'est paradoxalement du côté de l'Allemagne que le glas de l'Union européenne pourrait être sonné.**

**C'**est face aux grands événements que les hommes se révèlent dans la vérité de leur être, les uns pleutres, les autres héros. Or, il en est des institutions comme des personnes : c'est face aux événements historiques qu'elles montrent leur vrai visage : soit elles gagnent en légitimité, soit elles font la démonstration de leur inutilité.

Marine Le Pen n'a pas tort quand elle affirme que l'Union européenne est « le premier mort du coronavirus ». De fait, les institutions européennes, en restant arc-boutées sur les principes de liberté de circulation quand les pays tiers fermaient leur frontière pour se protéger du coronavirus, ont montré que l'idéologie avait pris le pas, chez elles, sur le principe de réalité. « *La lutte contre le virus prendra beaucoup de temps. La force et les moyens de remporter cette lutte viendront de notre grand marché unique, c'est la raison pour laquelle nous devons le protéger* », disait encore Ursula von der Leyen le 23 mars, dans une série de recommandations visant à faciliter les déplacements professionnels aux frontières. Dix jours plus tôt, la présidente de la Commission européenne avait déjà critiqué la fermeture des frontières nationales décidées par certains pays de l'UE pour lutter contre la pandémie... avant de se résoudre elle-même à fermer les frontières de l'Union le 17 mars.

## MAUDITES FRONTIÈRES

De fait, la Hongrie qui a fermé ses frontières terrestres avec l'Autriche et la Slovaquie dès le 12 mars, n'avait, au

25 mars, que 187 cas recensés et seulement huit morts contre 1 331 décès en France, 2 827 patients en réanimation, 11 539 malades hospitalisés et un nombre incalculable de personnes infectées par le coronavirus. Dès le 13 mars, c'était la Suisse – membre de l'espace Schengen sans appartenir à l'UE – qui fermait ses frontières ; l'Autriche et la République lui emboîtaient le pas le lendemain, suivies par la Pologne le 15 mars et l'Allemagne le 16 mars. En France, Emmanuel Macron ne jugeait pas opportun de fermer nos frontières, prétextant le 12 mars qu'il fallait « éviter le repli nationaliste » face au virus qui « n'a pas de frontières, pas de passeport », s'en remettant à des mesures prises « à l'échelle européenne », « quand elles seraient pertinentes ». « Je pense que nous tous, qui ne sommes pas experts, avons sous-estimé au départ le coronavirus », reconnaîtra dans un aveu bien tardif Ursula von der Leyen au quotidien allemand *Bild* le 18 mars, sans pour autant tirer les conséquences de ce demi *mea culpa*.

De fait, face à la pandémie, c'est vers l'État que les gens se tournent, c'est la nation et non l'Europe qui les protège. En 2003, la guerre en Irak avait montré au monde entier qu'une diplomatie européenne uniforme était impossible faute de consensus et qu'il fallait laisser les États réagir comme ils l'entendaient. La même démonstration a été apportée au mois de mars concernant la pandémie : fermetures unilatérales des frontières, absence de solidarité sur les masques et respirateurs – c'est la Chine qui a fourni des masques à l'Italie et non l'Allemagne qui a refusé – et mesures de confinement nationales différenciées. « Il est incompréhensible que, dès les premières données chinoises connues, l'Union européenne n'ait pas suspendu toutes ses liaisons aériennes et maritimes avec la Chine ainsi que la libre circulation, ni instauré l'obligation de confiner immédiatement tout foyer d'infection apparaissant sur le territoire d'un État membre », rappelait récemment au *Figaro* Henri Guaino.

### VERS L'EXTENSION INDÉFINIE ?

L'Union européenne, cheval de Troie de la mondialisation ou « idiot du village mondial » pour reprendre l'expression d'Hubert Védrine, n'a jamais raisonné en termes d'Europe-puissance ni de bloc géopolitique. Par un universalisme abstrait et désincarné, elle s'est toujours considérée comme la patrie du droit et du commerce qui avait vocation à irriguer le monde entier et, corrélativement, à être le réceptacle, en son sein, des cultures du monde entier. C'est contre une telle utopie que le choc de l'histoire vient aujourd'hui frapper.

Comme si cela ne suffisait pas, l'Union européenne, qui a laissé la Grèce se défendre seule face aux assauts du sultan néo-ottoman Erdogan souhaitant inonder l'Europe de migrants, envisage en pleine crise du coronavirus, d'élargir les frontières de l'Union en lançant les procédures d'adhésion de l'Albanie et de la Macédoine du Nord. « Excellente nouvelle pour les Balkans occidentaux et pour l'Union européenne », s'est réjoui sur Twitter Ursula von der Leyen le 24 mars, à la suite de l'accord donné par les États membres de l'UE. Notons au passage que les négociations d'adhésion avec la Turquie ne

sont toujours pas officiellement rompues malgré l'évidence qu'une telle décision devrait recueillir.

Cette incapacité européenne à défendre ses frontières est pour ainsi dire congénitale car elle découle de ses principes fondateurs, à savoir les libertés de circulation des personnes, des biens, des services et des capitaux. Inadaptés face à la pandémie, ces dogmes survivent comme des vérités de foi auxquelles l'intelligentsia s'accroche dans l'épreuve. Mais c'est sur le plan économique que les choses pourraient évoluer.

### LA FIN DE L'EUROPE ALLEMANDE

En effet, la Banque centrale européenne est engagée dans un programme de 1 100 milliards d'euros de rachats de dettes sur les marchés, soit 9% du PIB de la zone euro. Faire tourner la planche à billets et multiplier le *quantitative easing*, c'était ce dont les Allemands avaient juré de ne plus jamais entendre parler après le départ de Mario Draghi de la BCE en 2019. Pourtant, aujourd'hui tous les tabous sautent.

La Commission européenne a ainsi activé la suspension dérogatoire du Pacte de stabilité, permettant ainsi aux États de ne plus respecter, pour une durée indéterminée, la règle des 3% de déficit autorisés. Les vingt-sept pays de l'UE ont également évoqué des aides massives aux entreprises européennes, qui heurtent le principe de libre-concurrence. Enfin, l'idée des eurobonds, appelés désormais coronabonds, refait surface : elle permettrait d'émettre des obligations qui mutualiseraient les dettes des pays membres

de la zone euro, ce que l'Allemagne a toujours refusé, notamment face à François Hollande en 2012. Un tel mécanisme reviendrait à faire de l'Allemagne la vache à lait de l'Europe.

Dans un tel contexte, il est fort à parier que c'est l'Allemagne elle-même qui pourrait ne plus trouver avantage à exercer la solidarité européenne. La construction européenne a été la planche de salut de nos voisins allemands : elle leur a permis de renaître politiquement dans un cadre autre que national, les prétentions nationales de leur pays étant, à leurs yeux, discréditées moralement par principe depuis 1945. Et elle leur a également permis de prendre le leadership économique de l'Europe en imposant à tous une monnaie calquée sur le mark qui garantisse leur prospérité économique et l'excédent de leur balance commerciale.

Or, voici qu'après la crise des dettes souveraines de 2010 qui avait déjà mis à mal l'orthodoxie budgétaire tant souhaitée par l'Allemagne, le coronavirus impose de prendre des mesures encore plus contraires aux dogmes européens... et aux intérêts allemands. Gageons qu'à ce compte, ce sera bientôt le contribuable allemand qui fera pression sur ses dirigeants pour retrouver une souveraineté dont on l'a indûment privé et dénoncer une mutualisation des dettes qui ferait le bonheur des pays du sud de l'Europe mais ne serait plus à son propre avantage. Ce jour-là – et c'est peut-être bientôt – l'Union européenne aura vécu. ♦ **Benoît Dumoulin**

**Dans un tel  
contexte, il est  
fort à parier que  
c'est l'Allemagne  
elle-même qui  
pourrait ne plus  
trouver avantage à  
exercer la solidarité  
européenne.**

# Monde



## Le plébiscite des vétérans

**C'**est une quasi certitude : Joseph Biden sera le challenger démocrate de Donald Trump en novembre prochain. À en croire les sondages, il serait déjà le futur président des États-Unis d'Amérique. On disait la même chose en 2016 d'une certaine Hillary Clinton mais les sondeurs ne sont pas les électeurs. On peut déjà noter qu'à rebours du renouvellement générationnel claironné ces derniers temps (France, Autriche, Finlande, Arabie Saoudite, Canada...) Joe Biden est né en 1942 et Donald Trump en 1946. Dans l'hypothèse d'une réélection en 2024, Biden aura 82 ans et potentiellement 86 en 2028.

Les admirateurs du nouveau-monde, qui se félicitaient qu'à la suite de Justin Trudeau, une Alexandria Ocasio-Cortez ou un Pete Buttigieg incarne une nouvelle élite, plus jeune, moins « hétéro-patriarcale », plus « inclusive » et plus féminine, se retrouvent aujourd'hui à choisir entre deux « mâles blancs » de plus de 70 ans, amateurs de femmes par dessus le marché.

**« Sleepy Joe » comme l'appelle méchamment le président américain, caracole dans les sondages.** Mais avec les casseroles ukrainiennes de son fils n'est-il pas le meilleur ennemi de Trump ? Bernie Sanders était susceptible de lui disputer des États-pivots comme le Kentucky ou le Tennessee. Les électeurs démocrates ont préféré l'assurance d'un ancien vice-président centriste, plus populaire dans le Vieux Sud que dans les terres industrielles et agricoles de la Grande Plaine. Après la tornade Trump, assisterons-nous à l'onction progressiste d'un sénateur du Delaware élu pour la première fois en 1972, quand Richard Nixon était à la Maison-Blanche ?

Biden rassure avec sa bonhomie. Déjà les élites euro-atlantiques se frottent les mains. Avec le retour du parti démocrate, les relations transatlantiques vont pouvoir reprendre comme avant. Le protecteur américain, rassurant et fidèle, sera là pour nous dire quoi faire. Jean-Pierre Raffarin ironisait sur la fermeture des frontières américaines le 12 mars sur Twitter : « Merci à Donald Trump pour sa fidélité à l'amitié « euro-atlantique » !! Avec des alliés comme ça on est en toute sécurité !!! ». Celui qui est aujourd'hui le valet de Pékin est à l'image de la bourgeoisie française de toujours, sans cesse à chercher un maître à l'étranger.

**Le pire adversaire du président sortant vient en réalité d'ailleurs.** Il est venu de Chine avec le fameux virus Covid-19 et d'Arabie Saoudite avec le krach pétrolier. Cette mise en quarantaine de l'économie mondiale donne des allures d'apocalypse et pourrait bien effacer les bons résultats affichés jusqu'ici.

Est-ce pour autant la faute du capitalisme et du libre-échange ? Évidemment non, les grandes pandémies de l'histoire se sont transmises et se transmettront à l'avenir avec ou sans frontières. Il n'empêche que des précautions ne sont pas inutiles, sinon à quoi bon confiner les gens ? L'occident redécouvre, un peu éberlué, les limites de son expansion et les vertus des États-nations. L'occident comprendra-t-il un jour qu'il est mortel et que, s'il ne se protège pas des menaces extérieures, d'autres civilisations sont déjà prêtes à le remplacer ? Donald Trump et Joe Biden sont des vestiges de l'ancien monde. C'est sans doute pour ça qu'ils sont plébiscités : la vieille Amérique ne veut pas mourir.

◆ **Hadrien Desuin**

## Espagne

# C'est bien plus qu'une grippe!

Notre voisin d'outre-Pyrénées a connu une progression fulgurante du Covid-19 en quelques jours. **Comme en Italie et en France, la situation semble désormais hors de contrôle.**

**S**ept heures : c'est la durée du Conseil des ministres espagnol exceptionnel qui s'est tenu le samedi 14 mars, à l'issue duquel le gouvernement socialiste de Pedro Sánchez a enclenché l'état d'alerte en vertu de l'article 116.2 de la Constitution de 1978. Une décision prise car l'Espagne est le pays européen où l'épidémie de coronavirus venue de Wuhan progresse le plus vite, avec une augmentation quotidienne moyenne de 30 % du nombre de personnes infectées. L'état d'alerte, déclaré pour une durée de quinze jours et indéfiniment prorogeable, n'avait été utilisé qu'une fois auparavant. C'était en 2010, lorsque les contrôleurs aériens avaient entamé une grève dure et que José Luis Rodríguez Zapatero avait voulu assurer la continuité du service public.

Au 20 mars dans la soirée, le pays comptait plus de 21 100 cas et 1 094 décès, notamment dans la Communauté de Madrid. En vertu des dispositions gouvernementales, l'ensemble du système sanitaire (public comme privé) et des forces de police d'Espagne est désormais placé sous contrôle d'un cabinet de crise réduit à cinq membres : Pedro Sánchez, Fernando Grande-Marlaska (Intérieur), Margarita Robles (Défense), Salvador Illa (Santé) et José Luis Ábalos (Transports, Mobilité et Agenda urbain).

Dans le cadre de l'opération Balmis (1), plus de 2 600 militaires sont déployés dans les rues de 48 villes espagnoles pour assurer le confinement de la population, désinfecter les lieux publics et assister les services sanitaires. Toutes les métropoles espagnoles sont étrangement vides et l'atmosphère y est aussi surréaliste qu'effrayante.

### UNE CRISE SANITAIRE DEVIENT POLITIQUE

Le système sanitaire espagnol est l'un des meilleurs au monde – c'est ce dont témoignent la plupart des

classements internationaux mais aussi l'une des plus hautes espérances de vie de la planète. Pourtant, l'épidémie de COVID-19 déborde le système hospitalier, où les lits des unités de soins intensifs viennent déjà à manquer dans certains hôpitaux madrilènes – notamment dans la banlieue est et sud de la capitale (Torrejón de Ardoz, Leganés).

Face à la pénurie de masques et de matériel de protection, la diplomatie espagnole se coordonne avec la Chine, qui lui en livre des cargaisons entières. La « solidarité européenne » n'est plus (si tant est qu'elle ait jamais existé) alors que l'Allemagne bloque toutes les exportations sensibles et que Bruxelles refuse de valider un plan financier d'urgence demandé par Paris, Madrid et Rome.

La fracture concerne également la politique intérieure. Si le Conseil des ministres du 14 mars a duré si longtemps, c'est que socialistes et membres de la gauche radicale (dont Pablo Iglesias, secrétaire général de Podemos) sont en désaccord sur la marche à suivre. Les seconds ne font pas partie du cabinet de crise resserré et veulent initialement exclure la Catalogne et le Pays basque de la gestion centralisée de l'épidémie – cherchant à créer de facto une « indépendance sanitaire et policière » dans ces régions. Iglesias souhaite aussi placer sous contrôle gouvernemental les principaux médias espagnols, ce qui fleure la tentative de censure. La troisième vice-présidente du gouvernement, la socialiste Nadia Calviño, est même sur le point d'obtenir de Pedro Sánchez le renvoi des ministres Podemos.

### RUPTURE ÉCONOMIQUE

Comme partout ailleurs, l'arrêt quasi-total de l'économie espagnole entraîne des pertes colossales pour toutes les entreprises, l'essor du chômage partiel et une forte incertitude concernant l'avenir.

(1) Ainsi nommée à l'hommage à Francisco Javier Balmis (1753-1819), chirurgien militaire espagnol à l'origine de l'Expédition royale philanthropique du Vaccin (1803-1809), qui permit d'immuniser la population de l'Empire colonial hispanique face à la variole. Il s'agit de la plus grande opération de ce type jamais menée dans l'histoire de l'humanité.

Rien que le secteur de la culture estime son manque à gagner à un milliard d'euros pour le seul mois de mars tandis que les usines, bars, restaurants, hôtels, lieux de divertissement et monuments ferment dans un pays qui dépend beaucoup du tourisme et de l'industrie automobile. À Madrid, la très puissante corporation des comédies musicales accuse le coup.

Le 17 mars, Pedro Sánchez prend une série de mesures, dont la suspension du paiement des prêts bancaires et des loyers. De même, toutes les factures d'électricité, d'eau et de gaz ne sont plus dues tant que la crise perdure. Un accompagnement des familles, des compagnies, des autoentrepreneurs et des travailleurs indépendants doit également être mis en œuvre. Environ 200 milliards d'euros (dont 117 milliards sur fonds publics) seront ainsi mobilisés au cours des mois qui viennent.

Mais cela suffira-t-il ? L'hôtellerie, la restauration, l'événementiel, les spectacles, tous ces secteurs pourront-ils s'en relever rapidement ? Il est encore trop tôt pour avoir des réponses à ces questions. Il est cependant certain que la croissance prévue pour l'année 2020 sera, au mieux, réduite à zéro.

### FRAGILITÉS TERRITORIALES

Alors que même l'ensemble des partis politiques belges est parvenu à une « union sacrée » le temps de traiter l'épidémie, les dissensions partisans et territoriales minent la contention du problème outre-Pyrénées.

Les autorités régionales catalanes, qui commencent par minimiser l'ampleur du phénomène, rejettent par la suite la faute sur Madrid – alors qu'une dispersion endogène est très tôt remarquée autour de Barcelone. La conseillère à la Santé de la Généralité, Alba Vergés, évoque sans aucune preuve scientifique une « souche catalane » du virus qui n'aurait rien à voir avec celle du « reste de l'État » (c'est ainsi que les séparatistes désignent l'Espagne). La fugitive Clara Ponsatí, accusée dans le cadre du référendum indépendantiste d'octobre 2017, se permet sur Twitter des plaisanteries douteuses concernant les victimes madrilènes.

Lors du déclenchement de l'état d'alerte et du déploiement des forces armées, le Président régional catalan, Joaquim Torra, accuse l'État central de « confisquer les compétences » qu'il n'exerce pourtant que par délégation de Madrid.

Dans le même temps, une polémique surgit lorsque certains secteurs de gauche affirment que l'épidémie dans la Communauté de Madrid est le résultat d'une privatisation massive du secteur de la santé depuis 1995 – date à laquelle la droite prend le pouvoir dans l'autonomie. La présidente régionale conservatrice, Isabel Díaz Ayuso, se sent obligée de rappeler que les hôpitaux de l'agglomération madrilène

sont les meilleurs d'Espagne (leur nombre a d'ailleurs fortement augmenté dans les années 2000) et que le budget du secteur sanitaire public n'a cessé d'augmenter au cours des dernières années.

### RÈGLEMENT DE COMPTES À MADRID ?

Toutes ces controverses et ces problèmes traduisent un malaise renforcé par le retard dans la réaction du gouvernement central. Ce dernier minimise la pandémie pendant au moins vingt jours (incitant par exemple les gens à sortir en masse pour les manifestations féministes du 8 mars), se rendant responsable d'une partie de la situation actuelle.

## Les autorités régionales catalanes, qui commencent par minimiser l'ampleur du phénomène, rejettent par la suite la faute sur Madrid.

Il est évident que lorsque la crise sera résolue, des comptes seront demandés aux dirigeants nationaux et régionaux. Nul ne sait encore ce qui accouchera de cette nouvelle phase. L'organisation par une partie de la gauche, depuis l'exécutif lui-même, d'une *cacerolada* (manifestation de mécontentement qui consiste à frapper sur des casseroles et autres ustensiles de cuisine pour faire du bruit) contre le roi Philippe VI à l'occasion de son discours du 18 mars en dit long sur les difficultés que l'Espagne a à se rassembler en une période difficile. ♦ **Nicolas Klein**



COMPRENDRE  
L'ESPAGNE  
D'AUJOURD'HUI  
Nicolas Klein  
Ellipse  
312 p. – 19,90 €



Romée de Saint-Céran pour L'Incorrect

# PERCER LE MYSTÈRE IRANIEN

Contrairement aux apparences, nous n'avons pas affaire ici à un livre d'histoire. L'ambition de l'auteur est plutôt de déterminer ce qui constitue le moteur de la puissance iranienne sur la longue durée. Les contraintes naturelles du plateau iranien ont fait naître des îlots de culture originaux. L'Iran s'est ainsi doté d'une puissance « imaginative, spirituelle et militaire ». Depuis la préhistoire, la Perse joue le rôle d'un « incubateur des innovations nées sur ses marges ». Cette puissance régionale ne devient toutefois effective « qu'à la condition que le cerveau imaginaire persan, sis sur le haut plateau, prenne possession du ventre babylonien, nombril de la puissance agricole, puis maritime ». Lorsque c'est le cas, l'Iran peut alors chercher « un moteur secondaire situé sur la côte méditerranéenne », qui associe « les riches provinces de Syrie et d'Égypte, siège d'une agriculture florissante et portes sur une autre mer. » Pour Flichy, « l'Iran est incapable d'accéder à la puissance lorsqu'il est hermétiquement confiné : sa puissance créatrice tourne alors à vide. À l'inverse, lorsqu'il se saisit

des espaces complémentaires babylonien et levantin, il est capable de rayonner au-delà de ses propres frontières ». S'expliquent alors les liens traditionnels entretenus par la Perse avec Bagdad et Damas tout au long de son histoire, des Achéménides à la révolution islamique de 1979, en passant par l'empire sassanide et les conquêtes arabe et mongole.

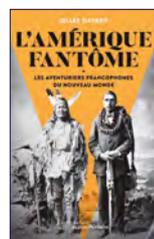


**HISTOIRE DE LA PUISSANCE PERSANE**  
Thomas Flichy  
Balland  
336 p. - 23 €

Qu'en est-il aujourd'hui ? Traditionnellement, le monde chiite représente « le cœur historique de l'innovation musulmane ». Or, nous explique Flichy, « ce foyer d'inventivité est confiné depuis très longtemps par le monde sunnite. Profitant aujourd'hui du basculement irakien, de l'instabilité syrienne et des ressources de la créativité chinoise, l'Iran pousse son avantage pour étendre son influence au cœur du Moyen-Orient. » En outre, « son confinement géo-économique l'astreint à un rapprochement avec la Russie et la Chine. » Une analyse géopolitique lumineuse, même si l'on regrette des cartes trop petites, trop sombres et donc illisibles. ♦ **Serge Gadat**

## QUAND L'AMÉRIQUE PARLAIT FRANÇAIS

L'AMÉRIQUE FANTÔME : LES AVENTURIERS FRANCOPHONES DU NOUVEAU MONDE ♦ Gilles Havard  
Flammarion ♦ 656 p. - 26 €



Gilles Havard dynamite avec érudition et panache le mythe de la conquête de l'ouest par les seuls anglo-saxons, popularisés à l'excès par les westerns hollywoodiens comme autant de tableaux de la destinée manifeste. L'auteur, historien spécialiste de l'Amérique du Nord (on lui doit notamment une excellente histoire de l'Amérique française coécrite avec Cécile Vidal) fait

remonter à la surface l'univers francophone d'une autre Amérique, plus vaste car encore méconnue, plus poétique car non encore industrialisée. Au travers d'extraits de palimpsestes ou de sources plus solidement documentées, ce sont les visages d'Eugène Provost, du chevalier de la Vérendrye, de Toussaint Charbonneau ou encore du « titi » parisien Pierre-Esprit Radisson qui défilent du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle sous nos yeux et nous ramènent à la trappe, aux courses en pays huron puis aux grandes équipées marines dans cet océan de verdure et de rivière du « pays-d'en-haut », où, en remontant le cours du Missouri et en s'enfonçant dans les grandes prairies un voyageur européen peut encore s'étonner dans les années 1840 d'entendre parler presque exclusivement le français ; l'idiome de l'interface et de la transmission, la langue d'une autre histoire, celle de la confluence et de l'entraide dans un monde âpre. Ce livre puissant et majestueux est également l'occasion d'écrire en creux la tragédie des Indiens d'Amérique du Nord, Nez percés, Arikaras ou autres Sioux Titons. Et on se prend à rêver à la suite de l'auteur qu'un scénariste puissant réveille ces mondes enfouis et nous ramène subrepticement aux sensualités amérindiennes de cette autre Amérique, où, à la nuit tombée, les tavernes de Saint-Louis du Missouri chantaient en français. ♦ **Jean Dy**

## BOUTEFLIKA, RESPONSABLE MAIS PAS COUPABLE ?



**BOUTEFLIKA, L'HISTOIRE SECRÈTE**  
Farid Alilat  
Le Rocher  
400 p. - 22,90 €

Depuis sa chute en avril 2019, certaines langues se délient. Certes, cette biographie révélera peu de choses sur les coulisses du Hirak algérois si ce n'est qu'Abdelmajid Tebboune, élu président dès le premier tour en décembre 2019, était bien le candidat de l'état-major. L'essentiel du livre réside dans la redécouverte du passé et de la jeunesse du président déchu. Malheureusement l'auteur mène son enquête à charge et fait du jeune Bouteflika une sorte d'obligé d'Hassan II, tout à tour agent du Maroc et de la France puis de l'émir d'Abu Dhabi. Rapace, dispendieux, feignant, Abdelaziz Bouteflika fait l'objet d'un portrait cruel. Mais est-ce pourtant excessif ? Sans doute un peu. Tout d'abord jeune ministre des Affaires étrangères du colonel Boumediène, Bouteflika a incontestablement hissé son pays à un niveau inespéré sur la scène mondiale des années 70. Ensuite exilé par Chadli, il revient au sommet en 1999 et contribue à clore la guerre civile par une généreuse amnistie. La fin de son règne est entachée par la maladie dès 2005 et il devient progressivement l'otage de sa fratrie et des milieux d'affaires. La marionnette a été usée jusqu'à la corde. Mais un président aphasique et en fauteuil roulant est-il responsable de son propre maintien au pouvoir ? C'est difficile à croire. ♦ **H.D.**



Marco Gervasoni  
**« La démocratie  
 telle qu'elle est  
 née en 1945 est  
 morte »**

**Marco Gervasoni**, né en 1968, est professeur d'histoire contemporaine à l'Université du Molise et éditorialiste d'*Il Giornale*. Fin connaisseur de l'histoire française, son dernier ouvrage, *La Rivoluzione sovranista* (Giubilei Regnani, 2019) a connu un certain succès en Italie.

**Vous donnez de multiples explications à ce que vous appelez la révolution souverainiste. Pouvez-vous expliquer ce que sont « les trois révolutions » ?**

Pour comprendre le monde actuel, il y a trois types de révolutions :

– la révolution managériale des années 50. C'est le titre d'un ouvrage de James Burnham, *The Managerial revolution*, qui montre que, techniciens, managers et bureaucrates vont prendre le pouvoir au politique. Cette prophétie de Burnham se réalise pleinement après la chute du mur de Berlin. Je préfère d'ailleurs le mot technicien à managérial : si on voit aujourd'hui ce qu'est l'Union européenne, un ensemble de techniciens bureaucrates qui dominent la machine.

– La deuxième révolution est celle de l'individualisme qui débute dans les années soixante : on voit émerger l'individu qui ne ressemble pas du tout à l'individu classique, celui de l'Occident chrétien. L'individualisme des années soixante est nouveau, il est narcissique, comme le dit Christopher Lasch : lui seul existe, pas la communauté, ni la famille ni la nation. Ce nouvel individu porte en lui l'idée de l'extension illimitée des droits qui sont plus les droits classiques, liberté de parole et d'expression,

habeas corpus, mais qui sont par exemple rattachés à toutes les questions de bioéthique politique.

– La troisième est la révolution technologique des années 80-90 initiée avec la transformation de la communication, qui a eu un effet sur la politique comme sur l'économie.

Ces trois révolutions, l'individualisme effréné, le pouvoir des techniciens et celui de la technologie ont fait émerger le souverainisme. J'entends le mot souverainisme comme un conservatisme national et je l'oppose au souverainisme de gauche. Pour moi le vrai souverainisme est national-conservateur mais on ne peut expliquer les succès électoraux des souverainistes sans comprendre la dynamique des nouveaux médias et des réseaux sociaux.

**Selon vous, l'émergence des Trump, Bolsonaro et Boris Johnson est une des conséquences de la grande récession de 2008. Vous la comparez même au choc de la première guerre mondiale.**

Selon les historiens de l'économie, la récession de 2008 est la plus grande, en termes quantitatifs, subie par le monde moderne. En volume de capitaux perdus, cette crise a été plus grave que celle de 1929 même si apparemment elle est moins

désastreuse. La classe moyenne a été radicalement touchée, or elle était le pilier de la société après la deuxième guerre mondiale, exportée par les États-Unis en Europe à cette époque. Il y avait cette vision nouvelle selon laquelle tous pouvaient accéder au même niveau de consommation, où les fils vivaient mieux que leurs pères.

### L'ascenseur social est en panne ?

Oui. Dans la classe moyenne américaine, l'ouvrier avait plus ou moins le même standing que le petit manager. Cette crise sociale est à l'origine du mouvement souverainiste ; ce mouvement existait bien sûr avant, je pense au Front National français, mais c'étaient des mouvements de protestation. À partir de 2010, les partis souverainistes se stabilisent, connaissent moins de fluctuations et surtout déterminent le système politique. Par exemple, en Allemagne l'un des piliers de la vie politique allemande était l'impossibilité d'avoir un parti à droite de la CDU, et aujourd'hui l'AfD fait 15 %. Malgré le cordon sanitaire établi autour de lui, il détermine le scénario politique. Mais si la crise économique a déclenché le mouvement souverainiste, celui-ci ne peut pas être considéré comme le seul produit de la conjoncture. Cette crise économique a mis au jour la question de la défense de l'identité nationale et de la culture européenne.

### Vous parlez d'une double révolution, souverainiste et conservatrice, en quoi sont-elles différentes ?

J'ai voulu les distinguer même si je pense que le souverainisme ne peut être que conservateur. Mais le mouvement conservateur ne peut pas être que souverainiste. La crise de 2016, (Brexit et élection de Trump) est pour moi une date comparable à 1917 ou 1945 : il y a eu un changement de paradigme au sein des partis conservateurs, Republican party, Conservative party etc. Auparavant, les partis conservateurs étaient pro-immigration et pro libre-échange. Ce conservatisme est mort avec la révolution de 2016. Trump va changer complètement le conservatisme : il va devenir national, ferme sur l'immigration et très critique sur le libre-échange. Ce conservatisme est devenu souverainiste et nationaliste. Mais il y a aussi un souverainisme de gauche, comme celui de Podemos, de Jean-Luc Mélenchon, de Diego Fusaro, Syriza ou encore Bernie Sanders... En Italie, le mouvement Cinq Étoiles a été sous certains aspects un souverainisme de gauche.

### Il a maintenant été absorbé par le Parti démocrate...

Je pense que le M5S est fini, il va devenir un petit parti, qui vaudra au maximum 10 %, et qui servira de compagnon de chambre au PD. Au début du mouvement, il y avait des gens de droite et de gauche. Mais le problème des souverainistes de gauche, c'est qu'entre l'Europe et la nation, ils choisissent toujours l'Europe. Et entre la défense

des frontières et un humanisme pro-immigration, ils choisissent toujours ce dernier. Mélenchon va même plus loin, il choisit l'islamisme, comme on l'a vu lors de la manifestation où le slogan était Allah Akbar. Là, il n'y a pas de possibilité de dialogue entre les souverainistes de droite et de gauche. Ces derniers ne comprennent pas que le nœud du problème n'est pas économique : ils sont fixés sur l'euro, mais c'est l'Union européenne qui détruit la nation, c'est la Cour européenne des droits de l'homme qui attaque l'identité européenne. Ils ne comprennent pas la question culturelle parce qu'ils sont de gauche. Selon moi, le clivage gauche-droite existe encore. Prenons l'exemple de l'archevêque de Bologne (en Émilie-Romagne, ndlr) très proche de la gauche, qui proposait de faire *Il tortello*, plat traditionnel de l'Émilie-Romagne, sans viande de porc. Dans la région de la charcuterie et de la mortadelle ! C'est un exemple mineur mais cela a dû compter dans le vote pour la Lega et le centre-droit, les électeurs y ont vu une force de résistance contre le pouvoir, ce pouvoir venu de l'extérieur qui s'apprête à changer les habitudes et les mœurs.

« La classe moyenne a été radicalement touchée, or elle était le pilier de la société après la deuxième guerre mondiale, exportée par les États-Unis en Europe à cette époque. »

Marco Gervasoni

### Dans votre ouvrage, vous décrivez Catilina comme le prototype de héros populiste.

Catilina représentait les instances populaires de l'Ancienne Rome. Beaucoup d'historiens ont établi un parallèle entre la situation de l'ancienne Rome et la démocratie américaine après l'élection de Trump : celle-ci est appelée à changer un peu à la façon de la république romaine finissante. J'irai même plus loin : il n'est pas sûr que dans les prochaines années, nous soyons toujours en démocratie. La démocratie telle qu'elle est née en 1945 est morte car on n'arrive pas à tenir ensemble libéralisme et démocratie. L'UE est un système libéral mais non démocratique tandis que par exemple la Hongrie et la Pologne, qui ont des systèmes totalement démocratiques, ont dû renoncer à l'élément libéral. ♦ **Propos recueillis par Marie d'Armagnac**

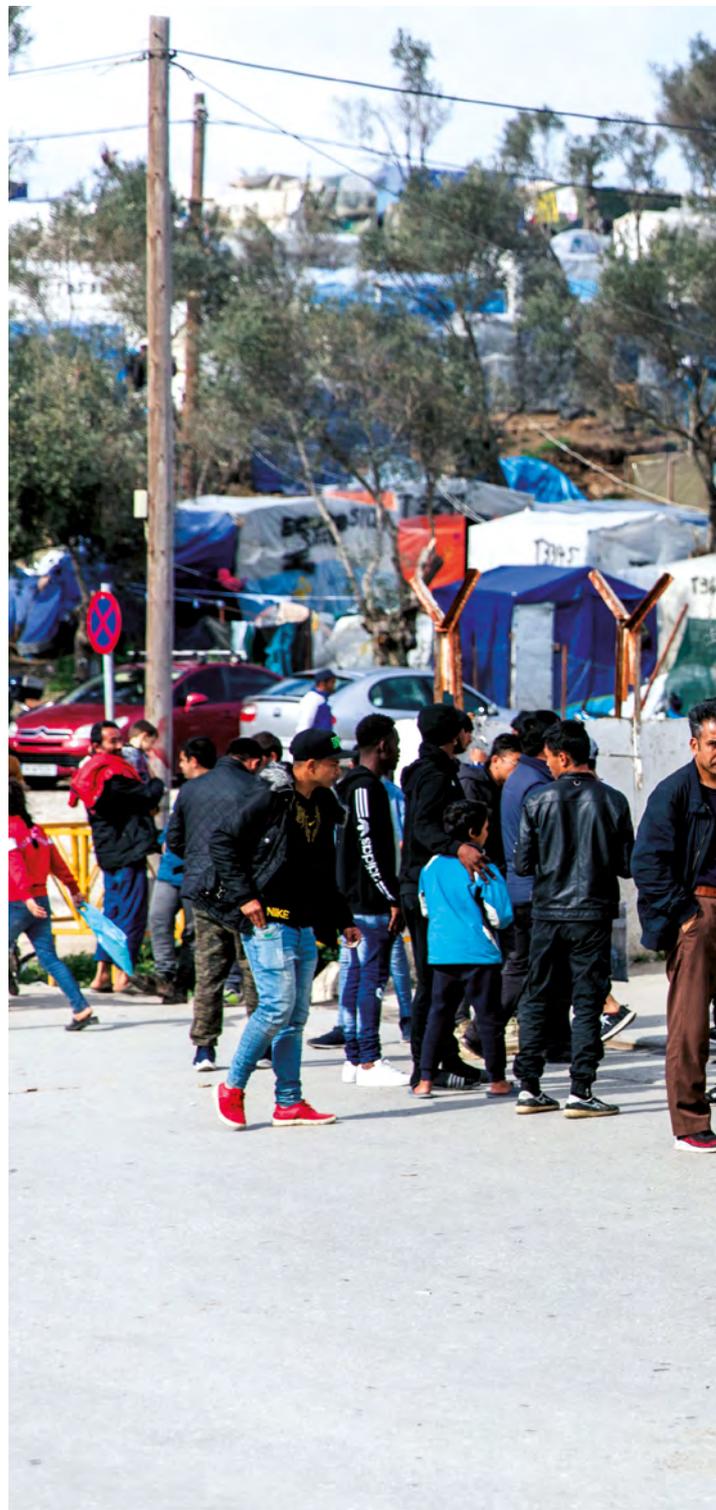
Invasion

# Lesbos

## sous les assauts des migrants

**Ce dimanche matin, fête de la Transfiguration, les cloches de Mytilène sonnent à tout rompre pour inviter les fidèles à l'église. Dans la rue les processions bloquent la circulation anarchique des scooters et l'on voit, s'élançant de toutes les églises, des icônes fleuries et des popes marcher en tête des fidèles, au son guttural des chants orthodoxes. Chacun déposera un baiser fervent sur l'icône et passera par-dessous elle avant de rentrer à nouveau dans l'église. **Entre ça et le soleil printanier qui brille sur le port, la première impression de Lesbos est digne des cartes postales.****

**P**ourtant l'île est au cœur de la tragédie migratoire que connaît l'Europe à sa frontière turque, elle en est même l'épicentre. Depuis 2015 elle n'a cessé d'accueillir des clandestins débarqués en bateau. Ils sont désormais 25 000 à s'entasser au camp de Moria à côté de Mytilène, prévu pour en loger 3 000. Il y a un mois et demi, les réfugiés ont manifesté pour réclamer de nouvelles infrastructures, et le gouvernement grec s'est exécuté dans la foulée, entamant la construction dans les jours qui suivirent. La chose n'a pas été du goût des autochtones laissés à l'abandon depuis des



années ; l'île entière s'est soulevée contre ce qu'elle considérait comme une provocation et le chantier – pourtant protégé par les forces anti-émeutes – a dû cesser suite à de violents affrontements. C'est après ces événements que l'État grec a commencé à réaliser l'ampleur du problème et qu'Erdogan a annoncé ouvrir ses frontières vers l'Europe. Utilisant les réfugiés comme une arme pour faire plier l'Union européenne, il a envoyé au même moment un SMS à tous les habitants du camp de Moria les enjoignant à se rendre sur le port de Mytilène où des bateaux étaient censés les attendre pour les emmener à Athènes, porte du paradis occidental. En créant ainsi un mouvement de panique de 25 000 malheureux vers une ville qui n'en compte guère plus, Erdogan a parfaitement montré sa capa-



cité de manipulation, son absence de scrupule et la fragilité de la situation sur l'île de Lesbos.

Des journalistes du monde entier ont glosé sur l'intolérance des habitants de Lesbos, sur la violence dont certains ont usé à l'encontre d'ONG ou de la presse. Les clichés de bateaux d'illégaux empêchés d'accoster par des insulaires en colère ont suscité l'indignation de toute la bien-pensance planétaire. Depuis des années, les Européens sont abreuvés d'images et de témoignages culpabilisants sur le quotidien des migrants, les noyades en Méditerranée, etc. Mais trop peu se sont penchés sur la détresse des habitants originels de Lesbos. Pendant des années ils ont supporté patiemment, et aujourd'hui qu'ils réclament simplement le droit

#### ▲. Entrée du camp de Moria

à une existence paisible chez eux, on les dépeint comme des excités intolérants. C'est exactement le même drame que chez nos Gilets jaunes originels. Ils sont la misère pudique que personne ne veut voir et qui a eu l'outrecuidance de se détacher un peu du prêche télévisé pour accrocher des banderoles aux entrées des villages. La misère qui n'est pas « bankable » dans les salles de rédaction, celle dont on ne peut tirer de clichés larmoyants. Trop petits propriétaires pour survivre à la logique du capitalisme mondialisé, mais héritiers d'une trop longue histoire et de trop de traditions auxquelles ils tiennent pour ne pas être jugés coupables au tribunal du marxisme culturel. Frappés durement par la crise économique à laquelle les technocrates de Bruxelles n'ont rien compris, ils sont aujourd'hui



**Que l'on dépeigne les autochtones comme des nazis, eux qui ont été – tant qu'ils ont pu – d'une hospitalité et d'une générosité inouïes, voilà qui pourrait prêter à sourire. Mais ils n'ont plus le cœur à rire, et beaucoup d'entre eux vivent un véritable calvaire.**

▲. Chez les migrants, c'est le carottage et le bâton

littéralement envahis sans que quiconque n'ait eu pour eux la moindre compassion. Pas même le pape François venu en avril 2016 et reparti avec douze migrants à bord de son avion. C'est cette incompréhension absolue, ce total manque d'empathie qui met en colère les gens de Lesbos. Que l'on dépeigne les autochtones comme des nazis, eux qui ont été – tant qu'ils ont pu – d'une hospitalité et d'une générosité inouïes, voilà qui pourrait prêter à sourire. Mais ils n'ont plus le cœur à rire, et beaucoup d'entre eux vivent un véritable calvaire.

**À l'entrée du village de Moria, voisin du bidonville géant,** une banderole est accrochée, sur laquelle on peut lire : « Lesbos était un paradis, vous en avez fait un enfer ». La chose n'est en rien exagérée : depuis des mois les cambriolages succèdent aux agressions, et les agressions aux vols de bêtes dont on retrouve les carcasses sur les étals du camp de réfugiés. Les vergers d'oliviers sont peu à peu dévastés pour les besoins des clandestins qui les découpent pour se faire du feu. L'île connaît une baisse du tourisme, et n'étant pas épargnée par le coronavirus, la saison estivale s'annonce morte, tout simplement. Les habitants de Lesbos n'ont jamais mené grand train : depuis des générations ils vivent de leurs petites cultures et avec leurs bêtes. Aujourd'hui certains sont tout simplement sur le point de quitter leur terre. « Je n'ai jamais eu grand chose, mais quand mon petit-fils venait, je lui sortais un œuf de ma poche, pour lui faire une surprise. Si l'on me vole mes poules, que lui offrirais-je ? Aujourd'hui j'ai 66 ans, et pour la première fois j'ai peur », nous déclare Dakos. Ce simple témoignage comporte toute la détresse ignorée de gens qui ne demandent rien d'autre que d'être écoutés et de pouvoir vivre en paix chez eux.

À Mytilène, certains propriétaires se sont bien accommodés de la situation : ils louent aux ONG



▲. Cette femme syrienne a accouché à proximité du camp de Moria et y réside depuis une année



des appartements pour trois fois le prix qu'ils en touchaient autrefois lorsqu'ils logeaient des étudiants. Et jusqu'à la révolte des habitants, les ONG ne cessaient de fleurir, disposant de moyens faramineux dont on serait tenté d'étudier en profondeur la provenance, toujours au bon endroit, comme par miracle, pour accueillir les bateaux de miséreux envoyés par les passeurs depuis la Turquie. Dans la grande opacité de cette situation, certains pointent la responsabilité de l'État grec : « L'Union Européenne distribue des millions et des millions pour aider la Grèce à s'occuper des demandeurs d'asile : ici nous n'en voyons pas la couleur. Où est passé l'argent ? » se demande Spyros, comme beaucoup.

**Mais les locaux ne sont pas les seuls à être las de la situation.** Au camp de Moria, tous s'impatientent également. bercés par le mythe de l'Europe prospère et accueillante, les réfugiés vivent dans des conditions effroyables, parmi les déchets, dormant et accouchant parfois sur la terre battue. Nourris et habillés par les ONG, leur désespoir est total, et leur ressentiment à la hauteur des illusions entretenues criminellement par les citoyens du monde venus les aider. Lorsque nous avons expliqué à certains qu'il n'y avait pas d'avenir pour eux en Europe, l'un d'eux, soudanais, était au bord des larmes. Il arrive que certains disjonctent littéralement comme Omar, rencontré à l'entrée du camp alors

▲. Principal poste-frontière continental grec à proximité du village de Kastanies dans la région d'Evros



▲. La chapelle Saint-Georges située aux abords du camp de Moria a été saccagée en mars



▲. Garde-frontière grec devant la frontière turque

qu'il menaçait les gens avec un gourdin en hurlant des propos incohérents. Lorsqu'il fut enfin calmé, il nous a expliqué avoir perdu sa famille en Syrie et attendre depuis deux ans et demi un laissez-passer vers l'Europe. Quoiqu'il soit impossible d'être insensible à leur misère, on sent dans les discours bien rodés une habitude à exhiber ses malheurs à la terre entière. C'en est parfois gênant, comme quand ce père de famille insiste pour montrer les croûtes sur le dos de sa fille afin que nous prenions des photos.

Certains Grecs trouvent cela indécent, surtout lorsqu'ils voient chaque jour la queue devant l'Eurobank, sur le port de Mytilène, où des réfugiés sortent des cartes estampillées du drapeau de l'Union européenne pour retirer de l'argent.

**Pour l'heure, le pays qui inventa le mot « barbaros » et qui protégea héroïquement sa frontière aux Thermopyles face aux Perses semble assumer, et presque seul, son rôle de défenseur face aux nouvelles invasions.**

Comment en effet ne pas s'interroger sur la promptitude des technocrates à distribuer de l'argent aux réfugiés quand tant d'Européens vivent pauvrement, et dans l'inquiétude d'être remplacés progressivement ? Ces événements récents et la politique agressive d'Erdogan auront au moins eu le mérite de réveiller la conscience du peuple grec, désormais massivement opposé à l'immigration et allant jusqu'à assister l'armée à la frontière terrestre avec la Turquie qui prétend leur envoyer ses millions de réfugiés.

Alors que la Grèce fut le berceau de notre civilisation, elle semble aujourd'hui être le lieu d'où l'Europe pourrait mourir si nous ne réagissons pas collectivement. Pour l'heure, le pays qui inventa le mot « barbaros » et qui protégea héroïquement sa frontière aux Thermopyles face aux Perses semble assumer, et presque seul, son rôle de défenseur face aux nouvelles invasions. Pour combien de temps encore ? Alors que l'épidémie du coronavirus pourrait sonner le glas du sans-frontérisme et nous montre les limites de l'individualisme ambiant, l'agression turque ne pourrait-elle pas être l'électrochoc salvateur ? Du haut de l'Acropole, vingt-cinq siècles nous contemplant. ♦ **Jean Palinakis**



▲. Quid du tri sélectif dans le camp de Moria?

# Pinochet, le putschiste de la dernière heure



Après une année de manifestations contre la présidence de **Sébastien Piñera**, la loi fondamentale du **Chili** léguée par le général mort en 2006 pourrait être remise en cause en ce mois d'avril. L'héritage du général Pinochet n'est toujours pas soldé. **Retour sur la vie du dictateur avec Michel Faure qui en publie une très intéressante biographie.**

**L**es dictatures militaires sud-américaines des années 1970 sont bien oubliées. La biographie du général Augusto Pinochet qui vient de paraître n'en présente donc que plus d'intérêt. On y découvre paradoxalement un personnage un peu fade, qui gravit la hiérarchie militaire sans trop se faire remarquer. Le pouvoir civil qu'il sert apprécie sa réputation de « *soldat fidèle, discret et compétent, sans idées ou opinions connues* » que même la CIA range dans la catégorie des « *constitutionnalistes* », adeptes de la soumission de l'armée au pouvoir politique. Mis au pied du mur, il sera, selon les mots de Michel Faure, un « *putschiste de la dernière heure* ».

**Le 4 septembre 1970, le socialiste Salvador Allende est élu président du Chili.** Il gouverne à la tête d'une coalition de gauche, l'Unité populaire. En 1971, commence une période de troubles politiques et de difficultés économiques, parfois attisées par la CIA. Allende est de plus en plus débordé par sa gauche et les révolutionnaires du MIR. Dans une tentative désespérée d'éviter une guerre civile, il envisage un référendum. L'armée

semble partagée et subit souvent les pressions de la droite chilienne qui lui reprochent son inaction.

Le 23 août 1973, le général Prats, commandant en chef de l'armée, démissionne. Allende le remplace par Pinochet qui était alors chef d'état-major. Depuis l'échec d'une tentative isolée de coup de force, le 29 juin, un certain nombre d'officiers généraux et d'amiraux se réunissaient en secret. Les conjurés se méfient de Pinochet, considéré comme légitimiste, certains se demandant même s'il convient de l'informer de leurs résolutions. Il s'engage finalement, à reculons, le 9 septembre, soit 48 heures avant la date prévue pour le coup d'État.

Tout au long de la journée fatidique du 11 septembre, Pinochet suit d'ailleurs les événements plus souvent qu'il ne les dirige. C'est en réalité le vice-amiral Carvajal qui prend les décisions qui s'imposent. Par contre, dès le lendemain, il s'impose rapidement au sein de la « Junte de gouvernement » constituée des quatre commandants en chef, et en particulier face au chef de l'aviation le général Gustavo Leigh, cheville ouvrière du putsch, en réus-

sissant à convaincre ses pairs qu'une présidence tournante, telle que convenue au départ, fragiliserait le gouvernement. Un décret-loi de juin 1974 nommera Pinochet « *chef suprême de la Nation* ».

Le coup d'État fut soutenu dès le début par deux groupes de la société civile qui s'étaient opposés à Allende : les femmes de la classe moyenne et les étudiants de droite (les « *grémiéristes* »).

Le nouveau gouvernement libéralise immédiatement l'économie avec l'aide des « *Chicago boys* » (anciens étudiants chiliens de l'université de Chicago, où enseignait à l'époque l'économiste ultra-libéral Milton Friedman). La clé de la réforme sera constituée par un nouveau système de retraites basé sur la capitalisation, qui préfigure les réformes européennes actuelles. Les capitaux gérés par les fonds de pension s'élèvent à 200 milliards de dollars 1982, soit 82 % du PIB. Leur masse permet de relancer l'économie.

**Le parti communiste et la gauche révolutionnaire sont démantelées**, au prix de plus de 2000 morts ou disparus. La plupart des exécutions extra-judiciaires sont dues au DINA (service de renseignement dirigé par le colonel Manuel Contreras), créé officiellement en juin 1974. Contreras réussit à « *démanteler le parti communiste, à affaiblir considérablement l'organisation clandestine du parti socialiste, et à détruire le MIR* ». Le travail de la DINA permet à Pinochet d'affirmer un jour : « *Rien ne bouge au Chili, pas même la feuille d'un arbre, sans que j'en sois informé.* »

À la différence d'autres dictateurs sud-américains, Pinochet n'a pas cherché à créer un nouveau parti politique, ni même une doctrine. S'il n'y a pas de « *pinochétisme* », même aujourd'hui, ses nostalgiques restent assez nombreux. Ils représentent dans tous les scrutins depuis la fin de la dictature environ 30 % de l'électorat. La principale raison est sans doute sa volonté de transmettre en douceur son autorité aux électeurs dès la fin des années 80.

◆ **Serge Gadal**



**AUGUSTO PINOCHET**  
Michel Faure  
Perrin  
384 p. - 24 €

# Les Essais



Éditorial

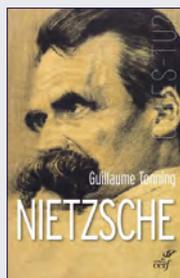
Par Rémi Lélian

## La symétrie de la peur

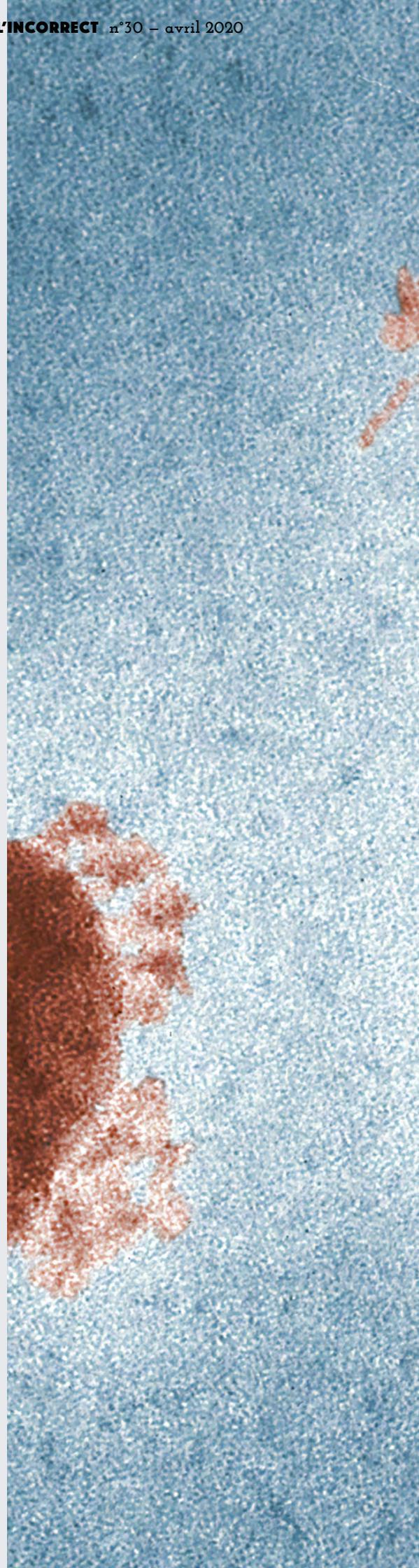
**T**out le monde a peur. Chacun d'entre nous s'en arrange comme il peut, soit par le déni, soit par la crainte d'une apocalypse à laquelle il faudrait se préparer. À l'heure du confinement généralisé en France, de la distance sociale, et de la mort qui frappe, la peur commande à la fois notre instinct et notre raison laquelle, choisissant d'y céder ou non, le conforte ou l'infirmes. Ce n'est ni bien ni mal, c'est ainsi, seuls sont sereins les rares qui peuvent évaluer et connaître, qui peuvent prédire ce qui va arriver et qui se souviennent du passé – Dieu seul en fait, dans son immense solitude, ne connaît pas la peur. Pour nous, c'est une autre affaire, déjetés hors de son giron, parce que pour nous, pour le dire comme Nietzsche qui lui-même faisait référence à Hegel, Dieu est mort : nous ne connaissons plus rien, ni l'avenir ni le passé non plus ; sans connaissance aucune, pas même celle de notre ignorance, nous nous tenons devant l'événement qui provient comme devant une toile trop grande pour que nous puissions en comprendre le dessin ; untel scrute un détail pour se rassurer, mais son voisin en observe un autre qui l'affole, c'est que l'instinct chez l'homme commande le sens, et que du haut de notre seule hauteur il n'existe pas de faits, seulement des interprétations !

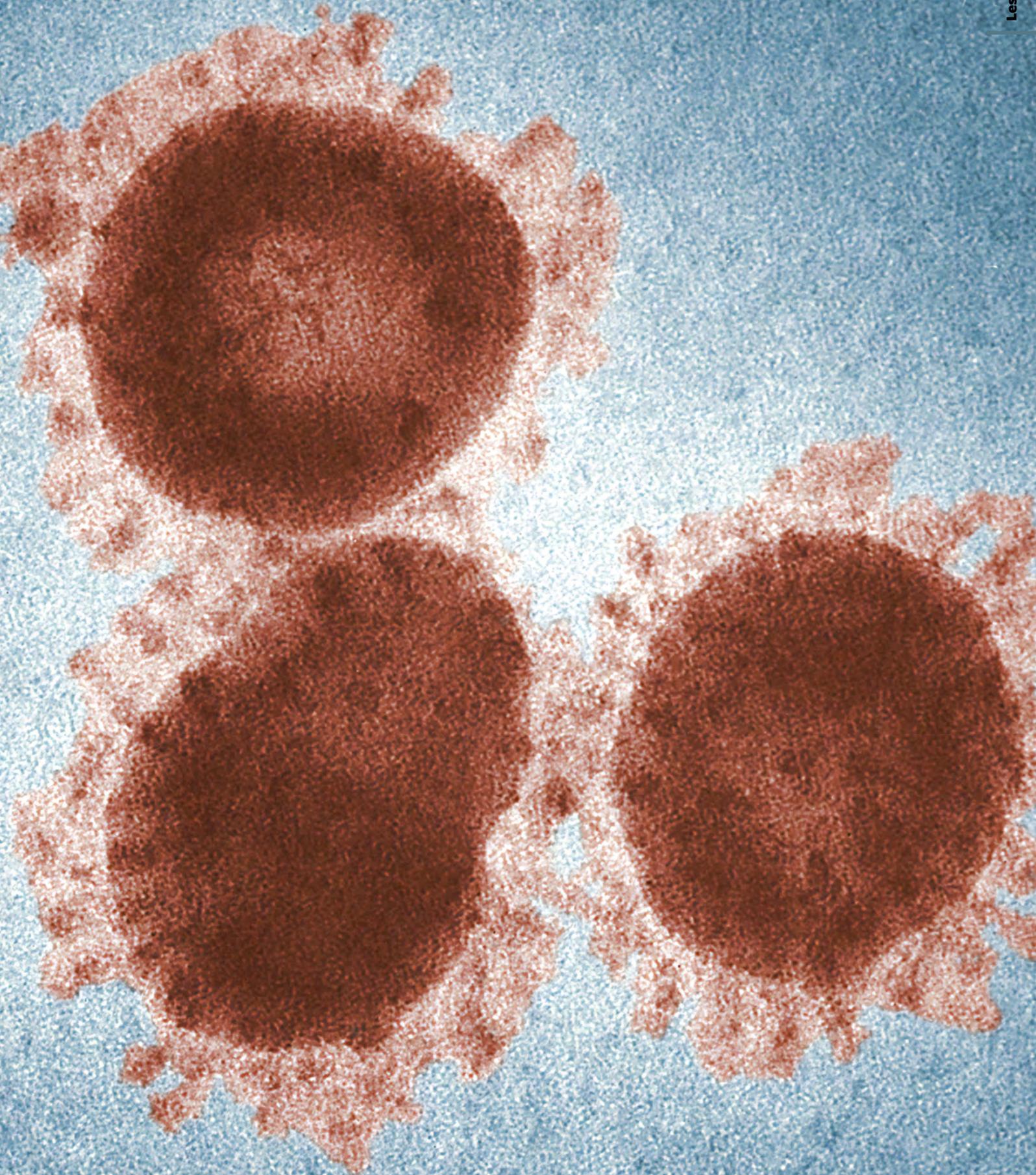
**Le confinement, l'ambiance *Walking Dead* à bas bruit, que nous imposent tout à la fois la maladie et l'incompétence de nos dirigeants** nous offre l'occasion de méditer sur cette peur qui peut prendre la forme du déni comme celle de la prophétie auto-réalisatrice et qui à la fin nous donne la mesure du chaos du monde. Car la peur n'est jamais rien d'autre que le sens qui se reconquiert, et qui se débusque tant bien que mal. Elle est aussi condamnée à ne donner rien d'autre qu'elle, elle est, comme la religion pour Nietzsche, une maladie des yeux qu'on ne réfute pas. Dès lors, elle s'affronte au sens qu'elle veut découvrir, sans se soucier plus jamais de la vérité, devenue connexe et bien en peine de satisfaire notre volonté de puissance, synthétisée dans les deux attitudes contradictoires, et pourtant similaires, de ceux qui emplissaient les parcs à l'aube de la quarantaine et de ceux qui se calfeutrent depuis deux mois déjà. Il s'agit de s'inquiéter ou de se rassurer, rien d'autre...

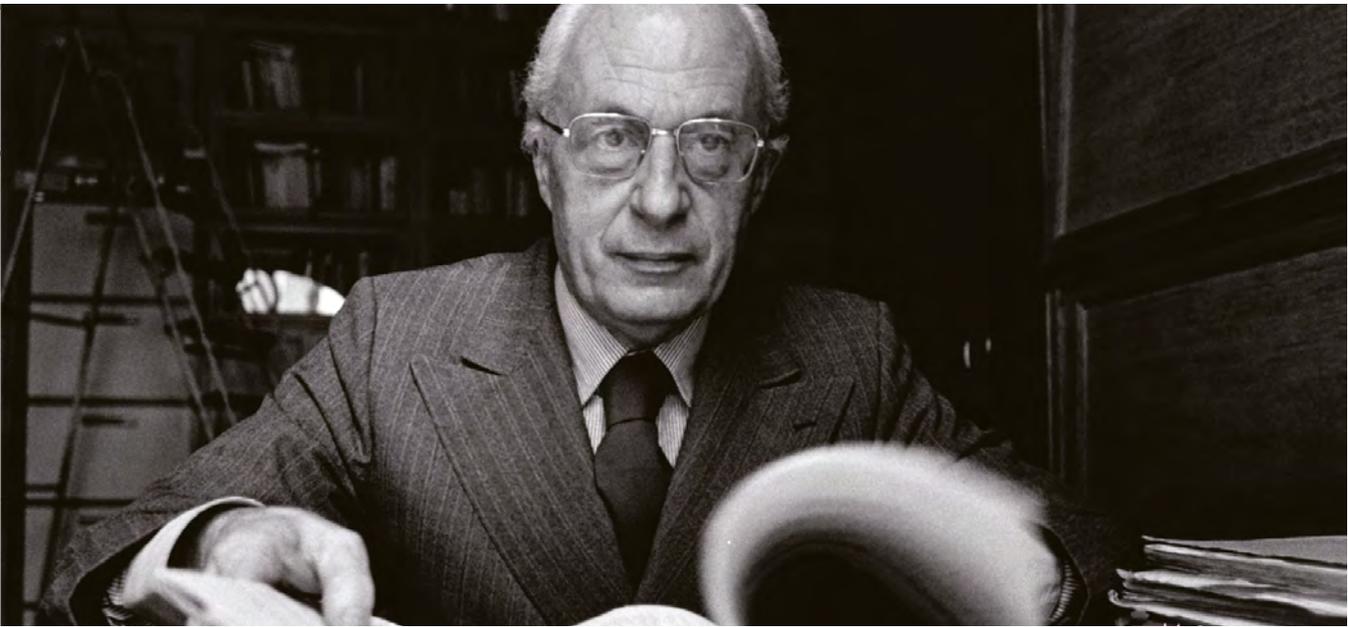
On aurait tort de reprocher au commun des mortels ce genre d'attitude, car le troupeau dont nous sommes ne sait rien faire d'autre que de céder à la peur en s'y livrant ou en la conjurant, mais il n'y a pas en matière de crise, d'équilibre de la peur, ni de juste milieu : sont dignes seulement ceux qui agissent et qui posent un acte, c'est-à-dire ceux qui se placent au-delà de la crainte dans la perspective de l'action. On jugera alors, après coup, parmi nos médecins et nos politiques, ceux qui auront eu le courage d'agir sans se laisser vaincre par ce qu'ils croyaient craindre ou ne pas craindre. ♦



**NIETZSCHE**  
Guillaume  
Tonnin  
Le Cerf  
186 p. - 14 €







Guillaume Gros

# Philippe Ariès, historien traditionaliste libre

Enseignant à Toulouse, **Guillaume Gros** est l'auteur d'une thèse sur la trajectoire de l'historien **Philippe Ariès** (1914-1984), de l'Action française à l'EHESS. Il vient de publier un recueil d'articles de ce pionnier de l'histoire des mentalités au sujet duquel il anime un site internet : [philippe-aries.histoweb.net](http://philippe-aries.histoweb.net)

**Ami du philosophe Pierre Boutang, Philippe Ariès expliquait que « si on voulait écrire l'histoire de l'Action française, il faudrait d'abord relire tout ce qui a été écrit sur Port Royal ». En quoi cet esprit libre est-il resté fidèle à l'école fondée par Charles Maurras ?**

On peut distinguer plusieurs types de fidélités dans son itinéraire. La première pourrait être une fidélité affective comme il l'évoque, certes dans *Un Historien du dimanche*, en 1980, avec Michel Winock mais surtout dès 1954, dans l'un de ses ouvrages les moins connus, *Le Temps de l'histoire*, qui est tout à la fois une réflexion sur sa vocation d'historien au contact de la politique et une réflexion épistémologique. Comme il le confesse dans un chapitre intitulé « Un enfant découvre l'histoire », sa sensibilité d'historien a été façonnée par l'imaginaire de sa famille royaliste et catholique.

A cette fidélité affective, s'est imbriquée celle plus politique et plus construite du militantisme de l'Action française à la fin des années trente notamment aux étudiants d'Action française. Il y noue des relations d'amitié très fortes avec Pierre Boutang, François Leger et Raoul Girardet avec lesquels il s'efforce, après 1945, de rénover l'héritage de l'Action française, notamment à la *Nation française*

entre 1955 et 1966 où il publie plus d'une centaine d'articles sur les thèmes les plus divers, rassemblés dans *Le Présent quotidien* (Le Seuil, 1997). Mais la guerre d'Algérie divise la bande de copains autour de la question du soutien à De Gaulle : alors que Pierre Boutang et Philippe Ariès le soutiennent dans l'espoir d'une solution « Comte de Paris », les autres fondent *Esprit public*, un journal proche de l'OAS. Ce qui n'empêche pas Philippe Ariès d'écrire aussi des articles très antigaullistes entre 1961 et 1963...

Enfin, indissociable des deux précédentes, on peut citer la fidélité intellectuelle via la culture traditionaliste et le cheminement par l'histoire qui chez Philippe Ariès est un choix existentiel.

**On sent chez Philippe Ariès la même passion que Fernand Braudel portait à la « grammaire des civilisations ». Quelle parenté établir entre l'auteur de *La Mort en Occident* et l'école des Annales ?**

En réalité, il n'y a pas de liens directs ou institutionnels, puisque Philippe Ariès n'appartient pas à l'université, avant la fin des années soixante-dix ! N'oublions pas qu'il n'est pas historien de métier mais responsable d'un service de documentation à l'Institut de Recherche sur les Fruits et Agrumes dont il informatisa les bases de données ! C'est bien



« Sa pratique de l'histoire le conduit à découvrir ce qu'il nomme une histoire souterraine, plus culturelle, qui s'inscrit dans un temps long : ainsi se détache-t-il de la politique tout en restant dans la notion d'héritage. »

**Guillaume Gros**

son œuvre qui en fait un pionnier dans la lignée des Annales de Marc Bloch ou Lucien Febvre.

S'il serait trop long d'évoquer son projet historique, on peut dégager quelques lignes de force. Alors qu'il a été dans sa jeunesse, un admirateur d'une histoire conservatrice telle que pratiquée par un Jacques Bainville ou un Pierre Gaxotte, pendant la Seconde Guerre mondiale, sa pratique de l'histoire le conduit via la découverte de la démographie à l'origine de son *Histoire des populations française et de leurs attitudes devant la vie*, à découvrir ce qu'il nomme une histoire souterraine, plus culturelle, qui s'inscrit dans un temps long : ainsi se détache-t-il de la politique tout en restant dans la notion d'héritage.

Comme le montrent les chroniques rassemblées dans *Pages retrouvées*, c'est dans des revues de droite des années cinquante, sans lien avec l'université, que Philippe Ariès se fait alors le promoteur d'une histoire plus civilisationnelle, plus structurelle qui donne une épaisseur au temps dans ce qu'il nomme la longue durée. Par le biais des sociabilités des salons de Daniel Halévy ou de Gabriel Marcel, il met un pied dans l'édition, reprenant, chez Plon, une collection alors dirigée par l'orientaliste René Grousset, « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui » qu'il ouvre aux autres disciplines des sciences humaines et où il s'illustre en publiant le premier livre de Michel Foucault *Folie et déraison, histoire de la folie à l'âge classique* (1961) ! Une aventure éditoriale qu'il poursuit, toujours chez Plon, avec Robert Mandrou et la collection « Civilisations et mentalités ».

En fait, c'est grâce à la dynamique des rééditions de ses livres au Seuil dans les années soixante-dix qu'il intègre l'École des hautes études en sciences sociales, en 1978, temple de la Nouvelle histoire héritière des Annales.

**Le recueil que vous publiez montre son intérêt pour des grandes figures européennes : Charlemagne, Charles Quint, Machiavel, Louis XIII. Philippe Ariès n'évacuait donc pas l'importance de la décision politique dans l'Histoire ?**

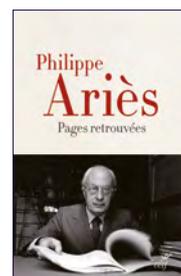
Vous avez raison. Philippe Ariès s'est converti aux problématiques de l'école des Annales en réaction à l'extrême politisation de sa jeunesse qui allait de pair avec une passion pour les grandes figures de

l'histoire de France et de l'histoire européenne auxquelles était liée une véritable obsession pour la chronologie, les arbres généalogiques dont il tapisait les murs de sa chambre ! Sa prise de distance avec cette histoire politique, consubstantielle de sa volonté de sortir de l'engagement politique sans renier sa culture traditionaliste est donc davantage une mise à distance de la chronologie ou du rôle des grands hommes mais en rien une négation. D'ailleurs, il n'hésite pas à louer *Une Histoire des Français* (1951) de Pierre Gaxotte qui va dans ce sens. Cependant, la figure de Louis XIII, racontée par Victor-Lucien Tapié, est légitime, à ses yeux, dans la mesure où l'auteur l'évoque dans un contexte civilisationnel et culturel plus large intégrant les éléments politiques, religieux, sociaux, économiques et culturels : « Ainsi replongé dans son milieu, le « grand homme » - homme d'État, homme de pensée - reprend une importance que lui conteste l'historiographie contemporaine. » Autrement dit, pas de biographies d'hommes d'État sans l'outillage mental des historiens des Annales !

**Philippe Ariès s'affirma toute sa vie comme traditionaliste. Quel sens donnait-il à cette dénomination ?**

Précisons d'abord qu'il se méfiait tout autant des conservateurs que des progressistes : son traditionalisme est non-conformiste. En outre, c'est dans le contexte du culte béat du progrès des Trente Glorieuses, qu'il transfère dans sa pratique de l'histoire ce qu'il demandait jadis à la politique. C'est pourquoi, les thèmes de son œuvre touchent à des questions essentielles. Dans un article de la revue *Anthinea*, en 1973, il définit ainsi ce qu'il entend par traditionalisme : « Un attachement sentimental au passé, mais aussi, et cela est important, la conviction très profonde, viscérale chez quelques-uns, qu'il avait existé dans ce passé des sociétés libres, à tendance anarchique, variées, denses des cultures régionales et populaires avec leurs langues, leurs coutumes, leurs couleurs, que ces sociétés et ces cultures étaient menacées de disparaître par la centralisation politique et l'uniformisation des techniques. » Ce qui fait la force de l'œuvre de Philippe Ariès, aujourd'hui plus que jamais, ce sont ses thèmes (la démographie, les attitudes devant la vie et la mort, le rôle de l'enfance et l'affectivité dans la famille, la vie privée) qui nous donnent des clés pour comprendre le présent.

◆ **Propos recueillis par Jérôme Besnard**



**PAGES  
RETROUVÉES**  
Philippe Ariès  
Le Cerf  
304 p. - 24 €

# FOUREST CONTRE LA GAUCHE



Caroline Fourest  
**GÉNÉRATION  
OFFENSÉE**  
De la police de la culture  
à la police de la pensée

**GÉNÉRATION  
OFFENSÉE**  
Caroline Fourest  
Grasset  
160 p. – 17 €

**C** Caroline Fourest est à gauche un cas un peu à part. Nonobstant ses parti-pris qui parfois lui font voir, parce qu'elle en est convaincue, des choses nettement moins évidentes qu'elle voudrait bien le faire croire, elle incarne une certaine mesure qui la protège de la dérive totalitaire incarnée par cette gauche que les Américains ont appelée « la gauche identitaire ». C'est justement cette « gauche identitaire » que Caroline Fourest s'attaque dans son livre *Génération offensée* ; cette gauche qui se bat moins pour obtenir des droits, qu'elle a, reconnaissons-le, souvent obtenus, que pour faire taire ses adversaires, donc tous ceux qui auraient le malheur de vouloir la contredire. Paradoxalement, alors qu'on aurait pu imaginer que cette gauche militante combatte principalement l'extrême droite voire la droite, c'est la gauche universaliste d'une Caroline Fourest qu'elle semble désormais désigner en premier lieu comme l'ennemi à abattre, les autres ayant déjà été repoussés par delà les limbes de l'audible en matière de débat culturel.

**Les raisons de cette rage qui font qu'une Caroline Fourest apparaît plus détestée encore dans ses rangs que parmi ceux de ses adversaires**, s'explique, selon nous, pour au moins deux raisons. La première : cette gauche offensée en permanence a évolué dans un milieu confiné depuis plusieurs années sans jamais rencontrer la moindre contradiction. À force de ne plus s'interroger sur rien et de se positionner sans cesse comme appartenant au camp du bien, elle a fini par troquer le débat au profit de la lutte à mort, cherchant moins à répondre aux arguments de ses adversaires qu'à les anéantir. La seconde tient à l'aspect radical de cette gauche offensée et révolutionnaire – contrairement à Caroline Fourest qui, elle, à force de subtilités et de réserves devant certaines doxas, finit par passer pour une droite tardive auprès de n'importe quel gauchiste enragé.

La révolution est l'un des présupposés de la gauche radicale, l'une de ses façons d'envisager le monde, plus encore qu'une bataille pour l'égalité ou pour l'accession au droit. Elle ne veut pas entrer dans le jeu politique, mais reformater le monde à la mesure de son idéal. C'est ce qui échappe fondamentalement à Caroline Fourest. Pour elle, la lutte ne vaut que pour plus de justice, ou pour moins d'injustice, c'est selon, et l'action n'a vocation qu'à cela, changer les choses en mieux, le débat figurant une des formes de l'action. Pétrie dans ses réflexes politiques, elle ne s'aperçoit pas qu'elle parle plus de morale que de politique, que l'évolution des mœurs qu'elle prône ne

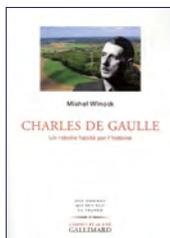
peut avoir lieu, comme aucun progrès moral, dans le cadre d'un affrontement politique, mais seulement par infusion lente au sein de la société. Autrement dit, Caroline Fourest dans le portrait terrifiant qu'elle dresse de cette génération, des universités telle que celle d'Evergreen aux USA en passant par les Indigénistes en France, ne voit pas que cette gauche qu'elle critique incarne aussi le fruit pourri d'une gauche revendicatrice qui a cru dans l'activisme militant trouver la formule définitive de la politique. Sans doute existe-t-il, bien sûr, des causes qui nécessitent un engagement excédant le débat poli, ainsi, on imagine bien qu'il n'était pas évident pour un noir américain, avant l'abolition de la ségrégation, de débattre posément avec un membre du Ku Klux Klan, sauf que dans ce cas nous n'étions plus dans le registre politique puisque celle-ci ne peut avoir lieu qu'entre égaux et qu'un individu privé de ses droits et de ses devoirs est exclu de fait de la sphère politique. Du reste, on voit mal quel type de ségrégation, en France, depuis les cinquante dernières années aurait pu justifier un activisme brutal, voire des revendications telles que celles des noirs américains...

**C'est là la part la plus intéressante du livre de Caroline Fourest**, de signaler que ces nouveaux militants qu'elle critique n'ont jamais connu de cause à défendre qui outre-passe le cadre politique et qu'ensuite, en refusant le débat au profit de la mise à mort, ils refusent l'universel, condition même de la politique. En effet, si l'on ne

discute qu'avec des égaux, sachant que personne n'est fondamentalement l'égal de quiconque, le débat politique requiert un peu d'imagination pour se mettre à la place de celui auquel on s'oppose. Précisément parce que le politique en appelle à l'universel, il oblige à sortir de soi, à ne plus penser uniquement en terme de droit, mais en fonction d'un bien commun à l'intérieur duquel chacun pourra se retrouver. Que cette génération offensée, comme le remarque à juste titre Caroline Fourest, s'attaque en premier lieu au domaine artistique, interdisant à un acteur de jouer autre chose que ce qu'il est en réalité (une femme ne pourra pas incarner à l'écran une lesbienne si elle ne l'est pas), dévoile la volonté malade de retourner à une grégarité dont on sait qu'elle amorce, en politique comme ailleurs, toujours le pire. Rien que pour avoir mis cela en lumière, le livre de Caroline Fourest mérite d'être lu. ♦ **Rémi Lélian**

**À force de ne plus s'interroger sur rien et de se positionner sans cesse comme appartenant au camp du bien, cette gauche offensée a fini par troquer le débat au profit de la lutte à mort, cherchant moins à répondre aux arguments de ses adversaires qu'à les anéantir.**

## UNE SYNTHÈSE GÉNÉRALISTE POUR UN SUJET IMMENSE



**CHARLES DE GAULLE, UN REBELLE HABITÉ PAR L'HISTOIRE**  
Michel Winock  
Gallimard  
128 p. - 14,50 €

Disons-le tout de suite, l'ouvrage de Michel Winock sent un peu le livre de commande, le livre anniversaire où, célébrations aidant, un éditeur ne prend aucun risque à publier un opuscule supplémentaire sur le grand homme de la Libération. Alors pourquoi en parler, me direz-vous ? Peut-être d'abord si vous n'avez pas été convaincu par le biografilm de Gabriel Lebomin, cherchant à humaniser le Général dans les jupes de tante Yvonne. Peut-être aussi, qu'au regard de ses successeurs, vous cherchez à retrouver dans la geste gaullienne la stature des hommes d'État que vous ne retrouvez plus dans l'énarchie gestionnaire. Peut-être enfin, en ces temps de triste confinement, aspirez-vous au verbe gaulliste, inimitable, notamment par son caractère rassembleur et mordant. À toutes ces raisons, valables, je me permets d'en ajouter deux. Tout d'abord, le livre est une synthèse, certes généraliste, mais qui souligne les points saillants de la personnalité politique du général et de son action, solidement ancrée dans un pragmatisme qui n'exclut pas une puissante philosophie de l'Histoire. Chemin faisant, il restitue au plus grand nombre la pensée gaullienne par des chapitres thématiques intelligents tout en interrogeant en creux la difficulté française à jouer des outils de la démocratie parlementaire. Enfin, en cette année de commémoration, vraisemblablement altérée par la crise sanitaire actuelle, toute publication sur Charles de Gaulle mérite d'être mise en lumière, surtout lorsqu'elle est le fait d'historien solide comme Michel Winock. Elle invite à s'immerger dans l'oeuvre colossale d'un homme extraordinaire qui, lecteur maurassien, patriote ardent, républicain de raison comme le souligne l'auteur, a su, le temps d'un règne somme toute assez bref, panser les cicatrices françaises issues de la Révolution française et projeter le pays vers un horizon enviable, à la fois universel et solidement ancré dans les racines de notre histoire, de notre culture. En ces périodes de doute, où l'influence occidentale, singulièrement française, semble manquer de souffle, l'ombre puissante de l'homme du 18 juin reste l'antidote indispensable à l'abatement. ♦ **Jean Dy**

## PLAIDOYER POUR UNE HISTOIRE DE L'IGNORANCE

Avec cette « histoire de l'ignorance », Alain Corbin ouvre un champ nouveau de la recherche historique. Il ne propose pas une véritable histoire de l'ignorance, au sens d'une somme historique, mais simplement cette ouverture, d'où les derniers mots du livre : « J'ai conçu ce petit livre comme un plaidoyer en faveur d'une histoire de l'ignorance ». Cet essai vif, nourri d'un immense savoir et en même temps accessible à chacun est paru début mars, alors que la pandémie s'étendait, montrant combien notre ignorance est toujours grande et donc, en effet, combien il est devenu nécessaire que nous connaissions ce que furent nos ignorances passées. Aucun présent ne peut bâtir de futur sans compréhension de ce qu'il a ignoré hier. Corbin part de « *La faible connaissance de la Terre au siècle des Lumières* », ne tombant jamais dans l'idéologiquement correct. Le premier chapitre porte sur les représentations du tremblement de terre de Lisbonne. Il montre ensuite « *Le recul de l'ignorance* », difficile avant 1850, plus rapide jusqu'à 1900. Alain Corbin parle de l'âge de la Terre, de sa structure, des pôles, des montagnes, des volcans, des abysses, du ciel, des glaciers, des expéditions maritimes, des nuages, de la « *mer libre du pôle* » qui inspira tant de romanciers, à commencer par Jules Verne. Un voyage passionnant, inscrit dans cette histoire des représentations et des sensibilités dont Alain Corbin fut un des pionniers. ♦ **Matthieu Baumier**



**TERRA INCOGNITA, UNE HISTOIRE DE L'IGNORANCE**  
Alain Corbin  
Albin Michel  
290 p - 21, 90 €



## L'ÉTAT OU LA RAISON

**LE MYTHE DE L'ÉTAT** ♦ Ernst Cassirer ♦ Gallimard ♦ 405 p. - 13,90 €

Néo-kantien majeur et défenseur de la raison contre la révolte romantique, Cassirer, avec ce livre testament, tente d'écrire la généalogie du totalitarisme. Pour lui la toute puissance de l'État provient d'un remplacement de la raison par le mythe auquel on se soumettra. C'est que pour Cassirer, la raison implique la liberté, tandis que le mythe, dans lequel chacun se réfugie en temps de crise, autonomise le pouvoir ; la puissance alors seule, dénuée de liberté, signant la définition authentique de la tyrannie. ♦ **R.L.**

Le Lac aux oies sauvages  
de Diao Yinan





## Éditorial

Par **Romaric Sangars**

# À marée basse

**A**vec le confinement, les rues, les routes, les grandes artères de nos villes se sont asséchées. Ces grands flots ont cessé, de véhicules et de personnes dont le sac et le ressac berçaient le flâneur épris des plages urbaines, lui dont l'œil glissait, curieux, d'une carrosserie blessée à l'énigme d'un visage. Chacun, chez soi, aperçoit maintenant, par échos réguliers, l'image des monuments abandonnés ; le silence règne, à peine quelques vrombissements aléatoires, comme le dernier repli des vagues. La mer s'est retirée.

À cette ascèse contrainte, nous dit-on, trouvons un emploi judicieux ! Très bien. Pourquoi ne pas en profiter pour jouer à la roulette russe ? Je vois deux avantages à la propagation d'un tel loisir : premièrement, voici le moyen le plus rapide de retrouver des sensations fortes même sans quitter sa chambre. Deuxièmement : la mortalité du covid-19 s'en trouverait diminuée, relativement parlant, grâce aux 17 % du barillet de 6.

**Je fais du mauvais esprit ? Oui. J'adore.** Ne me remerciez pas. Vous avez des légions de crétiens payés par vos impôts pour faire le bon, et qui sont mauvais pour le faire. Et puis je ne trouve pas que le bilan soit réjouissant, ni même pédagogique. La mer s'est retirée, que reste-t-il ? Les supermarchés, Amazon, Netflix et les réseaux sociaux. Tout ce qui est lourd, générique et vulgaire a tenu le choc. Ça ne donne pas envie de s'épargner ou d'épargner qui que ce soit.

La vie qu'on étouffe pour mesures sanitaires, on n'en retrouve qu'un mauvais remugle dans les séries bas-de-gamme ou les polémiques et confessions virtuelles, ce faux flux, nerveux et fade, qu'on nous intube pour nous faire croire qu'on respire encore. Mais il y a bien des espaces où la vie demeure, comme en des flaques d'argent sur le sable. Dans la Bible, puits sans limite, comme le note Samuel Brussell ; dans le livre d'Ettore Sottsass, *Écrit la nuit*, où la vie rappelle ses qualités : une grande intensité, une grande perte. Tout le reste est spectral. Artificiel et prolongé, prolongé parce qu'artificiel, comme le coma où on nous maintient depuis trop longtemps.

**Il y a un génie italien pour saisir la vie, pour la brandir comme un serpent fuyant, gueule ouverte. Francesco Forlani le démontre à la suite des plus prestigieux de ses compatriotes.** C'est le moment, à marée basse, d'observer ces belles vipères ondulant sur le sable. De nous rappeler, avant que la mer remonte, ce qu'est l'essence vitale. Alors nous nous jetterons sur la vague, demain, avec plus d'adresse. Ce qui est, en effet, la seule manière que nous pourrions avoir de donner un sens personnel à cet emprisonnement, au-delà du sens civique.

À marée basse, on y voit plus clair, c'est vrai. Ceux qui nous agaçaient sont devenus insupportables, d'autant que nous donnent des leçons ceux dont l'impéritie nous a amenés là. Les mêmes ténors médiatiques couvrent toutes les ondes. Aucun zinc ne les contredit. Les lois d'exception confèrent plus de pouvoir que jamais aux irresponsables qui ont rendu fatales les lois d'exception.

Pourtant, chargées par certains livres, certains films, certaines musiques, il se pourrait qu'outre les corps, les âmes aussi se forment une immunité. Et qu'elles reviennent demain intraitables dans le choc permanent des vagues. Voilà l'autre guérison pour laquelle nous prions. ♦

*Avec **Par-delà la forêt, mon éducation nationale**, Francesco Forlani transforme son expérience de professeur en méditation cocasse, poétique et métaphysique sur la vie, les rapports humains et les arbres que nous sommes tous.*

Francesco Forlani

## Un poète Italien sur l'estrade



**F**rancesco Forlani est un écrivain italien usant parfois de la langue française et un communiste-dandy membre de « Nazione Indiana » (un groupe d'écrivains italiens vivant à Paris). Ce collaborateur de la revue *L'Atelier du roman* et de *Sud* est encore poète et il publie en ce printemps troublé un récit de son expérience de professeur d'italien à Dreux et Anet, deux petites villes incarnant des aspects opposés de la sociologie française, banlieusards d'un côté, Versaillais de l'autre, tandis qu'une forêt, entre ces deux espaces, permet aux critères sociaux de s'estomper sous la parabole universelle. Une suite d'aperçus, de saynètes, de digressions, offre au lecteur de nombreux détails lumineux et quelques saltos philosophiques qui viennent éclairer un peu mieux l'étrangeté de notre existence. *Par-delà la forêt* n'est nullement un roman de prof, mais un itinéraire poétique qui court de la salle des profs à l'estrade, et des hasards de l'autostop au château de Diane de Poitiers. C'est fin, exquis, piquant, de quoi se déconfiner l'esprit !

**Vous vivez vers la place d'Italie. Un moyen d'être moins exilé ou de l'être davantage ?**

Quand je suis arrivé en France dans les années 90, un ami de mon village d'enfance, près de Naples, m'avait dit : « De toute

façon, Francesco, tu étais exilé ici encore davantage qu'en France ! » « Exilé » est donc pour moi une raison sociale et politique à laquelle je tiens beaucoup !

**Comment vous êtes-vous retrouvé professeur d'italien ?**

J'habitais en France depuis longtemps lorsque j'ai subi un krach financier personnel à la suite de quoi j'ai dû être extradé en Italie. Cela m'a donné l'occasion de travailler à Turin, pour les Jeux olympiques, et d'y rencontrer l'amour. Giulia est toujours ma compagne aujourd'hui, mais il me manquait quelque chose d'ici, c'est pourquoi je suis revenu : cette communauté littéraire qui existe et résiste à Paris mieux qu'ailleurs en Europe. Quand je suis rentré, le premier travail qui s'est présenté à moi pour subvenir à mes besoins, c'était de devenir professeur d'italien, et c'est donc ainsi qu'à cinquante ans...

**Vous êtes devenu un jeune professeur...**

Exactement ! Comme je devais me lever à 4h et effectuer tous les jours deux heures et demi de trajet, il me fallait une sorte de drogue pour tenir à long terme et ne pas perdre la grâce du premier élan. Un jour de printemps, alors que je me trouvais à la gare Montparnasse pour me rendre à Dreux, j'ai vu la solu-



## « “Exilé” est une raison sociale et politique à laquelle je tiens beaucoup ! »

**Francesco Forlani**

J'ai toujours été pris et ça m'a permis de rencontrer certains personnages très intéressants dont je parle dans le roman.

**Votre livre n'est pas un récit linéaire, c'est plutôt une suite de méditations dont la seule trame est intuitive et poétique. En somme, vous êtes le contraire d'un écrivain scolaire !**

J'écris toujours dans des formes assez similaires à celle du « narrat » qui, en France, a été illustré par Antoine Volodine. La langue italienne était le véhicule de ce qu'il se passait en cours, et c'est sans doute pour cette raison que le français s'est alors imposé comme langue romanesque. Seul l'épilogue a été écrit en italien, comme si l'italien devait malgré tout remonter à la surface à la fin du livre. J'avais lu toute une série de livres écrits par des professeurs, mais je me suis rendu compte que, quant à moi, je n'étais pas un professeur à part entière.

**Vous étiez un écrivain qui devient professeur ; non l'inverse.**

Oui, et il s'agissait de définir la juste distance, je voulais explorer ce sujet avec le bénéfice de mon étrangeté, sans être, justement, trop à l'intérieur. Je viens de l'école pasolinienne, du néo-réalisme italien, je crois beaucoup à la voix. Dans le livre, il y a des dialogues avec les profs qui sont des retranscriptions, parce que je les avais carrément enregistrés. Je voulais que ce soit leurs mots. J'ai aussi voulu créer une sorte de dialogue abstrait où je m'adresse toujours à un ou une élève, il n'est pas défini, c'est l'« Élève » qui pourrait condenser tous les autres.

**Vous pratiquez une espèce d'aïkido verbal parfois, en désarmant l'adversaire plutôt que d'entrer dans**

**sa polémique. Je pense par exemple à cette scène où une jeune réalisatrice féministe, lors de la visite d'une exposition, s'insurge contre votre baguette de chef d'orchestre parce qu'elle considère que ce simple accessoire que vous aimez arborer est un symbole abominable de l'oppression patriarcale.**

Dans *L'Art de la guerre*, Sun Tzu explique qu'il ne faut jamais aller sur le terrain choisi par l'ennemi. Beaucoup de conquêtes ont été réalisées par les féministes des années 70, des féministes qui, au sein de mouvements de gauche qui étaient alors très fortement staliniens, étaient justement capables de désamorcer cet autoritarisme latent. Mais nous sommes entrés aujourd'hui dans une dérive qu'illustre bien cet épisode. Cela m'a beaucoup perturbé : comment cette baguette, qui était pour moi, dès l'origine, une baguette de chef d'orchestre, et que les élèves avaient quant à eux perçu comme une baguette de magicien, parce qu'ils pensaient à Harry Potter, pouvait susciter une telle réaction ? Ce qui m'a frappé, chez ces deux jeunes femmes, c'est la tristesse qui émanait d'elles. J'ai vu dans les yeux de cette jeune femme qu'elle voulait cette baguette et qu'elle désirait absolument la briser, et qu'il ne servait à rien de lui servir les discours d'Hélène Cixous, de Deleuze ou de Guattari. Je la lui ai donc donnée avec une condition : qu'elle ne la casse qu'après mon départ. Et quand nous sommes sortis avec mon ami, nous les avons découvertes toutes les deux, elle et son amie, assises sur un trottoir, ma baguette brisée à leurs pieds, empreintes d'une tristesse qui m'a fait beaucoup de peine...

**La parabole de la forêt traverse tout le livre, représentant autant l'homme qui est un**

tion quand, soudain, je me suis rappelé qu'avant d'être un professeur, j'étais aussi un écrivain. J'ai alors éprouvé un grand désir de raconter ce monde, d'autant qu'il est finalement assez méconnu du grand public.

**Vous avez enseigné dans deux petites villes, Dreux et Anet, qui représentent deux visages très différents de la sociologie française...**

Oui, et avec des vases communicants, la forêt, entre autres, qui sépare ces deux villages. Il y avait aussi un dispositif de déplacement qui était assez romanesque. N'ayant pas de permis de conduire, et vu qu'il n'existait aucune navette pour relier les deux établissements où j'enseignais, je faisais régulièrement du stop. C'était assez drôle, je pense, pour les automobilistes, de voir ce professeur en costume lever le pouce devant le château de Diane de Poitiers.



**arbre aux racines célestes ; les élèves qui, hormis les amoureux et les querelleurs, portent la même « couronne de timidité » que les arbres qui n'empiètent jamais sur leurs voisins ; et puis, plus tragique, l'anecdote de cette professeur qui s'immole par le feu, comme un arbre incendié par le désespoir.**

Je suis quelqu'un de métropolitain, même si j'adore Rousseau, mais j'étais fasciné par les arbres, alors j'ai fait beaucoup de recherches sur le sujet, visité des expos, et puis je crois que c'est le côté dantesque de l'histoire, la nécessité à travers l'arbre, de se trouver un guide. Cette histoire se trouve d'ailleurs être très « communiste-dandy ».

### **Qu'est-ce qui vous permet de la caractériser ainsi ?**

Comme le raconte très bien Michéa dans *L'Enseignement de l'ignorance*, l'idée que le refus de l'autorité appartiendrait au discours anarchiste est complètement fausse ! Bakounine, le plus grand anarchiste de tous les temps, quand il se rendait chez un cordonnier, ne prétendait pas savoir fabriquer des chaussures aussi bien que lui et il s'en remettait à sa compétence et donc à son autorité en la matière ! Le monde de l'école est un dialogue infini entre, d'un côté, la liberté, celle qui provient de l'amour des choses qu'on veut transmettre et, de l'autre côté, l'autorité nécessaire pour mener à bien cette transmission. Je parle dans mon livre de cette étrange similitude entre Maria Montessori et Céline.

### **On apprend d'ailleurs que Montessori, dont le nom est aujourd'hui associé à la pédagogie soixante-huitarde la plus permissive, a d'abord bénéficié d'un fort soutien de Mussolini !**

Avec la réforme Gentile, du nom du ministre de l'Éducation de Mussolini, la méthode Montessori a d'abord été considérée comme l'avant-garde de l'éducation fasciste ! Mais cette espèce de méthodologie cognitive ne restera pas longtemps en faveur, et, dès les années 30, Maria Montessori devint indésirable pour le régime et fut contrainte de quitter le sol italien.



### **PAR-DELÀ LA FORÊT**

Francesco Forlani

Léo Scheer  
154 p. - 16 €

**« J'ai éprouvé un grand désir de raconter ce monde, d'autant qu'il est finalement assez méconnu du grand public ».**

**Francesco Forlani**

**Votre livre porte une vraie grâce, une véritable espérance, qui ne naît pas, pourtant, d'un relativisme quelconque. Tout est pris en compte des difficultés de la situation scolaire actuelle, mais votre recours se situe ailleurs, à l'écart des statistiques, dans des possibilités lumineuses qui se révèlent en dépit du contexte.**

J'aime profondément le travail d'enseigner car c'est vraiment être dans le monde et être utile au monde. Certainement qu'il y a une sorte de transfiguration que je rapporte dans mon livre, mais une transfiguration qui n'est pas forcément d'ordre littéraire. Un homme et une femme qui se rencontrent et tombent amoureux vivent bien une transfiguration, et ce n'est pas proprement littéraire, ce n'est pas une fiction. Il se passe la même chose dans mon livre, ce n'est pas un mensonge littéraire mais l'ambition d'aller au-delà de la réalité, de regarder plus loin, d'explorer l'ombre. Un ami m'a confié que parmi la littérature de profs, c'était la première fois qu'il lisait un livre où l'on ne voyait pas un professeur se mettre en position de juger le monde, mais se positionner comme quelqu'un parmi d'autres, recevant des gens arrivés de toute la France pour se retrouver dans une banlieue assez difficile. Ayant fait une école militaire à Naples, cela m'a rappelé l'époque où j'étais au collège. On y rencontra des formes de solidarité qui se faisaient sur la parole donnée, sur l'honneur, sur toute une série de valeurs qui sont toujours vues comme de droite, mais qui, à mon sens, appartiennent à l'humanité entière et révèlent l'attention envers l'autre. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**





## LE DERNIER ÉCRIVAIN MAUDIT

Le *Journal* de Richard Millet est comme un roman de Richard Millet, non parce que sa vie est un roman, mais parce que Richard Millet n'est pas un homme : c'est un écrivain. Tout son journal parle de cette « *maudissure* », selon son expression de patois limousin, sensible dès le premier tome (1971-1994, alors qu'il a 18 ans) et qui le poursuit : une incapacité à être dans la vie, parce qu'il est entièrement enseveli dans la langue, et dans la musique, autre langage. Cesar Pavese a écrit le *Métier de vivre* ; il s'est suicidé. Quant à Richard Millet, il est aussi hanté par la mort et voué à une solitude existentielle. En ces années 2000 à 2003 où tout semble lui sourire (il quitte P.O.L pour Gallimard, publie *La Voix d'alto*, écrit son grand œuvre *Ma Vie* parmi les ombres, est invité en Allemagne, au Liban, en Suède, est traduit, commenté, etc.), le lecteur assiste pourtant à son impossibilité d'être-là, d'être un homme public, mais aussi un mari et père de famille (sa deuxième fille naît, sa femme le soutient malgré ses aventures). Écrivain catholique, il est, comme un Jouhandeau, sans cesse tenté par la sensualité et la beauté. Une jeune femme croisée dans le métro suffit à lui tirer des larmes ; le recours au Prozac éteint l'appel de la chair mais brise son élan vital. À date régulière revient ce mot terrible, seule notation du jour noir : « *Effondrement* ». Le travail le sauve et l'anéantit. Les livres lui sont le seul remède ; la phrase de Proust, un baume salvateur.

Son *Journal* se lit comme une passion où Richard Millet se peint en martyr à qui la sainteté sera

**Son *Journal* se lit comme une passion où Richard Millet se peint en martyr à qui la sainteté sera toujours refusée.**

toujours refusée. Banni par son époque, vouée au nihilisme qu'il combat de toutes ses forces en des pages prophétiques (c'est écrit il y a vingt ans et cela semble d'aujourd'hui), Richard Millet ne peut espérer son salut que dans la postérité. Son journal est écrit pour ses filles, dit-il, parce que l'écrivain reste un homme, malgré tout. Lucide et sans complaisance : peut-on lui reprocher de se complaire dans sa monstruosité d'écrivain ? Ce serait ignorer que les vrais écrivains sont les victimes d'un don qui les oblige et les sépare des hommes comme d'eux-mêmes. « *Personne ne témoigne pour le témoin* », écrivait Paul Celan : le *Journal* intranquille de Richard Millet tente de réparer cette injustice. ♦ **Camille La Hire**



**JOURNAL -  
TOME III  
(2000-2003)  
Richard Millet  
Pierre-Guillaume  
de Roux  
314 p. - 25 €**



Ettore Sottsass

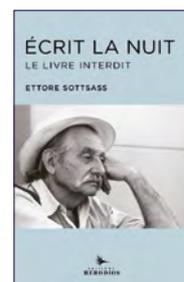
# Littérature mélancolique pour designer flamboyant



Créateur et designer mythique des années 60 à 80 de l'ancien siècle, **Ettore Sottsass**, qui nous quitta en 2007, est aussi un écrivain de grande race. Avec *Écrit la nuit*, publié par les jeunes éditions Herodios, les Français peuvent enfin découvrir ses pages aussi subtiles qu'éblouissantes.

**A**rchitecte, designer et figure de proue des modernités radicales des années psychédélics, Sottsass fut un immense inventeur de formes qui renouvela le quotidien par des objets surprenants, pop, acidulés, dont le plus célèbre est demeuré sa célèbre machine à écrire « Valentine » qu'il dessina pour Olivetti. Ce qu'on savait moins, en France, c'est que le fondateur mondialement connu du Groupe Memphis savait aussi frapper des phrases en virtuose. Avec *Écrit la nuit*, l'artiste détonant se fait nostalgique, rassemblant des souvenirs, sur-

tout amoureux, à un rythme trépidant, dans une tornade sensuelle, mais sous un voile funèbre. « *J'ai toujours trouvé qu'il y avait dans la vie une sorte d'hystérie, c'est précisément pour cela que c'est la vie. Je n'ai jamais su, jamais compris comment l'inscrire dans un programme qui permettrait d'envisager l'avenir.* », nous livre-t-il entre quelques voyages, plusieurs croquis admirables, des détails scintillants, des passions et des déchirures. Pas de méthode, en effet, mais la vie vibrante à chaque ligne et son arrière-goût tragique. Du très grand art. ♦ **Romarc Sangars**



**ÉCRIT LA NUIT, LE LIVRE INTERDIT**  
Ettore Sottsass  
Herodios  
104 p. – 16 €

### S'il fut un designer mondialement célèbre, Sottsass a-t-il été reconnu comme écrivain, du moins en Italie ?

Sottsass était connu et admiré pour les nombreux articles qu'il publiait dans des revues de haut niveau, dont la sienne, *Terrazzo*, inspirée par la revue française *Verve* et fondée avec sa femme Barbara Radice. La publication de ses articles – véritables bijoux d'intelligence et de style – en livres aujourd'hui chez Adelphi, à la suite de son autobiographie, ne font que renforcer sa valeur d'écrivain en Italie.

### Pouvez-vous nous décrire le livre entier dont est extrait *Écrit la nuit*, le livre interdit, et nous dire pourquoi cette sélection ?

*Écrit la nuit* se compose de trois parties : « Pensato di notte » (Pensé la nuit), « Autobiografia come testamento » (L'Autobiographie comme testament) et « Il libro illeggibile » (littéralement, en italien, « Le Livre illisible » – qu'il n'est pas possible de lire –, qu'on a choisi de traduire par « Le Livre interdit »). C'est le souci du risque économique qui a dicté le choix d'Herodios de se limiter à publier la troisième partie du livre ; mais bien sûr, cette partie pouvait se lire indépendamment du reste et l'on s'est dit que c'était un moyen de faire connaître Sottsass – l'homme et l'écrivain – aux lecteurs francophones. Comme tous les grands livres autobiographiques (on pense à Ruskin, à Burgess, à Naipaul, à Brodsky...), plus l'auteur en dit sur sa vie, plus il enrichit et comble le lecteur. Je me souviens d'avoir découvert *Écrit la nuit* dans une librairie de Trente, par une journée caniculaire de l'été 2010, et d'avoir lu le livre d'une traite dans ma chambre sur les hauteurs de la ville. Le souvenir de ma rencontre avec Sottsass était très présent au cours de cette lecture : j'entendais la voix de l'homme – tellement vivante – avec qui j'avais parlé. Ce livre est « le grand livre que tout homme porte en lui, à savoir l'histoire de sa vie », comme l'écrivit Thomas Gray. Sottsass raconte, dans *Écrit la nuit*, les mille faits de son enfance en Autriche puis à Turin, ses années de soldat pendant la guerre, sa rencontre avec Fernanda Pivano, la grande traductrice qui lui fera rencontrer les poètes et écrivains de la *beat generation* dont il se sentira proche, son travail d'architecte designer où il s'essaie à toutes les formes, à tous les matériaux, mais ce qui bouleverse le lecteur ici, c'est l'unicité d'une expérience humaine, d'une vie hors du commun, dans laquelle souffle un vent de liberté, de sen-

sualité, de sincérité à la limite du dicible. La partie publiée en français porte plus particulièrement sur des événements marquants de sa vie amoureuse, tout en étant liée, comme toujours chez lui, à son travail, à ses voyages, à ses découvertes.

### Il y a un ton très singulier, chez Sottsass, un mélange d'humilité, de nostalgie et de flamboiement sensuel. Est-ce l'influence

#### beatnik mâtinée de vieille Europe ?

Sa voix est unique, il est vrai : elle ose l'accent de l'authenticité et de l'intimité, en quoi il brise un tabou social. La vieille Europe qui aurait jeté un pont vers l'Amérique, peut-être.

### Sottsass paraît prôner une modernité au sens vital, mais tout à fait dépourvue d'arrogance.

Sottsass était viscéralement moderne en ce sens qu'il était d'une curiosité quasiment sans limites, qu'il désirait tout expérimenter. Mais il était trop intelligent pour tomber dans le piège du modernisme. Dans « Pensé la nuit », il écrit : « *Quand le futur devient le présent, le futur tel qu'on l'imaginait n'est plus le futur, il n'est pas même le présent. Il est déjà le passé.* » Il aurait pu dire, comme le peintre Mario Radice : « *Avant-garde est un mot ridicule, un mot idiot, parce que c'est un mot militaire. En art on ne dépasse jamais rien. Ce qui est beau est beau pour l'éternité* ».

### Pouvez-vous nous rappeler les conditions de votre rencontre ?

J'avais, au cours d'une de mes escapades milanaises, découvert un petit livre de Sottsass à la librairie Hoepli et j'eus un coup de foudre pour l'auteur. Je réussis à téléphoner à son atelier et il

me donna rendez-vous chez lui, dans son appartement du quartier de Brera pour le lendemain, dimanche de Pâques de 1996. Nous passâmes deux heures à bavarder très naturellement sur l'état du monde, le sens de la vie, etc. Il me montra des exemplaires de sa revue culte *Terrazzo*, qu'il publia de 1987 à 1996 et qui abordait tous les domaines de l'art liés à l'architecture. Je publiai un portrait de cette rencontre dès que je lançai la revue *Le Lecteur*, quelques mois plus tard.

### Quelle image conservez-vous d'Ettore Sottsass ?

L'image d'un homme et d'un artiste dans le sens le plus noble. ♦ **Propos recueillis par R.S.**

## Samuel Brussell

### « Sottsass était viscéralement moderne, mais trop intelligent pour tomber dans le piège du modernisme »



C'est pour en savoir plus sur cette mystérieuse célébrité que nous avons posé quelques questions à l'écrivain et éditeur **Samuel Brussell**, qui lui avait consacré un beau portrait dans *Généalogie de l'ère nouvelle* (Grasset) et a participé à l'édition d'*Écrit la nuit* aux côtés de **Philippine Cruse**.

## Recours au poème

Par **Gwen Garnier-Duguy**

### « UN JOUR MERVEILLEUX VIENT DE COMMENCER »



#### LA NAGEUSE DÉSOSSÉE LÉGENDES MÉTROPOLITAINES

Linda Maria Baros

Le Castor Astral

100 p. – 12 €

Avec l'hiver et la pandémie fleurit avant l'heure une voix solaire que l'on n'avait plus entendue depuis 2009, celle de Linda Maria Baros, où passent, avec sa *Nageuse désossée*, les remous des *Légendes métropolitaines*. La poétesse, prix Apollinaire 2007, avec ce cinquième recueil, ingère la ville comme si c'était le monde, et à travers son athanor en tire une quintessence qui, par-delà les turbulences qu'elle affronte, laisse des traînées conjuratrices pour nos corps malmenés.

« *Le matin, comme une crypte, se mure sur la ville. / Une vibration profondément vissée / dans le béton précomprimé de l'atmosphère. [...] Mais sous les enseignes des hôtels - des urètres de néon / savamment tressés -, commence à couler l'argent, / par vagues, orné d'éléments de sûreté. / Il transperce les membranes. / La ville de béton s'accouple avec la ville de chair.* »

Sept parties puissamment métaphoriques composent ces légendes métropolitaines : *Le macadam, Les murs, Les toits, Les ponts, Les souterrains, Les banlieues et Les voies périphériques*. La langue de Baros sublime les événements et les repères qui sont les nôtres dans cette ville-monde où une lutte acharnée se joue par le corps, par la chair, entre l'humanité et l'environnement hostile qu'elle a elle-même fabriqué.

La place du poète, ici, est fragile mais, toute désossée que soit la nageuse, c'est-à-dire la part rêvée de notre être, elle a cette capacité de laisser des signaux d'or qui peuvent guider notre conscience.

« *Demain / Tu ne trembleras plus comme une aiguille dans un pissoir. / Tu les libèreras pour qu'elles nagent à nouveau, / le long des grands boulevards, tels des crustacés roses / détachés de la lumière du soir.* » ♦

## LI SLIMANI LI BOUCOUP SOUFFERT

Leïla Slimani a obtenu le Goncourt à trente-cinq ans pour son deuxième livre, *Chanson douce*, publié en 2016. Elle a déjà été jouée à la Comédie-Française, et le président Macron en a même fait sa représentante personnelle pour la francophonie. Ne lui reste plus, en somme, qu'à séduire l'Académie française : pour cela, rien ne vaut le genre historique ! La voilà donc qui publie un premier tome (trois sont prévus !) sur l'histoire de sa famille franco-marocaine, depuis les années 40. *Le Pays des autres* remplit sa mission à merveille : ennuyer le lecteur tout en enfilant des perles sur « l'horrible » colonisation (dixit dans un entretien). Bientôt elle écrira sur le viol des femmes dans les cavernes du paléolithique. Le féminisme littéraire a bon dos, car il voile ici une fois de plus l'indigence d'une écriture scolaire et laborieuse, et des dialogues plats comme une limande. Slimani, après ses petits romans sur la sexualité libérée et une *baby-killer*, à défaut de mûrir, prend un sacré coup de vieux.

♦ **Marie di Méco**



#### LE PAYS DES AUTRES

Leïla Slimani

Gallimard

368 p. – 20 €

## CHIC ET NONCHALANT

Amoureux fou de la Havane, le narrateur, qui est (ou n'est pas) Thierry Clermont, y multiplie les séjours. Musique cubaine, femmes, souvenirs littéraires, il flâne sur les traces de Robert Desnos, venu assister en 1928 au 7<sup>e</sup> Congrès de la presse latine, en compagnie de Vaudoier, Fernand Gregh et Jérôme Tharaud. Débordement de noms propres, tableaux mélancoliques, anecdotes, morceaux d'histoire littéraire, ce récit est une grosse malle de voyage bourrée « *d'instants défunts, d'images enfouies, de fruits pourrissants de l'oubli* », bref, un « *baroque bordello* » ensoleillé, enfumé, distingué. C'est chic, très érudit, follement évocateur, comme si l'auteur avait capturé l'esprit de La Havane pendant un siècle, pour le condenser dans un flacon. Desnos est le héros principal, mais on croise Morand, Alejo Carpentier, Hemingway, Sartre et cent autres, ce qui fait de ce livre un *Who's who* des artistes passés par Cuba. Nonchalamment, en poète alangui, Clermont façonne des phrases parfaites pour ses chutes de paragraphe. On corne une page sur trois, tant il y en a. Celle-ci, par exemple : « *La Havane palpète dans la splendeur du jour au bleu naissant, préparant les excès de midi.* » ♦ **Bernard Quiriny**



#### BARROCO BORDELLO

Thierry Clermont

Seuil

230 p. – 19 €

## DU SOUFRE ET DU STYLE



**ÉLOGE ÉROTIQUE DE RICHARD M.**  
Mariia Rybalchenko  
Pierre-Guillaume de Roux  
96 p. - 14,50 €

Dans cette époque à la plaisante stéréophonie, il n'est pas que des Vanessa Springora qui relatent l'autre côté d'un amour avec un écrivain célèbre et sulfureux. Et heureusement, il ne s'agit pas toujours d'un revers obscur, ou d'une prédation à sens unique (puisqu'au fond, une liaison équilibrée n'est jamais qu'une prédation réciproque). La jeune Ukrainienne Mariia Rybalchenko débute en littérature sous le signe d'une double provocation, celle, d'abord, d'un éloge érotique de son amant au milieu des procès multipliés; celle, ensuite, de paraphraser le titre de l'essai par lequel cet amant, Richard Millet, avec son *Éloge littéraire* d'Anders Breivik, connut l'opprobre médiatique et la mise à mort sociale. Encore faut-il, après ces bravades inaugurales, être en mesure de relever le défi ! C'est chose faite. Mariia Rybalchenko nous offre un texte d'une maturité étonnante, et si l'on y retrouve quelques échos des grands livres de son amant, ce mélange d'angoisse, de solitude, de désir, de vertiges et de références bibliques, elle ne fraye pas moins sa propre voie, âpre, brillante, incisive. Récit d'une relation en exil géographique et en décalage humain, cet éloge érotique comporte quelques observations saisissantes, de beaux dialogues, des flambées charnelles. Le dénuement et le dénudement y sont le prélude d'un autre luxe. ♦ **Romarc Sangars**

## ICÔNE À DÉVOILER



**ZIBALDONE**  
Giacomo Leopardi  
Allia  
2398 p. - 39 €

Excellente idée que celle de l'éditeur Allia qui republie le *Zibaldone* de Leopardi dans une version rehaussée d'or et de pourpre. Leopardi, le poète bossu, fait partie de ces figures des lettres tutélaires dont l'Italie a le secret. Sainte Beuve déjà se lamentait qu'il fut si tragiquement inconnu en France alors qu'il était peut-être le plus grand poète transalpin depuis Dante. Aujourd'hui on salue bien volontiers sa portée philosophique : la pensée leopardienne porte en germe, près d'un siècle plus tôt, les attermoissements de Nietzsche et de Schopenhauer. Leopardi, monstre de science, polymathe, mais aussi rêveur, c'est la silhouette infiniment fertile du poète créateur de monde et de sens. On le compare tour à tour à Novalis, à Pascal, à Montaigne, pour cette faculté à dissenter sur tout, pour cette fureur poétique qui embrasse le monde dans sa totalité, pour ce geste absolu de l'étreinte littéraire qui reconfigure le réel à chaque instant. *Zibaldone*, mot italien intraduisible peut s'entendre comme littéralement un « chaos écrit » : c'est le formidable journal d'une âme qui analyse, ausculte et « ouvre la jouissance des infinis souvenirs ». Amateurs d'Onfray, passez votre chemin : ici la pensée est brute, outrancière et en ébullition constante. ♦ **Marc Obregon**

## SUICIDAIRE ET PSYCHÉDÉLIQUE



**VIE À VENDRE**  
Yukio Mishima  
Gallimard  
272 p. - 22 €

Inédit en français jusqu'à aujourd'hui, *Vie à vendre* est un livre à la fois typique et singulier dans l'œuvre de l'écrivain-samouraï. Singulier, parce que, publié en 1968, il possède la tonalité et la désinvolture de cette époque prônant l'amour-libre et les psychotropes. Typique, parce que Mishima n'y met pas moins en scène ses obsessions : le choc d'Éros et Thanatos, l'oscillation entre absurdité et transcendance, fût-ce sur un rythme pop, tout en raillant au passage la pusillanimité des hippies. Un homme de 27 ans, Hanio, croit voir un jour les mots imprimés sur la page d'un journal se disperser comme des colonies de cafards. Tout perd alors sa saveur, il tente de se suicider, se rate, et a soudain l'idée beaucoup plus originale de mettre sa vie en vente. Le voici alors précipité dans une suite de missions suicidaires, dans les bras de femmes névrosées ou assoiffées de sang et dans les rets d'une mystérieuse organisation secrète. D'une maîtrise admirable, ce « roman d'aventures psychédélique », comme le définit l'auteur, est une pépite rare. ♦ **R.S.**

## Les Grandes questions de L'INCORRECT

# L'AVANT-GARDE VIENT-ELLE DE MOURIR AVEC GENESIS P-ORRIDGE?

Genesis P-Orridge a quitté cette planète samedi 14 mars à New York, des suites d'une leucémie. **Admiré par un public restreint, il aura été, durant un demi-siècle, un personnage majeur de la « contre-culture ».** Né à Manchester en 1950, hostile à une société coupable selon lui de brimer l'expression de son moi authentique, il s'investit très jeune dans le *body art* et forme **Throbbing Gristle** dans les années 70, le premier groupe de musique dite « industrielle », puis *Psychic TV*. Gourou dans l'âme, il fonde sa propre secte : le « *Temple of the psychic youth* » au sein de laquelle il orchestre des rituels occultistes inspirés de Crowley et d'Osman Spare. Dans les années 90, il contribue à la diffusion de l'*acid house* et des *free parties* et du piercing, puis, banni du Royaume-Uni après de nombreux scandales, il s'installe en Californie, le paradis des *freaks*. Là-bas, tombé amoureux de **Lady Jaye**, il monte son ultime performance : devenir le sosie de sa propre femme et former une seule et même entité baptisée « pandrogynie ». Quelques opérations plus tard, il s'estime parvenu à ses fins et vit heureux jusqu'à la disparition de Lady Jaye en 2007. Voilà, à grands traits, les principales étapes d'une trajectoire hors du commun. Mais pourquoi donc, s'étonneront à raison les honnêtes gens, **François Gerfault** tient-il à évoquer la mémoire d'un tel dégénéré ? Mais parce qu'il incarne au sens le plus complet du terme une certaine aventure artistique et spirituelle, celle de l'avant-garde pop qui, dans les années 70 du siècle précédent, rejoua en mode mineur l'avant-garde élitiste qui, du futurisme au surréalisme en passant par DADA, avait illuminé le début du XX<sup>e</sup> siècle. Il est du plus haut intérêt de disséquer ce nouveau cadavre, pour que l'on sache qui inviter à l'enterrement. **Est-ce celui de toutes les avant-gardes ?**

## OUI. ET LE TECHNO-CAPITALISME A AVALÉ ET DÉPASSÉ LA CONTRE-CULTURE

Genesis P-Orridge, défenseur jusqu'à la paranoïa de la liberté individuelle – en cela très influencé par Burroughs – mena, à sa candide et jusqu'au-boutiste façon, une révolte contre notre monde standardisé peuplé d'« hommes unidimensionnels ». « *Nos ennemis sont plats!* » avait-il coutume de hurler. Mais sa destinée fut tragique : à son insu, il fut rapidement débordé par un monde encore plus mutant que lui. Du pouvoir, il se faisait une représentation très stéréotypée, toute imprégnée de la vulgate foucaldienne qui a cours depuis un demi-siècle. Cette représentation était, à l'époque, déjà dépassée et se maintint en partie grâce à Margaret Thatcher, dont l'autoritarisme « old school » put, un temps, laisser croire à sa validité. Pendant ce temps-là, en souterrain, le techno-capitalisme, inlassablement, remodélait nos valeurs et conditions d'existence. D'une certaine manière il dépassait sur sa gauche la contre-culture. En transformant son corps pour ressembler à sa femme, Genesis croyait s'opposer à des injonctions conformistes. Aujourd'hui, il fait figure de précurseur du « *je deviens qui je veux* » imposé par le nouveau pouvoir. ♦

## OUI. ET P-ORRIDGE EN FUT LE DERNIER GOUROU

Certes, l'œuvre de P-Orridge fut une émanation du gauchisme culturel mais d'un « gauchisme » qui n'avait oublié ni ses classiques ni sa part d'ombre : Marcuse, Reich, Foucault mais également Burroughs, Bataille, Sade, le surréalisme, l'occultisme... Un « gauchisme » qui savait nous renseigner sur le fond trouble de la psyché-humaine qu'il tentait de regarder en face pour mieux la domestiquer. Bref, un « gauchisme » aux antipodes de toute beauferie festivist, sans la moindre complicité avec le pouvoir. Surtout, comme André Breton et quelques autres, P-Orridge fut une de ces personnalités magnétiques qui apparaissent tous les trente ans et, en les polarisant, révèlent les plus créatifs d'une génération. Sans lui, jamais Coil, Current 93, Nurse with wound n'auraient vu le jour ; et l'on tait encore son influence sur Ian Curtis. ♦

## OUI. TOUS CEUX QUI SUIVENT SONT DES FAUSSAIRES

P-Orridge était un personnage de JG Ballard. Il fallait le voir, lors de sa dernière apparition scénique à Paris, en juillet 2017, triste baleine à tête de concierge, susurrant de pauvres airs psychédélics en chaloupant au milieu d'une poignée de fans pâmés. Sa vie toute entière fut une performance enracinée dans un univers personnel. Tous ceux qui se proclameront ses continuateurs trahiront leur âme de faussaires. Une époque se clôt, deux camps se départagent : celui des grands brûlés, qui auront mené jusqu'au désastre leur aventure personnelle – à leur tête P-Orridge, en face, ceux qui rentabilisent leurs foudrues de jeunesse et, feignant d'ignorer l'évolution du monde, amassent honneurs et pouvoir – parmi eux, Virginie Despentes et ses « douches de thunes », Pacômev Thiellement et ses espègleries bon garçon, mille autres rebellocrates, tous pontifiant du côté des médias de grand chemin, de l'université, des juges et de la police. ♦

## OUI. IL N'Y A PLUS DE CENTRE, DONC IL N'Y A PLUS DE MARGE

Une ère amorcée avec les premiers accords du Velvet Underground et la popularisation des œuvres de Burroughs s'achève, ère durant laquelle la pop culture s'intoxiqua lentement, connut des paroxysmes inédits, glissa dans l'ombre et la marge, tous lieux défendus qu'on habille encore du terme flatteur d'*underground*. La mort de P-Orridge signe la fin de ce qu'on appela jadis la contre-culture dont le rôle historique est désormais accompli. D'ailleurs, celle-ci serait-elle encore possible dans notre monde virtuel, réticulaire, horizontal, sans relief, grouillant d'une plèbe numérique biberonnée à la « positive attitude »? Où trouver la marge dans un monde dépourvu de centre? Quelle part d'ombre dans un village global régi par la transparence? Quelle place pour la liberté dans un monde sournoisement hostile à toute réelle singularité? Ces questions, l'honnête homme du XXI<sup>e</sup> siècle ne peut les esquiver. P-Orridge était en guerre, or, un théâtre des opérations, par définition, est toujours mouvant, *a fortiori* celui d'aujourd'hui qui assimile toutes ses contestations, même les plus folles. Dans un monde qui tend à ressembler à une interminable saison de *Black mirror*, il y a urgence pour les mauvais sujets à expérimenter d'autres tactiques de choc. ♦

The Revolutionary Army of the infant Jesus

# La révolution sera spirituelle ou ne sera pas !



Le groupe anglais de néo-folk contemplative et synchrétique nous délivre deux nouveaux disques en ce printemps. **Entretien exclusif avec un groupe aussi rare qu'iconique.**



he Revolutionary Army of the infant Jesus (en référence au groupement terroriste dans le film de Luis Buñuel, *Cet Obscur objet du désir*) s'est formé il y a trente-cinq ans à Liverpool autour de Leslie Hampson et Paul Boyce. On les classa « néo-folk et post New Wave mystique qui aime jouer avec les symboles » aux côtés de Dead Can Dance, Current 93 ou Death In June, mais ce projet musical échappe pourtant encore à ces bornes, aussi génériques soient-elles. Sans qu'ils ne prétendent à aucun prosélytisme, RAIJ utilise des icônes orthodoxes et toute une imagerie chrétienne au sein d'un projet multimédia où se mêlent les influences d'Andrei Tarkovski, d'Henry

Gorecki et d'Arvo Pärt, pour nous offrir du moins une expérience artistique en phase avec notre inconscient collectif chrétien. La sortie de *Songs of Yearning*, un album qui explore les souvenirs et la culture de l'Europe de l'Est, qui évoque la compassion et la rédemption, suivie de celle de *Nocturnes*, constitue une occasion que nous ne pouvions laisser passer de nous entretenir avec Leslie Hampson et Paul Boyce. Une rencontre d'autant plus privilégiée que, lors de la publication de leur précédent album, ils n'avaient livré qu'une unique interview au journal anglican *Church Times*. Tentons de lever le voile sur l'un des groupes les plus mystérieux des trois dernières décennies.

#### **Quel est votre rapport à la religion ?**

RAIJ n'est pas explicitement un projet chrétien, le nom du groupe vient d'un film séculier. Les membres de RAIJ croient en des religions différentes, certains n'en ont aucune, mais nous sommes intéressés par l'exploration de toute une diversité d'influences qui, pour la plupart, s'inscrivent dans une perspective pan-européenne. Nous nous sommes inspirés de nombreuses influences culturelles et spirituelles des religions orthodoxes de l'Est, ainsi que du bouddhisme, de l'islam et d'autres voies encore. Nous avons une conception éclectique de la construction d'une identité, qui d'une diversité va vers une solidarité humaine commune.

#### **Pouvez-vous définir la dimension spirituelle de votre musique ?**

Notre musique est une tentative de créer un espace pour une activité plus proche de la méditation que de la prière. Nous parlons souvent de « la quête du silence » dans le sens où nous tentons de nous diriger vers l'épuration autant que faire se peut. Ce processus a pris de l'ampleur au fil des années. Nous

essayons de créer un espace qui favorise l'expérience la plus intime possible.

#### **Le monde du rock et de la pop flirte souvent avec l'univers du satanisme. Comment trouvez-vous votre place dans cet air du temps si volontiers nihiliste ?**

Nous ne cherchons pas à être, à représenter ou à influencer quelque mouvement que ce soit. Je ne pense pas que nous ayons notre place dans l'air du temps. Nous n'avons jamais visé ce but et souvent nous avons été surpris des étiquettes que l'on a collées sur notre travail. Nous travaillons principalement à l'écart des autres, des mouvements et des genres – encore davantage s'ils sont actuels. Le mouvement dangereux vers des politiques populistes a des conséquences dans la culture contemporaine et nous essayons de nous positionner vis-à-vis de ce phénomène autant que possible. Quand nous enregistrons notre premier album nous avons passé un an dans un studio basé dans la cave d'un ami du groupe et nous pouvions faire tout ce que nous voulions. Nous étions authentiquement en train d'expérimenter la création musi-



« Nous ne résistons à rien, mais nous visons à interrompre la consommation effrénée de musique ».

**The Revolutionary Army of the infant Jesus**

cale tandis que notre musique est désormais bien plus consciente et focalisée. Quand nous sommes arrivés avec notre premier album, nous ne savions absolument pas s'il pourrait susciter un quelconque intérêt. Il s'est avéré que nous sommes devenus très rapidement les chéris de divers mouvements underground que nous ne connaissions même pas. On nous a inévitablement comparés à d'autres groupes alors que, encore une fois, nous n'avions avec eux aucun lien particulier.

**Vous êtes connus pour ne pas apprécier les exercices promotionnels...**

Nous ne voulions pas être emportés par ce que vous pourriez appeler le « marketing ». Pour ainsi dire, nous sommes satisfaits quand le travail parle de lui-même. Nous ne voyons pas ce que nous pourrions ajouter de plus pour justifier ce que nous enregistrons. Nous sommes devenu un peu plus ouverts ces dernières années, bien que nous restions peu à l'aise avec ça. Si nous avons pu expliquer notre démarche jusqu'à un certain point, nous avons souvent été mal interprétés. Nous sommes heureux d'être découverts, à partir de là, nous ne faisons pas beaucoup d'efforts supplémentaires.

**Song of Yearning est un album en plusieurs langues et semble se situer à la confluence de différentes cultures européennes.**

*Song of Yearning* est délibérément vaste dans ses références et nous croyons que les thèmes que

nous y abordons sont universels. Nous ne résistons à rien, mais nous visons à interrompre la consommation effrénée de musique. Nous célébrons et prônons une diversité culturelle et spirituelle; ainsi que l'illumination, la plénitude émotionnelle et la fin de la souffrance.

**« Celestine » et « Songs of Yearning » sont deux titres chantés en français. Qu'est-ce qui vous inspire l'usage de notre langue ?**

Notre travail s'inspire souvent d'un point de référence qui actionne ensuite un processus de composition plus collectif. Nous nous servons de toute une palette de langues, tout comme nous employons différents instruments et des références culturelles hétéroclites. Nous utilisons souvent le français en partie parce que c'est une langue dont nous trouvons la forme belle et qui s'accorde très bien à notre travail. Nous sommes également influencés par de nombreuses personnalités françaises, et pour cet album nous avons été chercher clairement du côté d'André Breton et d'Érik Satie. Travailler avec une langue qui n'est pas la nôtre nous permet de suivre une approche moins littérale dans notre exploration des sens et des histoires, ce que nous considérons comme un bénéfice sur le plan créatif.

**Sur l'album *Nocturnes*, il est question d'un état de rêve ainsi que d'un « état limpide de conscience ». Faites-vous référence à la prière méditative du père Thomas Keating ?**

Il ne s'agit pas d'un écho conscient des idées de Keating. Nous avons compris que nous développons nos idées pour *Songs of Yearning* en même temps qu'un certain nombre de morceaux émergeaient. Quand nous avons commencé à les réunir, nous nous sommes rendus compte que nous explorions les mêmes thèmes que Keating, mais avec une perspective plus personnelle. Ces titres étaient d'avantage fragiles, intimes et songeurs. Ils semblaient pouvoir être décrits comme des pensées nocturnes, des visions et des rêves – mais il y a également une clarté consciente et parfois une histoire tangible.

**Qu'avez-vous appris des réactions de vos auditeurs ?**

Vous ne serez pas surpris d'entendre que nous ne cherchons pas à engendrer des réactions mais plutôt à faire des connexions. Nous aimons l'idée décrite par Grotowski sur le passage de la frontière entre l'artiste et le public. L'essence de l'art réside dans sa faculté à faciliter les contacts entre les gens. C'est ce contact que nous cherchons à explorer à travers notre travail. La proposition d'un groupe de thèmes, d'idées, de symboles et d'images qui peuvent avoir un effet direct pour l'auditeur. ♦ **Propos recueillis par Jean-Emmanuel Deluxe**



**SONGS OF YEARNING  
NOCTURNES**  
The Revolutionary Army of The Infant Jesus  
Occultation  
Recordings ♦ 14 €

## PASSION BRICOLAGE



**PUT THE SHINE ON**  
CocoRosie  
Marathon Artists  
14,99 €

Les sœurs Bianca (Coco) et Sierra (Rosie) Casady reviennent après cinq ans d'absence avec un septième album qui ne manquera pas de fédérer. Formé en 2003, le duo CocoRosie s'est illustré dans une musique qualifiée de freak folk, mélangeant pop, blues, electronica, hip hop, chant lyrique, noise et à peu près tout ce que

les filles trouvaient à portée de mains, fabriquant des sons à partir d'objets du quotidien, en plus de pianos, de harpes et autres beatbox humains, sans oublier des collaborations avec Devendra Banhart, entre autres. Un joyeux bordel arty et psychédé pour un résultat pas nécessairement toujours renversant, mais ayant le mérite d'aller de l'avant. Récemment frappées de mille maux, les Américaines sortent ici de leur torpeur et proposent un album vaguement tourmenté qui devrait réconcilier les fans de la première heure et ceux venus sur le tard, via quelques pubs notamment. Côté titres remarquables on relèvera *Restless*, *Smash my head* et *Where did all the soldiers go* qui fonctionnent du premier coup. Le reste convaincra sans mal les disciples de bricolage branchouille. ♦ **Alain Leroy**

## PURE FRENCH BLACK METAL



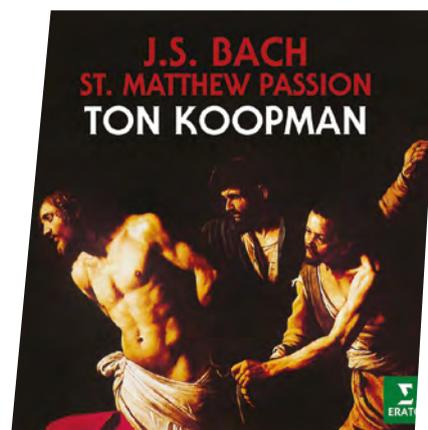
**ULTIME ÉCLAT**  
Glaciation  
Osmose Production  
10 € (CD)  
22 € (Vinyle)

Glaciation est de retour avec un tout nouveau line-up dans lequel on ne retrouve plus que Rose Hreidmarr de la formation originelle, et le groupe nous livre un deuxième album tout en froideur. Si la direction musicale de cet opus est plus traditionnelle que celle, tout à fait expérimentale, de *Sur les Falaises de Marbre*, on retrouve toujours la voix iconique de Hreidmarr soutenue par une instrumentation au cordeau. De la première à la

dernière piste, *Ultime Éclat* est un condensé de black metal parfaitement français qui, contrairement à de trop nombreux groupes de la scène internationale, ne se contente pas de plagier le passé norvégien pour en déglutir une version diluée et dénuée d'intérêt. Un album lourd et oppressant comme les cimes des Alpes, aux textes ciselés et à la production impeccable. Le permafrost peut-il nous sauver du coronavirus ? Une chose est sûre : un album parfait pour cette période de confinement aux allures de fin du monde. ♦ **Alain Blanville**

## Station Opéra

Par **Paolo Kowalski**



## TRÉSOR DU CARÊME

Quelle œuvre emporter dans son désert ? Question cruciale, en ce temps de Carême universel. Une « Passion » de Bach, bien entendu. Vitale comme une Bible. Celle selon saint Matthieu a le rythme serré du récit, la respiration haletante du drame. Un chemin de croix où l'humanité chante le sang de l'Innocent qui l'a rachetée. Une narration à la mesure des créatures, faisant résonner le Verbe dans le silence des cœurs confinés. C'est pour l'homme moderne que Bach semble avoir fait ce miracle : verser le mystère de Dieu sur la misère des hommes, entremêlant évangile et poésie, choral et opéra.

Encore faut-il assumer le spectre infini des lectures possibles. Profondeur ou agilité, solennité ou énergie ? La partition ne contient que l'essentiel. C'est à l'interprète de se frayer un chemin au-delà des signes. Ton Koopman est de ceux qui cherchent la fidélité historique, préférant les instruments d'époque et les formations réduites : pas plus d'une quarantaine de musiciens et d'une trentaine de choristes. La rigueur et la sensibilité de ce maître du baroque ont hissé son premier enregistrement (1993) parmi les versions de référence de la discographie. Au point que Warner Music vient de le rééditer pour les plateformes numériques. On peut regretter une prise de son réverbérée, ou rêver d'un timbre plus charnu pour la voix d'alto. Mais les autres solistes sont de bout en bout expressifs et touchants, les chœurs font preuve d'une cohésion sans faille, et les musiciens atteignent un rare équilibre entre vitalité et gravité, faisant de l'écoute un bouleversant moment de prière. ♦

**ST. MATTHEW PASSION** – Johann Sebastian Bach,  
Ton Koopman, direction musicale  
Amsterdam Baroque Orchestra

Warner Classics / Parlophone Records Limited (2h 44)  
Amazon Music, Apple Music

Parce que la pop culture, malgré ses bijoux, est avant tout une sous-culture de masse, il ne faudrait pas oublier de prendre du recul et de la gifler tous les mois. **L'Incorrect** tient à votre hygiène mentale, voici la rubrique **Antipop**

# #ANTIPOP

## Le journal de confinement Un genre de merde

**C**a s'est propagé très rapidement, prenant tout le monde de cours, d'un contaminé à l'autre, sans qu'aucun espace de communication, bien-tôt, ne s'en trouve plus complètement vierge. Quoi ? Le journal de confinement. Après Leïla Slimani dans *Le Monde*, Marie Darrieusecq dans *Le Point*, Cynthia Fleury dans *Télérama*, Wajdi Mouawad pour le Théâtre de la Colline, relayé par *Les Inrocks*, ce sont quantités de diaristes improvisés qui se sont multipliés sur Facebook et ailleurs, faisant du journal de confinement l'exercice obligatoire du printemps 2020. Et cette mode est un véritable cancer.

### MOUAWAD EN PLEIN DÉLIRE

D'abord, non, la tournée mondiale du Covid-19 n'offrira pas au confiné moyen une expérience-limite qui mériterait qu'on la relate pour elle-même. Le point de vue du soignant peut être fascinant, comme celui du patient atterrissant dans un tel chaos, mais devoir rester chez soi ne promet aucune aventure particulière, ni, surtout, aucune épreuve terrible qui transformerait l'auteur, à moins que ce dernier soit tellement dépourvu de vie intérieure qu'il craque face à lui-même, auquel cas nous doutons de sa capacité à verbaliser quoi que ce soit de pertinent. On s'étonne d'entendre le grand dramaturge Wajdi Mouawad en appeler à ses souvenirs de guerre du Liban (plus de 150 000 morts avec quelques massacres infernaux), et se demander s'il verra le prochain été (statistiquement parlant, à 51 ans, Wajdi a 0,4 % de risques de décès, au grand maximum, s'il se trouve infecté par le coronavirus, il semble donc raisonnable de penser qu'il mangera plutôt des fraises que des racines au mois de juin, et l'on s'en réjouit). Susurrant dans son micro sur un ton solennel comme s'il se planquait dans une cave de Dresde durant l'hiver 45, Mouawad commence son

journal après avoir erré hagard une nuit entière dans le bois de Vincennes. Il y a quelque chose de touchant dans cette panique enfantine qui étonne d'autant plus chez un homme ayant connu des conflits historiques, mais loin d'être un moyen de coïncidence avec la Grande Histoire, son journal est un support à l'autosuggestion dramatique qui fleurit son ado gothique en pleine fugue. Il arrive à Wajdi de livrer néanmoins des textes d'une grande qualité, comme celui du jour 4, parce qu'il décide de désertir les circonstances et qu'en partant de rien, dans le vide, comme ça, son talent rayonne. C'est donc précisément parce que ce qu'il écrit alors ne relève plus de l'exercice de confinement, qu'il redevient excellent et cesse de se gâcher dans une posture grotesque.

### LE DEGRÉ 0 DE L'INTROSPECTION

Pour les écrivains ne disposant pas des mêmes capacités lyriques que Wajdi Mouawad, on se confronte, à les lire, surtout à un ennui aggravé par leur platitude stylistique, et l'on mesure bien que l'intérêt de leur démarche est moins de témoigner d'un moment historique où ils ne jouent de toute manière aucun rôle significatif, que de tenter de diluer leur ennui en l'étalant, tout en y trouvant une récompense narcissique. Je voulais bien sûr parler des cas Slimani-Darrieusecq. Enfin, on trouve aussi fréquemment, avec tel ou tel blogueur ou littéraire en herbe, le cas du « confinement-initiatique ». L'auteur se rend soudain compte, à la faveur de cet érémitisme obligatoire, qu'il n'a pas besoin d'autant de vêtements, d'autant de sorties, d'autant d'activités parasites, pour exister ; en somme, lui apparaissent enfin les éléments d'un catéchisme niveau CE2 qui lui inspirent rien moins que cinquante lignes convulsives. On aimerait qu'il comprenne qu'il n'a pas non plus besoin d'autant de lecteurs. ♦ **Romarc Sangars**



## BONJOUR TRISTESSE

Depuis trente ans, les Anglais de My Dying Bride naviguent en tête dans les eaux troubles du doom. À grands traits, ce style aux développements variés, allant du death-metal au goth en passant par le hard-rock façon 70's, privilégie généralement la lourdeur et la lenteur dans une dynamique axée sur la perte, le désespoir et la solitude. Si ces thèmes enthousiasmants ne sont pas exclusifs, My Dying Bride s'est vite imposé comme un des maîtres dans l'art de souffrir en beauté, sans jamais vraiment s'essayer à autre chose ni chercher à renouveler le concept qu'ils ont en grande partie contribué à façonner. Question textes, Aaron Stainthorpe, le chanteur christique particulièrement charismatique, déclarera s'inspirer le plus souvent de la Bible, mais aussi des ruptures du quotidien – les compositions du groupe remuant sans mesure le couteau dans les plaies, visant l'exorcisme à travers une expression débridée de la détresse. Pour ce faire, My Dying Bride a toujours employé les grands moyens : batteries puissantes, guitares massives transpercées de violons ou de violoncelles déchirants, chant guttural et plaintes au bout du rouleau, sans oublier tout un arsenal de riffs et d'arpèges entre mélancolie pluvieuse et marche funèbre. Dans l'esprit de celle de *The Angel and the Dark River* (1995), l'ouverture de ce treizième album suffit à comprendre que My Dying Bride est maître en son domaine – *Your Broken Shore* donne le ton sur ce mode lancinant si singulier, alternant voix claires et voix saturées dans un déluge de cordes poignantes. Tous les ingrédients sont là et le résultat aussi. Pour autant, rien n'était gagné. En plus d'un changement



**THE GHOST OF ORION**  
My Dying Bride  
Nuclear Blast  
14,99 €

historique de label et du départ de deux figures importantes du groupe, Aaron Stainthorpe a dû faire face au cancer de sa fille durant le processus créatif. *I am so tired of tears / Lay not thy hand upon / Lay no hand on my daughter*, déclame-t-il dès la troisième chanson. Si les autres morceaux sont un peu moins accrocheurs ou moins taillés pour la scène, l'ensemble fonctionne malgré tout, avec çà et là quelques respirations bien senties, notamment l'intervention de la néo-folkeuse Lindy-Fay Hella de Wardruna dans *The Solace* ou encore ce *Ghost of Orion* à l'atmosphère inquiétante proche du Bauhaus de *The Three Shadows*. À la fin, en écho au premier morceau, *Your Woven Shore* offre une réponse éthérée – presque apaisée – à cet impeccable déchaînement de tristesse. ♦ **A.L.**

## LE BONHEUR ET SA VOIE



**FOLLOWING THE RIGHT WAY**  
Pierre Marcus  
Jazz Family  
20 €

là. Ainsi ces deux versions de Bulgarian time, traditionnel bulgare réarrangé, où le saxophoniste s'époumone et imite le son d'une gaita – cornemuse bulgare – alors même que le joueur de gaita dépose ses notes tel un saxophoniste sur une partition jazz. Les hommages à Mingus, Pettitford et au « passeur » Chassagnite témoignent que la transmission intergénérationnelle opère. Si Thelonious Monk pouvait savourer son illustre *Bemsha Swing* repensé amoureuxment par Marcus, il lui dirait sûrement qu'il se trouve en effet sur la bonne voie. ♦ **Alexandra Do Nascimento**

Marcus porte l'estocade à l'adage qui veut qu'en art la souffrance soit plus glamour que le bonheur en s'évertuant à repérer la bonne voie en tant que choix de vie. Et Django, en sentinelle, de veiller à ce que les sons vibrent bien en ce sens. *Following the right way* est frais, espiègle, enjoué et ça fait un bien fou. Dans ce troisième album conçu comme un carnet de voyage initiatique, les morceaux subjuguent par l'inventivité et les détails affriolants instillés ci et



## Uptown Lovers

# La nouvelle âme de la soul

Une autoproduction *made in France* empreinte de maturité pour un premier jet digne d'une bonne production à l'américaine. Rencontre avec un duo prometteur, authentique et envoûtant.



**C'**est vivant, audacieux, et sans artifices, ça s'appelle *By your side* et il s'agit du premier album des Uptown Lovers. On y trouve la sobriété d'un son organique, très acoustique, la simplicité des arrangements de Benjamin Gouhier, et, dans cet écrin, le timbre de voix de Manon Cluzel, simultanément grave et éthéré, à la précision redoutable. Doué d'un don de naissance qu'elle a su sublimer par le travail, la chanteuse exploite sa texture sonore à la manière d'une Billie Holiday, incarnée et expressive, et nous fait songer qu'elle pourrait bien combler le vide intersidéral laissé par la disparition prématurée d'Amy Winehouse. En playlist *FIP* et *Nova*, présents à Jazz à Vienne, Crest Jazz Vocal, Rhino Jazz Festival, se produisant à deux, trois, cinq ou quinze musiciens selon les formations, les Uptown Lovers auront quoi qu'il en soit su parfaitement tout orchestrer.

**Comment s'est formé ce projet réunissant une jeune Aveyronnaise élevée à Stevie Wonder et un jazzman multi-instrumentiste lyonnais ?**

**Benjamin Gouhier :** On s'est rencontrés à l'école de musique où j'étais

prof. J'étais en charge des auditions en vue de former au jeu en groupe. Au milieu de candidatures, Manon a débarqué avec son charisme, sa timidité et son accent. Elle était super douée, bosseuse : l'élément rêvé ! En deux mois, plus question de cours, et elle jouait avec tout le monde grâce à sa culture musicale.

**Manon Cluzel :** J'en voulais plus que les autres : ou je faisais du chant mon métier, ou je rentrais élever des chèvres dans l'Aveyron. Hors de question de ne pas y arriver ! Face à l'enthousiasme de Benjamin, je me suis projetée, j'y ai cru. Il s'est ensuivi une admiration artistique mutuelle. Ce groupe, c'est mon journal intime. Un processus de renaissance. Je n'aime pas beaucoup ce terme galvaudé, mais il est juste.

**Qui compose ?**

**B.Gouhier :** C'est une alchimie. 99 % du temps, je propose des riffs et Manon me renvoie mélodie et textes. Pour l'instant ça fonctionne comme ça.

**M.Cluzel :** Les arrangements, c'est Ben. À l'écoute du premier EP, on a eu envie d'étayer en engageant plus de musiciens et c'est lui qui a écrit les partitions pour le quatuor à cordes. On l'a

**« La tendance à l'étirement des morceaux comme dans les années 70 revient en grande force. »**  
**Manon Cluzel**

pensé comme un concept-album. La meilleure écoute, c'est de découvrir l'album dans l'ordre, comme il a été pensé.

**Jamais de doutes ?**

**M.Cluzel :** Si je doute, je reviens à Stevie (Wonder) et ça me remet d'aplomb ! « Dance » dure 7 minutes 36 secondes – dont quatre d'instrumental en pousse rythmique dans un esprit live « wonderien ». La tendance à l'étirement des morceaux comme dans les années 70 revient en grande force, à l'instar de B.C.U.C qui vient de produire un album avec des plages de vingt minutes. C'est une bombe !

**B.Gouhier :** Oui, on est pleinement dans l'esthétique et le format album des seventies, Pink Floyd ou Santana. Les musiciens faisaient leur musique sans

aucune spéculation, elle rencontrait ou pas leur public, c'était de l'expression authentique. De la même manière, on ne cherche pas à créer un genre musical, on cherche à définir notre musique. Et Manon amène quelque chose de vraiment actuel dans son grain de voix, son phrasé et sa façon de le poser sur la partition. C'est sans doute la spécificité la plus significative d'Uptown Lovers.

### Qu'est-ce que la musique pour vous ?

**M.Cluzel:** Quelque chose de viscéral, de vital. Je n'ai pas le choix. Qui a choisi qui ? Aucune idée. C'était obligatoire, par rapport à mon enfance, et puis c'est une échappatoire narcissique. Pour la première partie de Grégory Porter, le public ne nous attendait pas (les premières parties ne sont pas annoncées). Le public s'est montré très proche, et deux mille personnes qui applaudissent, ce n'est pas le même impact que deux cents ! C'était fou de ressentir la tension et l'écoute de cette foule.

**B.Gouhier:** Vers 18 ans, je suis entré en fac de musicologie et au conservatoire, c'était un peu tard, mais j'y suis allé à fond. La musique, c'est une pulsion de vie. J'adore comprendre comment fonctionne la science de la musique et tout décortiquer comme un psychopathe.

**M.Cluzel:** Moi pas du tout, au contraire, je recherche l'inspiration spontanée. Ce qui est intellectualisé en musique ne m'intéresse pas. Je n'ai pas ces codes, et c'est là où l'association avec Ben est judicieuse et complémentaire.

### Comment s'est déroulé l'enregistrement de l'album ?

**B.Gouhier:** Uptown Lovers m'a fait revenir à une certaine simplicité. Je venais du jazz complexe et exigeant, j'ai décidé d'exploiter moins de choses, j'ai voulu rester sincère sans me mettre de limites de style. Ce mélange donne Uptown Lovers. C'est perfectible, mais c'est ultra sincère.

**M.Cluzel:** L'album a été enregistré de main de maître par Stéphane Piot, en immersion totale pendant un mois. Le son de groupe est apparu instantanément. Ça fonctionnait avec de minimes imperfections. On ne jouait pas au clic. C'était animal !

### Vous avez un distributeur mais pas de label, est-ce un choix ?

**M.Cluzel:** On était trop impatients de réaliser cet album et nos clips avec la talentueuse vidéaste Mlle Dou, qui nous a concocté un code couleur si adéquat avec notre musique, à la fois solaire et mélancolique. On a été en autoproduction totale, par effervescence.

**B.Gouhier:** On continue d'explorer sur scène cet album, mais les idées fusent pour le second, et on se tournera alors vers un label et un tourneur. ♦ **Propos recueillis par Alexandra Do Nascimento**



### UN COCKTAIL EXQUIS –

*By your side* est très impressionnant en raison de l'aboutissement dont il témoigne pour un premier disque. Simplicité de l'écriture, maîtrise du jeu et intelligence émotionnelle subliment ce mélange de néo-folk-jazz-soul-R&B aux échappées pop-rock. Manon Cluzel a le don de faire vibrer chaque mot dans une interprétation très singulière. Elle nous livre ses expériences sans pathos, sur fond de blues teinté d'espoir, et il arrive que l'on décroche de l'histoire pour s'abandonner au flot sonore. Sa voix est tellement envoûtante en elle-même, qu'elle pourrait nous réciter l'annuaire ! L'orgue ou le piano de David Bressat – révélation *Jazz Magazine* – maintient une tension constante. Dans « The End of the story » – réminiscence de « Stairway to heaven » – l'esprit du *Harvest* de Neil young côtoie une explosion de chœurs et les jeux ronds et gras de Josselin Soutrenon à la batterie et d'Étienne Kermarc à la basse. Touche funky-rock dans l'excellent « Psycho », et puis, très écrit, « From Darkness To Light », qui demeure l'une des belles respirations de cet album surprenant : un quatuor à cordes s'y déploie, emmené par les violons d'Anne Chouvel et de Jason Henoc. Non, ne passez pas à côté de ce joyau. ♦ **A.D.N.**

**BY YOUR SIDE**  
**Uptown Lovers**  
Distribution Inouïe  
18 €

## COUP DE MAÎTRE

**LE TRAITRE (2 h 33)**

**De Marco Bellocchio**

Avec Pierfrancesco Favino, Maria Fernanda Cândido, Fabrizio Ferracane  
Disponible en VOD et DVD

1980 : la guerre entre les parrains de la mafia sicilienne est à son comble. Tommaso Buscetta, membre de *Cosa Nostra*, fuit son pays pour se cacher au Brésil. Pendant ce temps, en Italie, les règlements de comptes s'enchaînent, et les proches de Buscetta sont assassinés les uns après les autres. Quant à lui, arrêté puis extradé, il prend une décision qui va changer l'histoire de la mafia : trahir son serment. Offrir un film de mafia à la fois tragique et burlesque, débarrassé des ombres écrasantes de ses prédécesseurs (*Le Parrain, Il était une fois en Amérique ou Les Affranchis*) relève vraiment du coup de maître. Bellocchio y parvient. En effet, il réussit à mettre en scène une histoire complexe sans la simplifier (les vingt premières minutes déroutent quelque peu) et fixe tel un torero la bête assise seule dans l'immense



salle du tribunal. Rarement une organisation mafieuse avait été aussi méticuleusement détaillée sans pour autant verser dans le documentaire. *Le Traître* respire le cinéma. Champs-contrechamps, ellipses, flash-back, le cinéaste use de toutes les techniques avec la virtuosité d'un chef d'orchestre et emballe l'ensemble dans un décor de commedia del arte pour un résultat furieusement désenchanté. Bravisimo. ♦ **Arthur de Watrigant**

## SCOLAIRE

**ZEROZEROZERO (8 x 52 mn)**

**De Stefano Sollima, Leonardo Fasoli, Mauricio Katz**

Avec Gabriel Byrne, Andrea Riseborough, Dane DeHaan  
Disponible sur Canal+



Après l'excellente série *Gomorra*, les réalisateurs italiens Stefano Sollima et Leonardo Fasoli s'attaquent à l'autre livre-enquête de Roberto Saviano, *Extra pure* (2013). La série détaille avec la froideur d'un médecin légiste les arcanes du marché mondial de la cocaïne : de sa fabrication au Mexique par le cartel de Leyra, en passant par son transport piloté par une famille de courtiers américains jusqu'à sa livraison à la mafia calabraise, point de départ de sa distribution mondiale. *ZeroZeroZero* offre une mécanique scénaristique parfaitement huilée, articulée autour de trois histoires intriquées les unes aux autres mais racontées séparément (le thriller mexicain, la saga mafieuse et le drame intimiste d'une famille) et la série est portée par une photographie somptueuse ; pourtant, la grande fresque annoncée manque de souffle. Les coupures se révèlent trop visibles, les personnages manquent d'épaisseur, on trouve beaucoup de déjà-vu et même si l'on profite par séquences d'une vigueur cinématographique surprenante, l'ensemble souffre d'un didactisme bien trop scolaire. ♦ **A.W.**

## GRAND PUBLIC, HAUTE QUALITÉ

**LA BELLE ÉPOQUE (1 h 56) ♦ De Nicolas Bedos**

Avec Daniel Auteuil, Guillaume Canet, Doria Tillier  
Disponible en VOD et DVD



Victor, un sexagénaire désabusé, voit sa vie bouleversée le jour où Antoine, un brillant entrepreneur, lui propose une attraction d'un genre nouveau : offrir à ses clients de replonger dans l'époque de leur choix en mélangeant artifices théâtraux et reconstitution historique. On connaissait le fils de Guy Bedos en saltimbanque bobo détestable mais depuis 2016 et son *Monsieur & Madame Adelman* plein de promesses, on découvre avec surprise un cinéaste talentueux. *La Belle Époque* propose un divertissement grand public ambitieux doublé d'un tendre hommage aux artisans du spectacle. Si l'on sent transpirer le narcissisme de l'auteur chez le personnage de Canet (toujours aussi monolithique) qui joue un metteur en scène tyrannique, on retrouve aussi son talent de dialoguiste efficace au service de ses acteurs. Daniel Auteuil confirme son retour en forme depuis le très bon remake de *Rémi sans famille*, et Fanny Ardant rappelle à chacune de ses apparitions l'immense actrice qu'elle n'a jamais cessé d'être. Vif, touchant et intelligent, *La Belle Époque* rappelle que qualité et grand public ne sont pas des réalités incompatibles. ♦ **A.W.**

## OUI MAIS NON

**NOTRE DAME (1 h 30) ♦ De Valérie Donzelli**

Avec Valérie Donzelli, Pierre Deladonchamps, Thomas Scimeca  
Disponible en VOD et DVD



Maud Crayon est née dans les Vosges mais vit à Paris. Elle est architecte, mère de deux enfants, et remporte sur un énorme malentendu le grand concours lancé par la mairie de Paris pour réaménager le parvis de Notre-Dame... Entre cette nouvelle responsabilité, un amour de jeunesse qui resurgit subitement et le père de ses enfants qu'elle n'arrive pas à quitter définitivement, Maud Crayon va vivre une tempête. Mais en affrontant l'adversité, elle pourra s'affirmer et s'affranchir. Chronique burlesque portée par la fantaisie et la créativité de Valérie Donzelli (*La Guerre est déclarée*), *Notre Dame* ne tient malheureusement pas la distance. Si sa foi dans le cinéma pour réenchanter un monde qui manque de légèreté est sincère, l'actrice-réalisatrice peine à garder un équilibre après son démarrage foutraque mais réjouissant. La mécanique se grippe, les gags tombent à l'eau et le scénario patine dans la semoule. Dommage. ♦ **A.W.**

## LA PERFECTION DU NOIR

**LE LAC AUX OIES SAUVAGES (1 h 57) ♦ De Diao Yinan**

Disponible en DVD  
À partir du 25 avril



Non contente de s'envoyer des soupes de chauves-souris et de nous balancer dans les pattes une crise sanitaire bien sentie, la Chine peut également se vanter de nous sortir de nulle part des polars passionnants et radicaux. À la fois sec et contemplatif, porté par une photographie à tomber par terre, ce *Lac aux Oies Sauvages* est un voyage crépusculaire dans une Chine post-urbaine et remplie de ruines hantée par sa fracture sociale. Le réalisateur Diao Yinan livre ici un parfait film noir, notamment à travers une série de portraits bouleversants, et s'impose comme un grand formaliste, voire tout simplement comme un grand metteur en scène : pas un plan qui ne soit pas pensé, dirigé et cadré dans la perspective d'une impeccable dramaturgie. Expressionniste, mais jamais gratuit ; pictural, mais jamais illustratif ; ce film possède en sus une énergie désespérée, presque vitaliste, qui rayonne des actuelles productions chinoises. Du cinéma total, en somme. ♦ **Marc Obregon**

## Pause

Locke & Key

## Netflix gâche-t-il tout ce qu'il touche ?



**P**rojet après projet, Netflix s'impose de plus en plus comme un outil d'édulcoration massive, un système aux ambitions artistiques étiques, simplement voué à capitaliser sur des œuvres populaires et à générer de fructueux retours sur investissement. Dernière preuve en date, ce *Locke & Key* annoncé en fanfare et qui s'avère n'être qu'un pet de plus dans le catalogue ballonné du distributeur. Tiré d'un comics à succès scénarisé par Joe Hill, fils de Stephen King, tout était pourtant réuni pour proposer a minima une œuvre distrayante :

*Locke & Key*, c'est un « roman graphique » foisonnant qui rend autant hommage à l'illustre paternel qu'à tout un legs de littérature gothique américaine, avec une galerie de personnages impressionnante et un argument fantastique classique habilement revisitée (une mystérieuse demeure, des clés magiques), notamment grâce à la griffe très technique du dessinateur chilien Gabriel Rodriguez. Las, la série s'obstine à stériliser toutes les inventions graphiques du comics (la fameuse « clé de tête », par exemple), et se limite à nous narrer des conflits amoureux de teenagers là où Joe Hill s'attachait davantage à dépeindre une magie baroque, notamment par le biais de Bode, l'enfant de la famille et véritable personnage principal. Comble de l'adaptation ratée, la série parvient à susciter l'ennui et échoue systématiquement à reproduire l'ambition du comics, dont le scénario à tiroirs semblait pourtant idéalement prédécoupé pour le cinéma. Quant au méchant principal, figure ambiguë du Mal, son rôle a été confié à un mannequin brésilien qui ne parvient qu'à cabotiner douloureusement. On passe. ♦ **M. O.**

**LOCKE & KEY (1 saison – 10 épisodes) ♦ De Carlton Cuse et Joe Hill ♦ Avec Emilia Jones, Connor Jessup ♦ Disponible sur Netflix**

# Culture EN CONFINEMENT

En cette période difficile, où les librairies et les salles de spectacle, de concert et de cinéma sont fermées, *L'Incorrect* est allé chercher quelques conseils de survie auprès d'artistes à notre goût.

**Propos recueillis par Romaric Sangars**

**SAMUEL BRUSSELL** – ÉCRIVAIN,  
ÉDITEUR**Un conseil de lecture pour nos lecteurs confinés ?**

La Bible, qui embrasse tous les genres : poétique, prophétique, historique, messianique ; c'est une excellente occasion de s'affranchir du tabou de la religion, savamment entretenu par les geôliers de l'esprit, afin de museler toute tentative de libération de l'homme, de le maintenir dans un état de servitude propre au dogme de la société matérialiste, qui nie l'essence de l'être. Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments sont d'excellents antidotes au poison de l'idolâtrie qui nous a tous syphilités. Maurice Samuel, dans son livre *La Grande Haine* a donné toute la mesure de ce livre fondamental avec le chapitre « La déclaration de l'humain » : « Pendant deux mille ans, écrit-il, le monde occidental a nourri en son sein l'idée philosophique que la destinée humaine était fondée sur le refus de la violence. La source littéraire de cette philosophie est le texte le plus admirable, le plus poignant, le plus fascinant, et aussi le plus lu de toute la civilisation occidentale ; un texte dont la qualité transcende la dimension littéraire, au point d'en faire un acte spirituel suprême. De ce corpus de récits populaires, de dogme et d'histoire émerge ce que j'appellerais une déclaration de l'humain, autrement dit l'affirmation du primat de l'individu, du caractère sacré de chaque âme humaine – essence précieuse, singulière, unique, qui ne saurait être réduite à une vulgaire terminologie statistique ».

**Comment vivez-vous cette période et dans quelles conditions ?**

Je redécouvre le miracle de la vie, le bonheur de l'amitié, la beauté de la nature, la grandeur divine.

**Quel est pour vous le sens de cette épidémie ?**

Un avertissement donné à l'homme : « Ne te crois pas un dieu ». ♦

**Dernier livre paru :** *Mes 52 déménagements*, avec Bernard Plossu (À côté) – **S'apprête à publier :** *Continent' Italia* (Stock) et *Alphabet triestin* (La Baconnière)

**PIERRE ROBIN** – ÉCRIVAIN**Un conseil culture pour nos lecteurs confinés ?**

Je conseille ce que j'aime, ce qui recouvre pas mal de choses en dépit de mon sectarisme. Je vais peut-être relire un tome du journal de Nabe (qui devrait être assez titillé par la Corona) ou *Les Grandes Familles* de Maurice Druon, ou un bouquin d'histoire militaire. En musique ce sera aussi bien Wagner ou la musique de cour de la Renaissance que Roxy Music ou les Sparks. Et ce sera le même éclectisme restreint en matière de cinéma, qui ne concernera, bien sûr, que des réalisateurs morts, de Fellini à André Hunebelle. Ce qui est certain, c'est que le confinement ne me fera pas sortir de ma fossilisation culturelle, amorcée dans les années 90...

**Comment vivez-vous cette période et dans quelles conditions ?**

Je vis cette période dans un mélange de satisfaction et de frustration : bon, Paris est désert ce qui lui va définitivement mieux au teint vu le (mauvais) genre de la rue contemporaine moyenne. Mais je ne peux évidemment pas jouir tout mon saoul de cette situation esthétique urbanistique exceptionnelle. J'ai tellement, et depuis si longtemps, souhaité voir les Champs-Élysées ou le Trocadéro sans âmes qui vivent ou consomment qu'à la limite, j'aurais mérité un permis exceptionnel de visite, je trouve.

**Le coronavirus peut-il être qualifié de « contre-cool » ?**

Le coronavirus est au moins contre-cool en ce sens qu'il met un terme – provisoire mais avec une ampleur historique sans précédent – notamment à Paris, au bougisme militant et moutonnier des habitants et de leurs édiles. Le silence et le vide, c'est objectivement contre-cool, au temps d'Anne Hidalgo, de la fête de la musique, de Paris Plage et de BFMTV. Si j'osais une analyse plus politique, j'ajouterais que le corona a achevé de plomber l'ambitieux programme de « modernisation » libérale – déjà un rien « écorné » par les Gilets jaunes – de Macron président, lequel est désormais obligé de parler de nationalisations, de relocalisations et même de frontières (et là ça n'est pas seulement contre-cool, c'est drôle). ♦

**Dernier livre paru :** *L'Esthétique contre-cool – Guide à l'usage de ceux qui veulent échapper à leur époque* (Rue Fromentin)

**WALTER** – HUMORISTE**Un conseil culture pour nos lecteurs confinés ?**

Je n'ai jamais compris ces gens qui, sur une plage, lisent des choses légères. Qu'ils le fassent durant l'année parce qu'ils sont épuisés en rentrant du boulot, je l'entends, mais pendant leurs vacances, c'est justement le moment d'aborder des choses exigeantes puisqu'on possède la disponibilité pour le faire ! Dans cette période de confinement, je pense donc que c'est l'occasion de s'attaquer à de gros projets de lecture comme *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez ou *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. Vous pouvez aussi lire tout Céline par solidarité avec Adèle Haenel !

**Comment vivez-vous cette période et dans quelles conditions ?**

J'observe qu'il s'agit de la revanche de la Province sur Paris. Les Parisiens échangeraient volontiers leurs studios avec mezzanine dans le Marais contre une maison à Bar-le-Duc avec jardin et crottes de chien ! Moi, je me suis barré sur une île thaïlandaise, chez des amis restaurateurs. J'en profite pour essayer d'apprendre à faire du montage sur mon Mac. Je vis une sorte de demi-confinement, au bord de la plage, doigts de pieds en éventail. Je vous rassure, je suis parfaitement hydro-alcoolique : je bois un verre d'eau, un verre d'alcool, un verre d'eau, un verre d'alcool...

**Quel est pour vous le sens de cette épidémie ?**

J'ai l'impression qu'on va en sortir avec certains points de vue très différents. Prenons l'exemple des frontières. On nous dit que l'immigration de masse est inévitable parce qu'on ne peut pas drastiquement contrôler les frontières, et puis là, parce que c'est jugé nécessaire, on les ferme en deux jours. Il faudrait savoir... Je crois aussi que les parents, au bout d'une dizaine de jours à subir leurs gosses, vont prendre conscience que le culte de l'enfant-roi était vraiment une lubie moderne et vont expliquer à leur progéniture qu'elle va devoir surtout fermer sa gueule et attendre de payer le loyer pour se permettre de l'ouvrir ! Quant au retour sur soi auquel le confinement conduit, quand je constate le nombre d'épanchements sur les réseaux, je maintiens mon idée que l'introspection, c'est comme le cul : c'est ceux qui en parlent le moins qui en font le plus. ♦

**Dernier spectacle :** *Formidable* (en pause) – À retrouver sur *Sud Radio*, sa chronique hebdomadaire, « L'Humour vrai »

# La fabrique du fabo



Son style à elle

Par Stéphanie-Lucie Mathern

## Splendeurs et misères de la femme à couilles

« Quand est-ce qu'on écrira les faits au point de vue d'une blague supérieure, c'est à dire comme le bon dieu les voit d'en haut ? » – Flaubert, lettre à Louise Colet, 7 octobre 1852 / « Le sol sera maudit à cause de toi » – Genèse / « Il restera le renoncement volontaire, la vie hautaine et pure. » – Montherlant, *Les Jeunes filles*

**A** l'heure du confinement, de l'apocalypse sans royaume, de la matérialisation du rien, pourquoi les femmes ne ferment pas leurs gueules ? Pourquoi l'avidité (de prestige, d'allure, de quelque chose) prend encore le pas sur le silence ?

Virginie Despentes est avec son discours, *sublime, forcément sublime* de couilles, presque parolière pour Booba. La femme qui écrit se déguise toujours un peu en homme, enfilant le costume para-militaire pour parfaire la singerie. On se lève, on se casse, on vous emmerde.

La haine désinvolte. Elle qui a été capable de grandes choses, et surtout de cette belle distance quant à son viol finit comme frondeuse en t-shirt de groupes avec les pires travers féministes.

**Double extase de la crise de la quarantaine, amour et haine pour celle qui a dit que passés quarante ans toutes les femmes ressemblent à des villes bombardées.** La haine de soi est le phénomène le plus banalement universel. Et dans la haine, il y a encore de l'Autre, ce n'est déjà pas si mal. La guerre n'est plus là mais il faut continuer de guetter un ennemi. La réputation fait l'opinion. C'est facile d'évincer un seul homme, moins une vulgate incontrôlable. On peut vite éliminer un bouc émissaire/tyran supposé mais pas un totalitarisme anonyme.

Elles choisissent des valeurs dignes de transmission et d'admiration ; ce qui suppose l'exclusion. Et une lutte entre



hérésie et orthodoxie. Toute accusation semble être une preuve, voilà le nouveau monde. On claque des portes et on jure. Passez toutes par l'examen de conscience pour qu'on retrouve une dignité féminine. « *L'essence de la modernité est somme toute le psychologisme, le fait d'éprouver le monde et de lui donner sens comme monde intérieur, conforme aux réactions de notre intériorité ; c'est la dissolution des contenus stables dans le flux de l'âme, indépendante et purifiée de toute substance, et qui n'a pour forme que les formes de ses mouvements* », écrit Simmel dans Rodin. Les réactions sont aujourd'hui épider-

# La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé

## Les œufs en fête

**Pâques n'est pas que la fête de l'agneau, mais aussi celle des œufs.**

Dans la symbolique chrétienne, l'œuf a été associé au tombeau et à la Résurrection : tel le poussin qui sort de sa prison, ou l'œuf qui se dévoile après avoir été écalé. D'où les coutumes pascales de décorer tables et maisons avec des œufs peints ou encore de faire la course aux œufs dans les jardins et les parcs. Les cuisiniers ont exercé leur imagination afin de créer des recettes à base d'œuf. Pourquoi ne pas prendre un classique, si délicat à réaliser : l'œuf mayonnaise ? Cela suppose de bien maîtriser la cuisson de l'œuf, dont le jaune doit être légèrement coulant en son centre, mais le blanc bien ferme. Quant à la mayonnaise, émulsion d'huile et de moutarde, sa fermeté doit être sans faille. Plat typique des bistrotts, on le trouve encore sur les cartes ; et parfois ils sont bons.

**Le raffinement peut monter d'un cran avec l'œuf mimosa,**

dont la présentation et les couleurs chatoyantes, blanc et or, éveillent déjà le palais. C'est une version plus sophistiquée de l'œuf mayo, même si les ingrédients sont les mêmes. Sur les rivages méditerranéens, il n'est pas rare d'introduire des herbes dans le jaune, voire des anchois pillés, produisant ainsi une farce plus délicate et plus complexe.

Le fin du fin s'exprime dans l'œuf meurette ; recette simple en apparence, mais qui requiert un doigté exquis pour bien en réaliser la sauce sur laquelle tout repose. Vin rouge de Bourgogne, lardons, oignons, échalotes, le tout fricassés dans du beurre. Dans cette sauce condensée et réduite où les arômes ont pu s'amplifier, l'œuf est poché puis servi sur du pain grillé aillé. Tout repose sur le délicat alignement des températures et des temps de cuisson. Deux écoles s'affrontent : ceux qui pochent l'œuf dans de l'eau bouillante et ceux qui le pochent dans la sauce meurette ; goûts et textures en ressortent différents. Paul Bocuse et Bernard Loiseau mirent l'œuf meurette à leur carte, typique d'une cuisine régionale de vin, de pain et d'œuf. En apparence, rien n'est plus simple que ce produit, en réalité il est délicat à cuisiner, car il suppose une maîtrise parfaite des températures et une grande qualité des produits de base. Entre un œuf pondu à la chaîne et un issu d'une vraie poule produit dans des conditions respectueuses, la taille, le goût, les saveurs diffèrent. L'œuf à la coque est l'archétype de la recette simple qui ne se paye pas de médiocrité. Outre l'œuf, gros et savoureux, il y faut de la baguette fraîche et parfumée et un beurre optimal. Alors sont réunis les ingrédients qui permettent de réussir l'association.

La question délicate est celle du choix du vin.

Si le Bourgogne rouge s'impose avec les meurettes, les autres recettes sont beaucoup plus difficiles à marier. Trop doux, l'œuf est noyé, trop fruité, trop acide, il est cassé. Les vins d'Arbois, gras et tendus, font des alliances réussies ou bien des rouges légers : Gaillac, Saumur, Beaujolais. C'est finalement simple : des plats de bistrot avec des vins de bistrot. ♦



miques. Personne ne s'empêche. Personne ne se possède. L'émotion est hystérique. On culpabilise les autres afin de s'imposer. Le signe de la décadence est certainement de tout rapporter à nous – l'art sans morale et sans pourquoi doit rester du côté de la défaite et de l'impur.

La curiosité est morte (sauf celle des vieilles photos de bites), le plaisir, une revendication molle, la vanité disqualifie toute certitude, tout part du principe du bien – les idéologies comme la religion – ouvrez la fenêtre et dites bonjour au Christ – une prière qui n'est pas pour toutes les bouches et donne surtout envie de casser des gueules.

La société démocratique crée du négociable sans fin – de la dialectique et du compromis, des mots surtout. Le conflit ne sera jamais voué à être résolu.

L'irréconciliable a quelque chose de très sain. Bataille ne parlait-il pas de l'énergie des passions négatives ? Il y a ceux qui sont dans une montgolfière les yeux bandés (la pensée du moindre mal reste une moindre pensée) et ceux qui préfèrent savoir qu'ils ont les deux pieds dans la boue.

On ne peut extirper le mal. Il faut ce chaos, ces incompatibles, ces antagonismes pour que le sordide puisse aussi se manifester. Il faudra vous résoudre une fois pour toute à être assujettie dans la saloperie de tous les déterminismes – de hasard et de nécessité – d'économie et de libido – dans une aventure humaine au sens moindre mais que tout le monde prend excessivement au sérieux.

Toutes les doctrines ne sont constructives que par inadvertance. La récupération des ordures est une sorte de résurrection. Et finalement « *que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ?* » demandait Paul Valéry. Que reste-t-il de dignité, de beauté, de proportions ? Certaines obligations méritent ces visites, surtout les jours où une chauve-souris crée un krach boursier d'une poésie folle.

**Despentes condamne Polanski mais avait une certaine empathie pour les frères Kouachi.** « *Dieu est notre pudeur* », voilà une phrase de Michel Serres à sa réception à l'Académie française. Impitoyable de justesse dans des moments où la catastrophe est ramenée à l'absurde et à la sensation. Alors on se lève, on consent et on s'en fout. Dans la mort comme dans la vie, c'est l'amour propre qui aura le dernier mot. À quoi sert de vivre ? L'essentiel est de ressusciter. ♦

# Savon solide

## L'arme fatale contre le virus

**Plus vieux produit d'hygiène du monde** (4 000 ans avant JC), le **savon** revient en force. Il fut délaissé longtemps pour les gels de douche. Mais aujourd'hui, les consommateurs en quête de vérité se tournent vers ce produit authentique et économique. Il s'agit d'un retour aux sources avec des recettes simples. **En France, des industriels et des artisans savonniers sont les chevilles ouvrières de cette renaissance.**

**L'**individualisme a donné à l'homme la trompeuse impression d'être tout-puissant. Le relâchement dès les années soixante-dix fut global : la morale, les mœurs et enfin l'hygiène. Résultat, cinquante ans après mai 1968 nous entretenons un rapport douteux avec l'hygiène. À peine deux hommes sur trois se lavent les mains après être allés aux toilettes (contre 75 % des femmes). Seuls trois Français sur quatre se lavent quotidiennement. Les industriels des cosmétiques et de l'hygiène se lamentent car d'une manière générale, on se maquille moins, on se rase moins, on se lave moins.

Autre symptôme du relâchement de l'hygiène, la réapparition de la punaise de lit. Disparue en France depuis la Seconde Guerre mondiale, cet insecte rampant qui se nourrit de sang humain fait un grand retour. Sa prolifération est telle que le gouvernement a annoncé le 20 février un plan de lutte afin de l'éradiquer.

Depuis la déflagration du Covid-19, l'hygiène redevient un enjeu économique, politique et social. Le bon vieux savon que l'on trouvait vieillot s'avère être l'arme fatale. Le coronavirus est en effet protégé par une enveloppe de lipides que seul un détergent comme le savon peut briser. En sachant qu'il faut se savonner les mains durant au moins 20 secondes en portant une attention particulière aux ongles, véritables nids à microbes. Des milliers de micro-organismes comme des staphylocoques se développent sous les ongles. Le coronavirus peut parfaitement s'y loger.

« Dans les années soixante, lorsque j'étais écolier, se souvient Pascal Marchal, le dirigeant de La Savonnerie de l'Atlantique, nous avions une leçon de morale le matin, et à midi l'instituteur vérifiait que nous nous étions lavé les mains. Aujourd'hui, je suis

*effaré d'apprendre que dans les écoles il n'y a plus ni savon, ni papier toilette ».*

Cinquante salariés travaillent à La Savonnerie de l'Atlantique. Ils sont les héritiers d'une tradition qui remonte au premier Empire : afin de faciliter l'accès du savon au plus grand nombre, Napoléon remet en cause en 1811 l'obligation d'utiliser exclusivement de l'huile d'olive pour la fabrication du savon. L'industrie savonnaire nantaise se différencie alors de sa concurrente marseillaise. Elle utilise de l'huile de palme comme corps gras. Florissante jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'industrie nantaise périclité jusqu'à l'extinction. En 2006, Pascal Marchal et deux autres actionnaires (Yves Cavalier et Patrick Dailly), reprennent la dernière usine qui est en dépôt de bilan.

**Le coronavirus est en effet protégé par une enveloppe de lipides que seul un détergent comme le savon peut briser.**

« Nous sommes fiers de dire que nous sommes des industriels, poursuit le dirigeant. Pour nous, le savon est un produit de première nécessité qui doit être disponible à un petit prix ». La PME nantaise a produit en 2019 8 500 tonnes de savon, c'est-à-dire quarante millions de savons : « En cas de mobilisation, nous avons une capacité de 10 000 tonnes ».

Lors du dépôt de bilan en 2006, La Savonnerie de l'Atlantique avait pour clients exclusivement les enseignes de la grande distribution. Pour réduire leur poids, la PME crée ses propres marques : Cigale et Cigale BIO (des produits à l'identité provençale) et Superclair (détergents qui respectent l'environnement). Ces marques propres représentent aujourd'hui 25 % du chiffre d'affaires.

**Aux antipodes de l'industrie se situe l'entreprise de Michel Valentin.** Ce jeune entrepreneur de 24 ans est un savonnier militant. En 2016, étudiant en biologie, il crée sa marque : *Nous le savons*. « C'est un jeu de mots signifiant notre conscience des mensonges de l'industrie cosmétique.

La Savonnerie Artn'O développe des produits thématiques comme *L'Impérial*. Ce savon surgras est accompagné d'une série d'accessoires (pochette savon en lin vert brodé au fil doré ou étui coton imprimé abeille impériale). .▼



Les savons du domaine du vigneau sont naturellement surgras et riches en glycérine. ▼

La Savonnerie Argasol se situe à Sainte-Marie-aux-Mines, à la frontière de l'Alsace et des Vosges. Elle fabrique des savons bio saponifiés à froid et des produits d'entretien sains. Les valeurs défendues par la savonnerie sont l'authenticité et la générosité. Les savons bien que possédant un fort grammage (140 gr) sont vendus à un prix accessible (4 euros). Selon les dirigeants de l'entreprise, le bio doit être accessible à tous.. ▼



La Savonnerie de l'Atlantique développe ses marques propres comme *La Cigale* et *La Cigale BIO*. Une gamme de savons cosmétiques qui veut célébrer l'art de vivre à la française. .▼



**Les savons de Béa:** *Le Romantique* est un savon au beurre de karité et à l'huile d'argan bio. *L'Aventurier* est parfumé à l'huile essentielle de patchouli. ▶



◀ **Nous le Savons** fabrique différents types de produits cosmétiques. Des savons mais aussi un déodorant à base d'huile de coco.

Introduire du plaisir dans les savons est la mission de la bretonne Tiphaine Chalaron, créatrice de la marque **La Route Mandarine**. Des savons colorés et exotiques qui utilisent des emballages durables. Avis de tempête est un savon naturel à l'huile de Ricin, à l'argile verte et aux algues iodées des côtes bretonnes. Sous le soleil exactement est un savon enrichi d'huile de noisette bio. ▼



*Aujourd'hui nous savons la nocivité des additifs chimiques. Nous le savons, alors on se débrouille par nous-mêmes en faisant notre propre cosmétique ».*

Il y a quatre ans, Michel Valentin commence à faire des savons dans sa cuisine. Il souhaite avant tout résoudre ses problèmes d'eczéma. Satisfait de ses créations, il offre à Noël des produits cosmétiques à ses amis puis décide de créer son entreprise. « Je fournis une alternative aux savons, gels douche et liquides vaisselle issus de l'industrie pétrochimique ». Les savons de

Michel Valentin sont fabriqués à partir d'huiles 100 % végétales et bio. Certaines matières premières comme les graines de pavot, le maïs ou les orties proviennent de son jardin.

**C'est au sein d'un domaine naturel en Vendée que Géraldine Thion et Alain Mayer ont créé leur savonnerie.** La ferme du Vigneau possède six hectares où paissent chèvres, ânes et alpagas. « *La création de notre savonnerie fut une vraie rupture dans notre vie, explique Alain. Il y a dix ans j'étais directeur des ressources humaines. Je n'en pouvais plus, les relations dans l'entreprise sont devenues très violentes* ». Sur leur site, Géraldine et Alain ont aussi créé un camping nature. À la naissance des chevreaux, leurs campeurs traitent les chèvres dont le lait sert à la fabrication des savons. Il existe aussi des savons à la laine d'Alpaga, aux agrumes et au café. Les ingrédients utilisés sont le beurre de karité, l'huile de coco, de ricin et d'amande douce.

**Les savons artisanaux produits à la ferme sont devenus une tendance de fond.** Ingénieure agricole, Béatrice Lecerf dirige une exploitation dans l'Aisne. Il y a deux ans, elle crée son laboratoire Les Savons de Béa. Comme la majorité des savonniers artisanaux, Béatrice Lecerf utilise la méthode de fabrication dite de *saponification à froid*. Il s'agit d'une méthode ancestrale qui veille à ce que l'intégralité des huiles ne soit pas transformée en savon. Ainsi la peau peut bénéficier des vertus hydratantes et apaisantes des huiles. Pour que les savons aient une haute qualité cosmétique, Béatrice Lecerf privilégie la fraîcheur. « *Je coule ma pâte, le lendemain je la coupe et l'estampille. Je laisse mes savons séchés pendant un mois avant de les emballer. Je refuse de vendre des savons en stock depuis deux ans* ».

**Nourrir la peau est la grande vertu des savons artisanaux.** « *Je fais des savons surgras à 12 % alors que les savons traditionnels ne dépassent pas les 5 à 8 %* », dit Arnaud Bourdon. Cet ancien vendeur de machines de travaux publics, a toujours eu la passion des savons. « *Enfant sur les marchés, je restais cloué au stand des savons. Adulte, j'ai continué à les collectionner* ».

Pour son fils qui connaît des problèmes de peau, il décide de changer de vie. Il crée sa marque Art'n'O, des savons produits avec des huiles nobles comme l'argan, le sésame, l'avocat et le soja. « *Je cherche une hydratation maximum afin d'obtenir une grande pénétration. Quand vous sortez de la douche après avoir utilisé un de mes savons, vous avez l'impression d'avoir une pellicule sur la peau* ».

Arnaud Bourdon possède une boutique atelier à Montmirail. En hommage à Napoléon, il vient de créer le savon impérial. Un savon parfumé à l'eau de Cologne de l'empereur. « *Dans ce monde très bourgeoisement stabilisé avec ses innombrables petites sécurités et protections, jamais il ne se produisait rien de soudain* », écrit Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*. Depuis quelques semaines, notre monde confiant, vulgaire et superficiel vole en éclat. Une réaction saine commence à se dessiner : le retour à l'ordre et à l'hygiène. Avec une note de réserve toutefois : sentir bon d'accord, mais rester libre. ♦ **Benjamin de Diesbach**

**ACHETER DES SAVONS – La Savonnerie de L'Atlantique:** savon-atlantique.com – 0240135070 • **La Savonnerie Argasol:** argasol.fr – 0389588343 • **La Savonnerie du Vigneau:** lasavonnerieduvigneau.fr – 0251055559 • **Nous le Savons:** nouslesavons.fr – 0689231677 • **La Savonnerie Art'n'O:** savonnerie-artno.com – 0644935675 • **Les Savons de Béa:** 0678572392 / lessavonsdebea.com • **La Route Mandarine:** route-mandarine.com – 0642050601



Vive les gros saints !

Par Élodie Pérolini

# Sainte Kateri Tekakwitha

Kateri (Ossernenon 1656 – Fort Saint-Louis 1680), fêtée le 17 avril, confesseur et vierge, a eu une putain de vie de merde qui lui vaut d'être sainte.

**S**ainte Kateri Tekakwitha, première amérindienne canonisée, fut persécutée par d'horribles mâles blancs catholiques hétéro cisgenres colonisateurs (pardon si la nomenclature officielle est approximative) qui lui firent beaucoup de mal et, en réparation de la faute collective commise par ces méchants Français vraiment très vilains avec les pauvres gentils Indiens si purs et innocents, l'Église l'a déclarée sainte trois cents ans plus tard parce qu'il n'y a ni pardon, ni oubli.

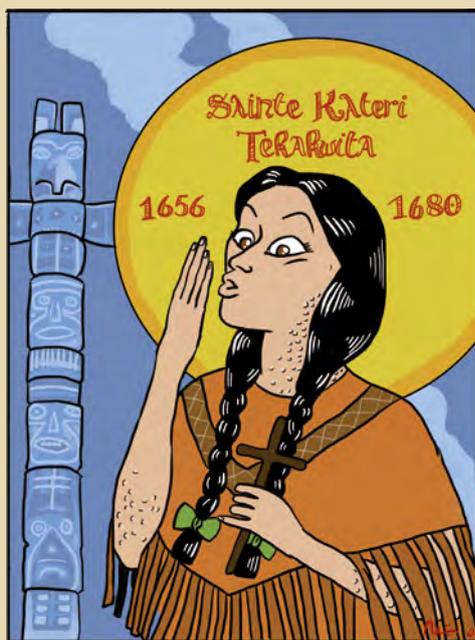
Nenni, ce que vous subodoriez déjà puisque vous lisez ce canard.

**Fille d'un chef mohawk païen et d'une mère algonquine catholique**, Kateri vit une prime enfance douce et heureuse dans une radieuse vallée transformée aujourd'hui en New-York par ces salopards d'Anglais. Sur les genoux de sa pieuse mamounette, sainte elle aussi à n'en pas douter, Kateri reçoit la vraie foi en Notre Seigneur Jésus-Christ. À quatre ans, la vie de merde commence bien pour la petite indienne. Une épidémie de variole ravage son village, ses parents et son petit frère. Kateri en réchappe quasiment aveugle, avec de lourdes séquelles neuromotrices et le visage défiguré.

De cet épisode tragique, la fillette tire le surnom de Tekakwitha, « celle qui avance en tâtonnant », rapport à toutes les boîtes qu'elle se ramasse depuis qu'elle est bigleuse. Tekakwitha est recueillie par son oncle maternel ; ce que nous expliquerait fort bien Lewis Henry Morgan mais là on s'en branle ; et ses tantes. Comme ça peut toujours être pire, Tekakwitha est dès lors persécutée par sa famille. Non que ça les emmerde d'avoir une bouche supplémentaire à nourrir mais parce qu'elle aime Jésus. Elle demande avec insistance le baptême qui lui est refusé par ses tuteurs. Il faudrait aller voir les Français qui, même s'ils sont plus gentils que les Anglais, demeurent des sales blancs. Et pis les prêtres ne courent pas les rues. D'ailleurs, il n'y a pas de rues. La pauvre orpheline toute moche attend comme une conne son Bien-Aimé en servant de bonniche et de souffre-douleur à sa parenté.

En 1666, le Seigneur met sur la route de Tekakwitha trois missionnaires jésuites qui lui enseignent le catéchisme et

les pratiques de dévotion. Puis Jacques de Lamberville, supérieur de la mission dans la région, guide Kateri pendant quelques mois à partir de 1675, le temps pour elle de trouver les fonds baptismaux. La foi, que sa chère maman par la grâce de Dieu a si profondément enfouie dans l'âme de l'enfant, s'épanouit sous les rayons du père. À 20 ans, la nuit de Pâques, Tekakwitha, dont le nom de naissance reste un mystère, devient Kateri en hommage à toutes les saintes Catherine du Ciel.



**Sa famille maronne de plus en plus. À tous les prétendants, qui pourraient les en débarrasser, elle préfère Jésus.** Pas n'importe lequel : Jésus crucifié. Kateri est facteur de désordre dans la société tribale. Le père de Lamberville craint qu'en plus d'être traitée comme une esclave par les siens elle ne soit tuée. Il l'exfiltre, autant pour sa sécurité que pour la gloire de Dieu, au Canada. Kateri quitte sa terre munie d'une lettre de recommandation sur laquelle tous les laïdons savent : « C'est un trésor que nous vous donnons ».

À la mission Saint François-Xavier, près de Montréal, les indigènes catholiques sont sous protection des Français. Fusils contre tomahawks pour la vie des chrétiens. C'est là que Kateri communique, enfin, à la Noël 1677 et assiste

deux fois par jour à la messe en plus des heures passées en prière. Le reste du temps, elle soigne les malades et les pauvres. Faute de pouvoir créer une communauté religieuse avec deux potes indiennes au nom super compliqué, Kateri devient la première vierge consacrée du continent le 25 mars 1679. Le temps lui a paru bien long avant d'épouser l'Amour de sa vie. Il faut croire qu'à Jésus aussi puisque le 17 avril 1680, il s'en vient chercher Sa belle à la santé pourrie. D'après les témoins Kateri, morte en répétant « Jésus, Marie », 15 minutes après son dernier souffle eut la peau guérie de la vérole par la vision béatifique de l'Époux.

Canonisé en 2012, « le Lys des Mohawks » aux multiples miracles est protectrice du Canada. Sainte Kateri nous montre aussi qu'à Dieu ne plaît ni racisme ni discrimination positive. VDM pour tous ! ♦



## Traité de la vie élégante

Par **Frédéric Rouvillois**

# La guerre du macaroni n'aura pas lieu

**A**u 12<sup>e</sup> jour de la grande maladie – ou plutôt, du confinement général qu'avaient fini par imposer des pouvoirs publics jusque-là surtout soucieux de faire oublier l'image de la zigounette turgescente de leur ex-porte-parole – la capitale, vide, propre et silencieuse, ressemblait une toile de Chirico. Comme tout le monde, E. ne pouvait s'empêcher de songer à ces films d'apocalypse où un coup de Kärcher biologique a supprimé le facteur humain, après quoi la caméra se promène joyeusement dans une nature rendue à elle-même. L'événement a généralement lieu au printemps, sous un joli soleil, avec des fleurs qui se balancent dans la brise tiède et des animaux innocents qui sortent de leurs cachettes, jusqu'au moment où le spectateur discerne, dans le coin à droite, la tête d'un survivant, puis d'un second, et d'un troisième; et il comprend que tout recommence lorsqu'il s'aperçoit que si le premier court à toute vitesse, c'est qu'il est poursuivi par les deux autres qui veulent lui arracher le sac de nourriture qu'il tient serré contre lui.

Ayant vérifié à nouveau qu'il avait bien son « Attestation de déplacement dérogatoire » en poche, E., sortant de la supérette où il avait pris l'habitude de faire ses courses – cocher la case 2, « Achats de première nécessité » – profita du silence qui régnait dans la rue pour appeler Zo', qui décrocha immédiatement.

« Mon cher E. ! Ça faisait bien... oh, je dirais une heure que nous ne nous étions pas causés ! Est-ce que vous ne vous ennuyiez pas un peu par hasard ?

– Comme un rat mort, ma belle Zo' ! Pourtant, je ne suis pas beaucoup plus « confiné » que d'habitude, entre mon fauteuil club où je lis en fumant des cigarillos et la table de travail où j'écris en buvant du café : sauf que ce qui, en temps normal, me paraît délicieux, devient presque insupportable lorsque j'y suis contraint *manu militari*. Mais vous savez aussi que je n'ai pas besoin de m'ennuyer pour avoir envie de vous appeler... ?

– Toujours galant, mon cher E. Si vous pouviez le faire par téléphone, vous me tiendriez la porte et vous m'enlèveriez mon manteau.

– Votre manteau ? Oui, pour commencer...

– Hum... Mais que me vaut votre appel du moment ?

– Oh, un « tout petit rien », un peu comme dans « Tout va très bien, madame la marquise ! » J'étais donc dans ma supérette habituelle à chercher vainement un produit quelconque lorsqu'à deux mètres de moi, distance règlementaire oblige, j'aperçois un olibrius qui rafle la totalité des paquets de pâtes qui demeuraient en rayon, au point de remplir son caddie à ras-bord.

– Une petite faim, sans doute ?

– Mais voici qu'un autre amateur arrive, qui constate avec dépit que le rayon est vide, avant d'aviser le caddie débordant du nouilophile. Je vois son visage qui s'empourpre, les veines du cou qui bleuissent, les phalanges qui blanchissent sous les gants en plastique, le regard fixe. En face, l'homme au caddie l'a remarqué aussi, et il gonfle les épaules, prêt à tout pour défendre son droit incontestable, celui du premier occupant. La tension est à son comble, l'explosion, imminente, ça va saigner dans les rayons... lorsque tout à coup, une petite dame arrive qui, d'une voix très douce, suggère au spolié de demander poliment au stockeur d'avoir l'amabilité de lui céder une ou deux boîtes de pâtes. Et aussitôt, l'ambiance se détend. Après s'être éclairci la gorge, le spolié s'adresse à l'autre en s'excusant, si par hasard il aurait la gentillesse de lui laisser quelques paquets, il a des enfants à la maison, ça va râler s'il revient sans

rien pour le dîner, etc. L'autre, calmé lui aussi, avoue avec un petit rire que ses gosses en réclament à tous les repas, mais que, bien entendu, il peut se servir dans le caddie, prendre trois ou quatre paquets, et tant qu'à faire en donner un à la petite dame si elle en veut, et qu'au fond, c'est lui qui s'excuse.

-- Alléluia ! Nous appellerons ça dorénavant le miracle de Sainte Supérette : la guerre du macaroni n'aura pas lieu !

– Preuve tangible, petite mécréante, que la politesse, en polissant les rapports sociaux, peut éviter parfois, et même en temps d'épidémie, que l'on se f... sur la gueule. ♦

**La tension est  
à son comble,  
l'explosion,  
imminente, ça va  
saigner dans les  
rayons...**

# ABONNEZ-VOUS !

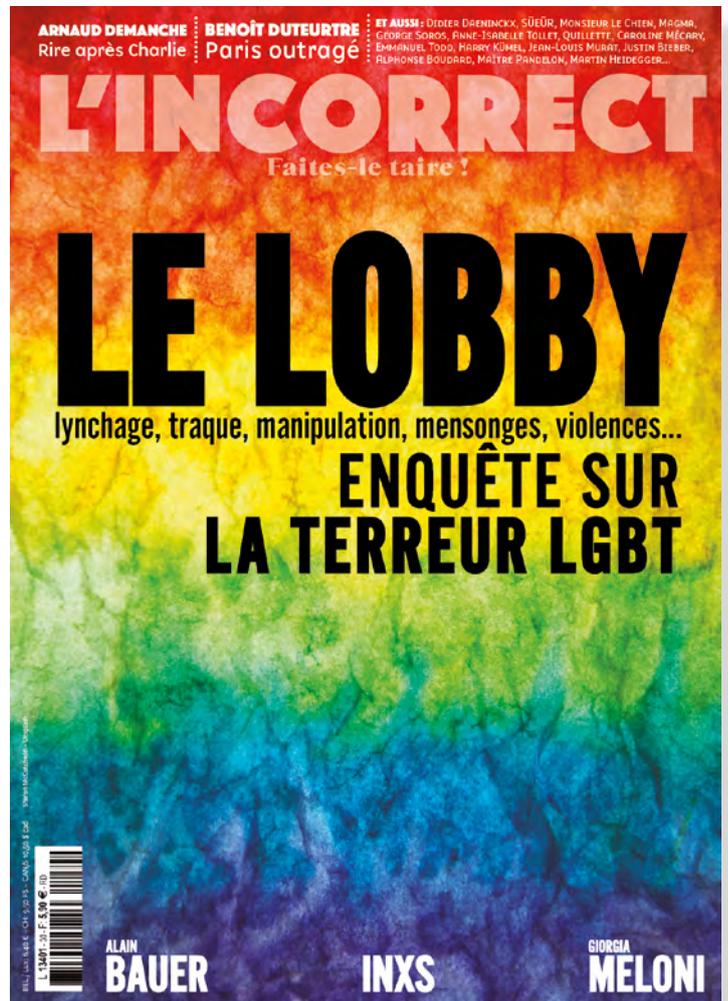
**1 AN**  
**65 €**

**11 NUMÉROS**  
+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE  
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET  
**2 ANS : 115 €**

**OU**

**1 AN**  
**45 €**

+ 11 numéros format numérique  
+ accès illimité à notre site internet



**POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR:**  
**lincorrect.org**

Bulletin à envoyer à **L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09** accompagné de votre chèque à l'ordre de **L'Incorrect**

**Je m'abonne** /  **Je me réabonne**

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Pays \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_@\_\_\_\_\_



**Faites-le taire !**

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

LE BIEN COMMUN. L'INCORRECT ET POLITIQUE MAGAZINE :

# AU SERVICE DE L'ÉCOLOGIE INTÉGRALE

*Soyez limités*

SAMEDI 9 MAI 2020

14h-18h

Suivi d'un banquet

Inscription obligatoire : [bit.ly/colloque2020](https://bit.ly/colloque2020)

Seven Spirits, 7 rue Sainte Hélène - Paris

**L'INCORRECT**

Faites-le taire!

Politique  
magazine

BC